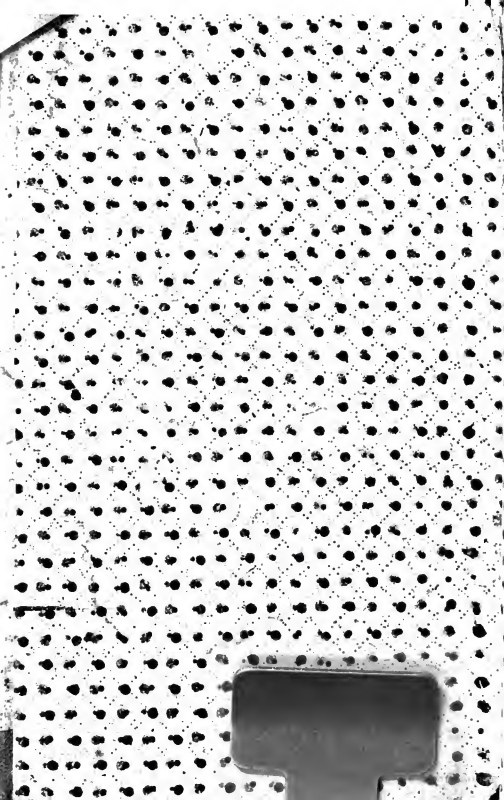
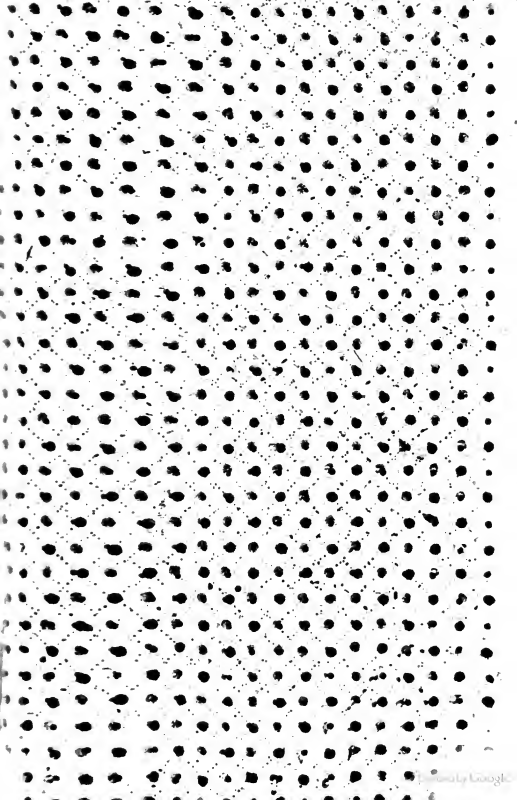


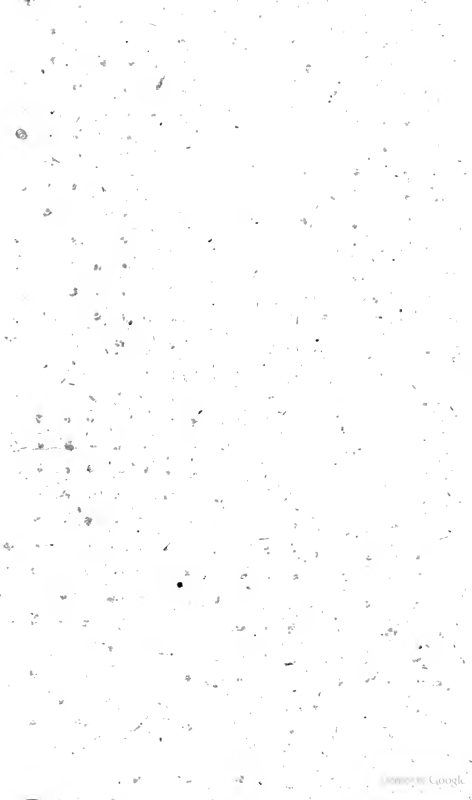
ÖSTERREICHISCHE  
NATIONALBIBLIOTHEK

208959-A

**ALT-**



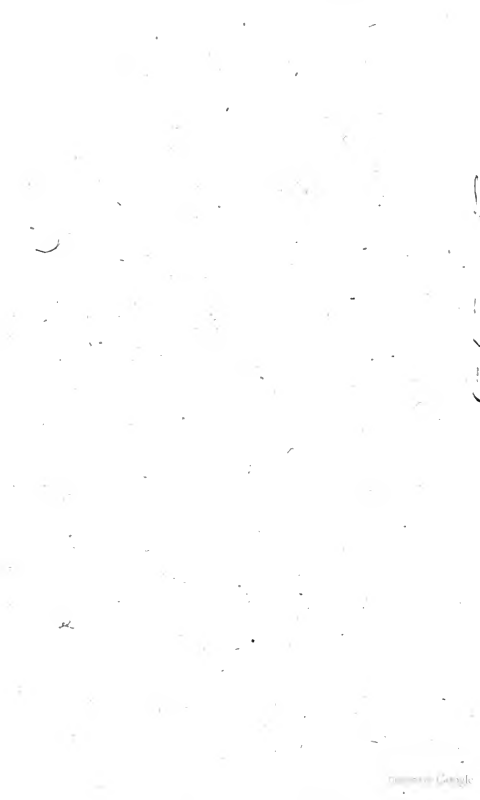






T  
Masilon, (Jean  
Baptiste)

(Pd. 1) Paul -  
Zyriques

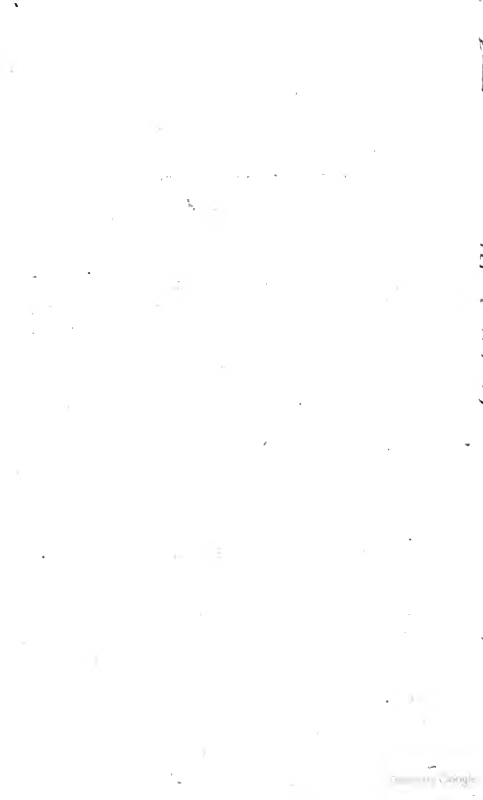


SERMONS  
DE  
M. MASSILLON.

---

*P A N É G Y R I Q U E S.*

---



# SERMONS

DE

M. MASSILLON;

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

*Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,*

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

---

PANÉGYRIQUES.

---



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN-TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.  
ET  
Les Frères ESTIENNE, à la Vertu.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

208959-A.

(4)



---

---

# A V I S

## A U L E C T E U R.

**C**E Volume contient dix Sermons pour la Fête d'autant de Saints. Nous ne craignons point de le dire : la plupart serviront de modèle aux Prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des Auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du Saint; au lieu que d'ordinaire dans les Panégyriques, l'Orateur uniquement occupé à étaler des pensées brillantes & ingénieuses, en bannit entièrement la morale, qui doit cependant faire le fonds de tout Discours Chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces Discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Falloit-il les supprimer? nous en avons été tentés. Mais l'e-

xemple de tous ceux qui mettent au jour les Ouvrages des grands hommes, nous autorise à conserver au Public ces premières productions de la jeunesse du P. Maffillon. N'est-il pas utile en effet de faire connoître aux jeunes gens que ce n'est jamais tout-à-coup, mais par degrés, à force de réfléchir & de travailler, que les plus grands génies mêmes arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des Auteurs, & assure l'immortalité à leurs Ouvrages?





---

---

# S E R M O N S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>P</i> our le jour de Sainte Agnès ,	Page 1
<i>Pour le jour de Saint François de Paule ,</i>	26
<i>Pour le jour de Saint Benoît ,</i>	60
<i>Pour le jour de Saint Jean-Baptiste ,</i>	100
<i>Pour le jour de Sainte Magdelaine ,</i>	137
<i>Pour le jour de Saint Bernard ,</i>	179
<i>Pour le jour de Saint Louis Roi de France ,</i>	218
<i>Pour le jour de Saint Etienne ,</i>	260
<i>Pour le jour de Saint Thomas d'Aquin ,</i>	290
<i>Pour la Fête d'un Saint Martyr , Patron d'une Eglise ,</i>	324



---

---

## APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les Sermons sur les Mystères, & les Panégyriques, prêchés par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les sujets de morale ne sont pas les seuls où ce grand homme a excellé; ses Discours sur les Mystères, & ses Panégyriques, ne sont pas moins capables d'instruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les suffrages du Public avec un succès aussi intéressant pour la Religion, qu'il est honorable à la mémoire de leur illustre Auteur. A Paris, ce 26 Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de  
la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

---

*Le Privilège est à la fin du Volume de l'Avent.*

SERMON



# S E R M O N

POUR LE JOUR

DE

## SAINTE AGNE'S.

Magnificabitur Christus in corpore meo,  
sive per vitam, sive per mortem.

*Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps,  
soit par ma vie ou par ma mort. Philipp. 1.  
20.*



ESUS-CHRIST n'a jamais paru  
plus grand que dans ses Saints ;  
& ces siècles heureux , où l'E-  
glise teinte du sang des Martyrs  
gémissoit dans l'oppression, fu-  
rent les siècles de sa magnificence & de sa  
gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle  
sans cesse aux premiers âges de l'Evangile :  
elle nous présente ces héros de la Foi ,  
*Panég.* A

qui firent tant d'honneur à la Religion ; ces grands modèles , la gloire de leur siècle , & la confusion du nôtre.

Mais parmi ces ames illustres , qui rendirent témoignage à Jesus-Christ , & qui le glorifièrent dans leur corps , l'Eglise a toujours donné un rang d'honneur & de distinction à la sainte Martyre , dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance , victorieuse du monde & des tyrans , des plaisirs & des supplices : c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre Foi , & l'instruction en même-tems qu'elle donne aux Fidèles.

Nous excusons nos foiblesses sur l'âge , sur le tempérament , sur les occasions : la chasteté éminente de notre illustre Vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse & notre impénitence sur la foiblesse de l'homme , & sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs & nos usages : le courage de notre sainte Martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de foiblesse & de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté ; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons , &c. *Ave, Maria.*

**I.** **PARTIE.** LE sang des Martyrs étoit encore la semence des Fidèles , & les Chrétiens persécutés accomplissoient encore dans leur corps ce qui manquoit à la passion de leur

Maître , quand Rome vit paroître l'illustre Vierge que nous honorons.

Cette Capitale de l'univers qui avoit trouvé le secret , dit saint Augustin , de réunir toute la sagesse de la Philosophie , & de la politique humaine , avec toutes les extravagances du culte : qui avoit adopté tous les dieux les plus bizarres , & toutes les superstitions des nations qu'elle avoit vaincues ; & qui de toutes les folies de l'univers , avoit , pour ainsi dire , formé la majesté de sa Religion & de ses cérémonies , ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la Croix. Le démon en possession de cette maîtresse du monde , la disputa long-tems à Jesus-Christ : il en coûta à l'Eglise ses plus illustres victimes ; & il fallut encore que cette ville célèbre , pour devenir une Cité sainte & nouvelle , fût fondée sur le sang de ses Apôtres , comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers Fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la Foi , dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérans , Agnès parut avec tant d'éclat , que son nom seul devint la gloire de l'Eglise , la honte du Paganisme , & l'admiration de tous les siècles.

La grace & la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors ; une jeunesse tendre & florissante ,

A ij

une beauté dont Dieu sembloit relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêtaient d'abord sur elle les regards publics. Ce que Rome avoit de plus grand la rechercha; des époux terrestres se présentèrent; & ne doutant pas que leur naissance & leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune, ils comptoient déjà pour épouse, celle qui ne devoit avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire! se refuse-t-on à cet âge à une fortune brillante qui s'offre; & sur-tout quand l'honneur & la Religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devoit allarmer la foi de notre jeune Vierge. Mais la femme fidèle ne pouvoit-elle pas sanctifier le mari infidèle? d'ailleurs y regardet-on de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang & une fortune immense? les mœurs, la Religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce Sacrement honorable? l'intérêt ou la passion, ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? les biens & les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier; les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs: pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas.

Une société sainte & indissoluble, n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractère, qui va bientôt la troubler & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt défunis. L'ouvrage des passions ne sauroit être durable ; on unit souvent, & on unit en vain, ce que Dieu avoit séparé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus saints & plus prudents : & l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr & s'éteindre, par le Sacrement même destiné à les soutenir & à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Nous regardons le dérèglement comme une destinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions ; & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité ou du moins une bienséance. Agnès à la fleur de l'âge ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; ornée de tous les talens qui conduisent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de soin à sa conservation. Tous les tems lui paroissent appartenir également à celui qui est le Maître des tems & le Seigneur de l'éternité ; & le seul privilège

qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères, pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge ; & moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, & que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre ? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu ; que le vice prépare les voies à la vertu, & que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux ?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Hélas ! mes Frères, vous le savez, les premiers dérèglemens ne laissent-ils pas un fonds de foiblesse qui semble se fortifier avec les années ? & la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit & la punition de la licence des premières mœurs ?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût ? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuyent ? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri & furanné, par des artifices qui



rappellent plus ses années que ses attraits ? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls ? Que dirai-je ? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse ? & l'âge en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère ? Vous voulez nous apprendre , ô mon Dieu ! qu'on ne revient pas aisément à vous, quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point ; & qu'un cœur livré depuis long-tems au monde & aux plaisirs , n'offre presque plus de ressource à la grace ?

Mais du moins , direz-vous , si l'âge ne mérite pas quelque indulgence , le tempérament doit rendre nos foiblesse plus pardonnables : c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré ; être plus dur que l'airain , quand on a apporté en naissant une ame tendre & sensible ? & ne trouvons-nous pas en nous des panchans auxquels on peut à la vérité se refuser quelque tems , mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée ? C'est-à-dire , mes Frères , que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre & sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les ames dures & barbares ? il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque

droit, & qui soient nés pour l'aimer? & dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, & une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier & à lui déplaire? Quel blasphème! & quel outrage fait au souverain modérateur de la nature & de la grace, & à l'auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui? & la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition & une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, & dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour prostituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jesus-Christ, disoit-elle, & en l'aimant je deviens plus chaste; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au-dedans de moi, je mets le sceau à ma virginité: c'est faire outrage à cet Epoux céleste, de croire que je puisse être touchée de quelqu'autre que de lui. Périsse mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens: *Pereat corpus, quod placere potest oculis quibus nolo.* Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais de plus, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des pan-chans qui la combattent? où placerions-nous la violence qui ravit le Royaume de

Dieu, s'il ne falloit pour l'obtenir, que renoncer à des plaisirs où nul goût nous entraîne? Vous alléguez le tempérament? mais quel est le pécheur qui ne devienne par-là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des panchans qui les y portent? le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux & moins puni du Ciel, parceque ce Prince étoit né avec un cœur trop foible & trop tendre? Les Justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer? vainquent-ils sans combattre? n'ont-ils pas à résister à la chair & au sang? sont-ils paîtris d'une autre boue que vous? & s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parcequ'ils sont moins tentés, ou parcequ'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament, qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de dérèglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, & pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime, & qui à force de secouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bien-séances.



Et quel siècle a jamais vû plus de ces tristes exemples que le nôtre ? Le crime se cachoit du moins autrefois ; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle : c'étoit autrefois une œuvre de confusion & de ténèbres ; il affecte aujourd'hui la lumière, & semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur deshonneur & leur ignominie : tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles & qu'elles ont fait tomber dans le piège ; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le dérèglement ; & prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air ; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire ; & le nom de la pudeur consacré à celui de la Vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris & de risée. Alléguons-nous après cela le tempérament ; comme s'il suffisoit de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété : c'est le tempérament seul qui fait les vertus & les vi-

ces. On ôte à l'homme tout usage de sa raison & de sa liberté : & pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût ni le tempérament qui vous porte au désordre ; que vous étiez né avec d'heureuses inclinations ; & que les occasions seules ont fait jusqu'ici, & font encore tous les jours tous vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même sembloit avoir opposée à votre foiblesse ; plus vous rendrez compte à Dieu, d'un cœur que vous avez livré à satan, malgré tant de défenses heureuses, dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de panchans qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices ; & les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitude & des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit ? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature vous avoit pourvû ? mais quel usage en fit notre sainte Vierge ? Mais c'est cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse

lorsqu'on les tourne contre lui ? n'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu ? Mais de plus , n'ajoutez-vous pas aux graces de la nature un air dangereux qui les rend funestes aux autres & à vous-même ? n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins qui étoient déjà un crime pour vous , avant que d'être un sujet de chute pour vos frères ? n'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talens que la nature vous a refusés , une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs , que toutes les graces d'une beauté chaste & pudique ? & n'avez-vous pas arraché par des avances honteuses, des desirs criminels , où à peine auriez-vous trouvé de simples regards ? Vous dressez vous-même le piège , & l'occasion qui vous fait périr ; & vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin , sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? Les sollicitations , les promesses , les terreurs affermissent la vertu de notre Sainte. Les sollicitations ; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressemens profanes : on met tout en œuvre pour toucher son cœur ; & les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jesus-Christ ; & les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle , viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son Epoux céleste. Hélas ! & vous avez été vous-même au-devant du crime ; & la faci-

lité de vos mœurs a été comme un signal de dérèglement ; & vous avez cherché les regards qui vous fuyoient ; & vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger ; & les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui & de tristesse ; & vous n'avez pu trouver de plaisir , où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez - vous à Jesus-Christ ? & vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes ? Alléguerez-vous des séductions d'espérance & de fortune , qui vous ont fait succomber ? Mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur , l'orgueil de leur grandeur & de leur opulence ; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire & toute sa magnificence , & elle la foule comme de la boue ; & la couronne de la sainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'univers. Hélas ! faut-il le dire ici ? Et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissemens , & mis un obstacle honteux à votre fortune ; & vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût ; & vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté ; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir ; & vous n'avez connu d'autre gloire & d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin, vous nous alléguerez peut-être les terreurs & les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente

à la foiblesse de notre jeune Vierge l'horreur des tourmens ; on allarme sa pudeur en la traînant dans un lieu de prostitution & de honte ; on change en punition un vice , dont on n'a pu lui faire un attrait ; & l'image honteuse du dérèglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté & pour l'innocence. Hélas ! & loin d'avoir eu à soutenir des terreurs & des menaces pour le devoir , vous aviez tout à craindre en l'abandonnant , les fureurs d'un époux deshonoré , la censure publique , l'indiscrétion des complices de vos plaisirs , un éclat honteux qui alloit laisser sur votre front la tache éternelle du vice ; & malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir & de la vertu , vous avez marché d'un pas ferme & impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait ; & vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter , une sorte d'assaisonnement pour le vice. O mon Dieu ! tout se tournera contre l'ame criminelle devant votre tribunal redoutable ! Les exemples de vos Saints confondront ce vain langage d'excuses & de préjugés , que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte : le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ses crimes & de sa confusion. La chasteté d'Agnès mise à des épreuves si dangereuses , & toujours triomphante de toutes les



séductions & de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les défordres de notre siècle : l'éclat de sa jeunesse & de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe, que l'âge & les talens de la nature donnent à la vérité un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime : en un mot, si tous les préjugés du dérèglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté, tous les prétextes dont l'impénitence se couvre, le sont encore plus par le courage de son martyre.

LES passions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout tems à la vertu ses difficultés & ses peines. C'est un ancien langage du monde, de prétendre que l'Evangile pratiqué à la lettre, est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jesus-Christ, comme autrefois ces Philosophes vains & frivoles, ne soit venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, & non pas plutôt pour former des disciples ; & que sa loi sainte, qui est la loi du cœur & des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit, & un ouvrage de spéculation & de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Evangile compatible avec la foiblesse de l'homme, & avec les mœurs autorisées par l'usage ; & l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvoit cesser d'être

II.  
PARTIE.

loi , parceque nous la regardons comme si elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais , mes Frères , quand la parole seule de Jesus-Christ ne suffiroit pas pour confondre nos vaines excuses ; Agnès tressaillant de joie au milieu des tourmens , & hâtant elle-même , par une sainte impatience , la lenteur des bourreaux , couvrira de honte notre immortification & notre paresse ; & justifiera plus la sévérité de notre condamnation , que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge , sur le sexe , sur la foiblesse du tempérament , incapable de porter toute la rigueur & tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien une force , une maturité d'esprit , une fermeté à l'épreuve de tout , une persévérance , un endurcissement à la peine & à la violence , un empire sur ses passions & sur soi-même , qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre , facile , aisée à séduire ; & où toutes les passions pas encore modérées par les réflexions & par l'expérience , semblent sortir en foule du cœur , avec une impétuosité à laquelle il seroit inutile d'opposer une digue : il faut laisser calmer ces premiers bouillons , & attendre que la raison plus raffinée soit capable de quelque chose de plus sérieux & de plus solide. Mais Agnès au sortir presque de l'enfance , défie la fureur

reur des tyrans : l'horreur de son supplice , qui allarme même la férocité de ses bourreaux , répand une joie sainte & comme un nouvel éclat sur son visage : pas encore accoutumée à souffrir , elle paroît transportée d'allégresse au milieu des tourmens les plus cruels ; & la délicatesse de son corps , à peine propre à recevoir des plaies , est déjà capable de les mépriser , dit S. Ambroise , & de remporter la victoire : *Nondum idonea S. Ambr. pœna , & jam matura victoria.*

Et en effet , mes Frères , qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge ? Quoi ! le sérieux ? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit saint : l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité & d'allégresse ; & il n'y a que le crime & les passions qui soient tristes , sérieuses & sombres. Quoi ! la violence ? Mais , c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir ; que le cœur pas encore souillé reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu ; & que ses panchans n'étant pas encore enchainés par les habitudes du vice , il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore ? les réflexions , dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse ? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ : la grace ne se plaît que dans la simplicité & dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions : plus nous raisonnons , plus nous

*Panég.*

B

nous embarrassons, plus nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On fait tout quand on a la foi ; & pour être plus éclairé, il suffit d'être plus docile. Quoi enfin ! la fermeté & la persévérance ? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets , qui tour à tour les dominent ; & un cœur pur & innocent est toujours égal & tranquille.

Hélas ! mes Frères , ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie ? ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous ; que nous avions porté en naissant un cœur vertueux , que le crime alloit , & qui sembloit tendre les mains à la grace ; que tout nous applanissoit les voies de la vertu ; que les sacrifices alors eussent été bien légers ; que le monde & les passions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indissolubles , qui nous laissent à peine la liberté de desirer notre délivrance ; que notre cœur , pas encore corrompu par un long usage des plaisirs , ne trouvoit pas la piété si dégoûtante & si affreuse ; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau , nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité & de la vie ; & qu'enfin en avançant en âge , nous n'avons fait que croître en ma-

lice, en dérèglement, & dans l'amour défordonné des créatures? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes; car quel prétexte pourroit alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité & la difficulté des devoirs de l'Evangile? Les Agnès, les Luces, les Ceciles, tant d'autres héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'âme, dont les héros profanes n'ont jamais approché? Hélas! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède & qui la captive? quel courage! quelle force! quels sacrifices! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion: on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises; qui sacrifient tout à leur injuste goût; qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme; & qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité & la foiblesse. Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut? la passion a su nous donner des forces & nous élever au-dessus de notre foiblesse, & la grace n'auroit pas le même privilège? Le salut éternel, mes Frères, ne demande ni des sacrifices si éclatans, ni des assujettisse-

mens si pénibles que le monde; & nous n'osons en essayer: Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle; & nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le servent. O mon Dieu, que l'homme est à plaindre de vous connoître si peu, & de se connoître si peu lui-même!

Qu'alléguez-vous donc encore? la délicatesse du tempérament? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient & le glaive qui va l'immoler? mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux, ou à la torture des supplices? Dieu ne demande pas la force du corps: il demande la pureté & l'innocence de l'âme; & alors celui qui est infirme peut dire, Je suis fort & puissant. Les devoirs essentiels de la Foi s'accomplissent au-dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions: ce sont-là les vertus des foibles comme des forts: plus même ce corps de boue se refuse au travail & à la peine, & nous rend incapables de la soutenir; plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour & de ses desirs à la faiblesse du corps terrestre. Hélas! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations,

aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde & l'ambition vous imposent : & cependant la foiblesse de votre complexion y peut suffire ; & cependant la santé est une foible raison contre le goût ; & cependant malgré le dépérissement d'un corps , qui se refuse à vos dérangemens , vous êtes de tout , & la vivacité de vos passions supplée à la foiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la Religion , il ne faut qu'un bon cœur ; je l'ai déjà dit : une volonté pure & sincère supplée à tout ; & Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir , comme celles que nous avons faites : & cependant vous excusez votre mollesse & votre impénitence sur la foiblesse de vos forces ; vous justifiez une vie toute dans les sens & dans les plaisirs , sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications & des violences : comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous ; comme si avec une chair infirme on ne pouvoit pas avoir un esprit prompt & fervent ; comme si la Religion consistoit dans la force du corps , & non dans les dispositions du cœur ; comme enfin s'il en étoit de nous , ainsi que de ces victimes figuratives de la Loi , qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissoient d'une santé parfaite , & que leur corps robuste & entier n'offroit aux yeux ni tache , ni défaut , ni foiblesse. Donnez-lui

sincèrement votre cœur : c'est-là , dit Jesus-  
*Matth.* Christ , *toute la Loi & les Prophètes.*  
 7. 12.

Enfin , vous nous opposerez en dernier lieu , l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit & dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains ? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur , & son martyre de superstition & de folie ? Quoi de plus singulier selon le monde , que de renoncer à son âge à des établissemens pompeux , & préférer l'opprobre public & la rigueur des tourmens , à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flater de concilier avec sa foi & son innocence ? Mais elle savoit que la voie des Justes est une voie solitaire & peu battue ; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté ; & que pour suivre Dieu , il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs , où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société ? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié ? mais c'est la Religion toute seule , qui peut nous assurer des amis sincères & fidèles : avec les sentimens de la reconnoissance ? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations & des commerces ? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur & toute la bizarrerie de nos humeurs ; & une conscience pure est



la seule source de la joie & des vrais plaisirs : avec le lien du mariage ? mais c'est la foi toute seule qui rendant cette union sainte, la rend sûre & inviolable : avec les bienfaisances & les devoirs de la vie civile ? mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, & qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la République ? mais, si les maximes de l'Evangile gouvernoient les Empires & les Royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des faibles, ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, & par l'opulence qu'elles étalent, & par les injustices qu'elles cachent ; ni l'innocent devenu le jouet & la victime du fourbe ; ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies ; ni enfin, les passions troubler & diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société ? aux vices qui la deshonnorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion & la misère, aux jeux qui en font ou une fureur, ou un trafic éternel de ruse & d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société ; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienfaisances. Vivez selon Dieu ; & vous serez bon.

citoyen, bon sujet, bon mari, Magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde : du monde pervers & corrompu, il est vrai ; du monde qui ne connoît pas Dieu ; du monde qui est ennemi de toute vérité & de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irreligieux, pour vivre dans le monde ? font-ce donc les vices tout seuls, qui doivent lier les hommes les uns aux autres ? n'est-ce pas là plutôt ce qui les défunit ? s'il reste encore de la bonne-foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la Religion, que nous en sommes redevables ?

Grand Dieu ! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs : votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions : j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, & me force de convenir en secret que si j'étois à vous, & que mes passions honteuses fussent éteintes, je serois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué & plus intègre, citoyen plus utile à mes frères. La piété seule met tout à sa place : mes passions seules font que j'abuse de mes talens, de mes biens, de mon crédit,  
de

de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure & sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous: ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur: tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes seules qui me lient à mes déréglemens, s'y opposent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos Saints utiles: faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma foiblesse; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit: faites que cette lumière divine m'enflâme, brule les liens honteux qui m'arrêtent, & me délivre dans le tems, pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfans.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

POUR LE JOUR

D E

SAINT FRANÇOIS

DE PAULE.

Cùm infirmor , tunc potens sum.

*Je ne suis jamais plus puissant que lorsque  
je parois plus foible. 2. Cor. 12. 10.*

**P**LU S on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Eglise ; plus on y entrevoit , je ne fai quels caractères divins , qui démêlent d'abord la Religion de Jesus-Christ des opinions & des sectes , & ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet , choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose ; mettre en œuvre la force pour triompher , l'éloquence pour persuader , la grandeur pour éblouir , les

plaisirs pour corrompre ; c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes , & je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la foiblesse de Dieu ait été plus puissante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes ; que toute la politesse du siècle d'Auguste , toute la volupté de l'Asie , la force des Romains , la sagesse des Grecs , la férocité des Barbares , l'orgueil des Philosophes , les préjugés & la superstition des peuples ; enfin , que toute hauteur soit venu se briser contre la grossièreté , la foiblesse , l'ignorance & les travaux de douze pêcheurs ; que Daniel ait été l'arbitre des Vieillards ; Goliath le jouet d'un enfant ; Holopherne , ce conquérant impie , la proie & la conquête d'une femme ; que Gédéon , que Barac , que Débora , personnes foibles & viles , soient devenues la terreur des ennemis d'Israel ; que Moyse même , malgré sa timidité , & l'invincible embarras de sa langue , ait confondu les Sages des Egyptiens , arraché à toute la puissance d'un grand Roi une nation entière , & rendu ce peuple inquiet & intraitable , docile à des préceptes pénibles & infinis : ce sont là , ô mon Dieu ! les routes ordinaires de votre sagesse , toujours indépendante des moyens , toujours maîtresse des événemens , & toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je fai que dans ces siècles avancés la foi n'a plus besoin de ces événemens singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples , & que la sagesse de Dieu se cache , pour ainsi dire , présentement sous les dehors communs de sa Providence. Cependant , comme il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes ; chaque siècle fournit à la Religion quelque'un de ces grands spectacles , de peur que la Foi qui n'est presque plus qu'une lampe fumante ne s'éteigne tout-à-fait , & afin que le Fils de l'Homme revenant puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été du tems de nos pères François de Paule , cet homme si foible selon la chair , & si puissant selon l'esprit : cet instrument vil & méprisable aux sens : cette pierre mal polie dont parle Daniel , & détachée sans art de la montagne ; mais qui conduite par une main invisible , scut humilier les colosses orgueilleux , briser la dureté des cœurs , & devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée : & enfin cette autre verge mystérieuse , sèche & fragile en apparence , mais qui entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents & à la mer , eut les clefs de la mort & de l'abîme , changea la face du ciel & de la terre , s'attira le respect même des Rois qu'elle avoit frappés ; & qui placée depuis dans le sanctuaire , poussa des branches saintes , &

couvrit toute l'Arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges : c'est pour réformer les fausses idées que le monde nous donne de la gloire & de la grandeur ; & vous convaincre, hélas ! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talens éclatans, l'art des intrigues & des négociations, les emplois de la paix & de la guerre, tout cela, si la grace n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la Foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux ; qui après avoir servi quelque tems d'amusement à sa folie devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la foiblesse, la science qui enfle céder à la simplicité qui édifie ; & vous avouerez que jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, & que jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la Foi : je réduis tout ce Discours à ces deux réflexions. Implorons, &c. *Ave, Maria*

I.

A Quoi se réduit, mes Frères, ce qui PARTIE.  
nous paroît ici-bas digne d'envie ? & dans  
cet amas d'enchantemens qui nous font per-  
dre de vûe les biens éternels, quels sont

C iij

les principaux objets qui séduisent l'esprit , & usurpent seuls tous les hommages du cœur humain ? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences & de l'esprit , c'est la mollesse qui fuit les plaisirs & la félicité des sens , & enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur & les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfans d'Adam ; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvemens, nos desirs, nos espérances, c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, & le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit & nous enchante.

La noblesse du sang & la vanité des généalogies, est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres & de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, & plus il nous approche de notre boue ; que ce qui distingue les vases d'ignominie, des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne ; que la noblesse du Chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grace qu'il hérite de Jesus-Christ ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissions est utile à tout ; & qu'enfin l'origine comme la conversation du Chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend



sur la terre est une bassesse dont il doit gé-  
mir , & non pas un titre dont il puisse se  
glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut  
plus sensibles aux hommes , que la Provi-  
dence ménagea à François de Paule , une  
naissance vile & obscure selon le siècle. Il  
naquit dans le sein de la piété , mais non pas  
dans celui de la gloire : il ne recueillit de  
ses pères qu'une succession d'innocence &  
de candeur ; il n'hérita , comme les Pa-  
triarches , que de la foi des promesses , &  
ne posséda rien dans une terre où il devoit  
être toujours étranger. Ce fut un autre  
Saül destiné par sa naissance à des emplois  
obscurs & le dernier de la Tribu la plus mé-  
prisée , mais qui devoit être à la tête des  
Princes d'Israël , & devenir le chef & le  
législateur d'un grand peuple.

Peut-être , hélas ! qu'une origine plus  
éclatante l'eût rendu inutile , ó mon Dieu ,  
à l'accomplissement de vos desseins , & à  
l'aggrandissement de votre héritage. Car  
qu'est-elle , mes Frères , cette naissance  
illustre ? C'est une destination aux erreurs  
du siècle & à ses usages : c'est un engage-  
ment anticipé de crime & d'impénitence ;  
c'est un titre pour se calmer sur les trans-  
gressions de la loi ; c'est un nouveau péché  
d'origine , si j'ose le dire , ajouté à celui que  
nous apportons tous en naissant , & qui  
nous rend le salut encore plus difficile ; en  
un mot , c'est souvent un préjugé de repro-

bation, & la suite des jugemens impénétrables de Dieu sur une ame.

L'éducation de notre Saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas comme Moïse, instruit dans les sciences & la sagesse des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, & en exposa les préceptes & les ordonnances au peuple. On ne le vit pas comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions & des doctrines; mais comme cet Apôtre, sa foi s'éleva jusqu'au plus haut des Cieux, & là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grace qui l'instruisit, & non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser; que les prophéties devoient finir; que la science seroit détruite, & que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie: ce fut un Scribe instruit dans le Royaume des Cieux, mais qui tira du seul trésor de la grace; ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous, jamais qu'à demi & à force de veilles & de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses Universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, & ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vûes d'ambition à une famille: l'esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût con-

versé avec les hommes ; une résolution de retraite perpétuelle , qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions & de l'âge , fut en lui un essai de l'enfance ; & sur les traces du précurseur , il alla puiser dans la pénitence & dans la solitude cette haute réputation de sainteté , qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples & aux Princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert ; & à force de se croire le moindre de tous , & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix , il devint plus que Prophète , & le plus grand des enfans des hommes.

C'est donc ainsi , Seigneur , que des pierres mêmes vous suscitez des enfans d'Abraham : c'est ainsi que d'une matière vile & abjecte vous en formez un serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple : c'est ainsi que d'un vase de terre cassé , d'un Anacorète foible & infirme , vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël , & rend la paix & la tranquillité à l'Eglise : c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles : c'est ainsi en un mot , que dans un poisson pris , ce semble , au hasard , au milieu d'une mer orageuse , je veux dire , dans un homme ignorant & muet , choisi parmi la foule , vous mettez un trésor capable de satisfaire les Césars & rendre la liberté à vos Disciples.

Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude : réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, & ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grace & ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein, les bornes & la petitesse de l'esprit humain : creusons avec obstination dans ces profondeurs sacrées, & cherchons-y des vérités, qui semblables à ce feu sacré, que les Juifs avoient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction d'esprit & aveu de notre ignorance ! un seul moment de grace développe souvent plus de vérités que de longues années de travail ; quelquefois une ame sainte qui ignore jusqu'aux noms des doctrines & des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les Docteurs les plus consommés ; & dans tous les siècles, il se trouve des Disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix & la naissance éternelle du Verbe, tandis que des Maîtres en Israel ignorent les mystères familiers de la renaissance de l'homme.

Mais que prétens-je ici, mes Frères ? briser l'orgueil de l'esprit, & non pas autoriser une coupable ignorance. Je sai que les lèvres du Prêtre sont les dépositaires de la science ; que nous avons l'honneur d'être

des nuées saintes placées sur la tête des Fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du Ciel; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller envisager fixement le soleil de justice, & de-là nous rabattre sur la terre: je sai que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des Pasteurs de l'Eglise, & que l'esprit de notre ministère ne sauroit descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrois que la prière & l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières: que le cœur d'un Prêtre fût le dépositaire de la piété; que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau; que ces aigles scussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces: que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, & que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les Saints qui l'avoient habitée; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de Prophètes consacrée par les austérités & les cantiques de tant d'illustres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations & des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes Frères: & dans un siècle où la charité est refroidie, l'esprit de pénitence éteint, & où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs suran-

nés, apprenez que l'Evangile est de tous les siècles; & que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse & devient toujours plus infirme, la grace ne baisse point, & fait même paroître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance & de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles & du miel sauvage, du pain & de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux : persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jesus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides; & semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau, qui avoit été le prix du sang & le péril des âmes. Marchant toujours pieds nus, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoinettes & les Hilarions, l'assoupissement & la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair, & se châtiant le matin comme le Prophète : chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps

les instrumens de justice ; & dans un âge aussi tendre que celui de David , ayant déjà l'usage de ces armes pésantes destinées à combattre Goliath , & à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens , qui dans un commencement de conversion se prêtent avec plaisir au joug de Jesus-Christ , ne sentent pas presque le poids de la croix , n'ont jamais assés à leur gré châtié leur corps , embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible , & ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse ; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle , ralentir leur vîtesse ; reviennent de tems en tems à eux-mêmes ; se permettent aujourd'hui un plaisir & demain une faute ; & ne retenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence , ne donnent plus , pour ainsi dire , à l'amour de la croix que des empressements de bienfiance.

L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent , mais il fut durable. Les fatigues des voyages , les soins & les embarras de sa charge , les foiblesses mêmes & la défaillance de l'âge , rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui , mes Frères , arrivé à une extrême vieillesse , & dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber ; chargé

de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfans, il redouble ses austérités ; & comme un autre Samson, c'est après mille souffrances & dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son ame captive, & l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avoit si souvent vaincus.

Mais oserai-je vous le demander ici, grand Saint ? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché ? faites-vous servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité ? armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit ; & comme un autre David, en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos foiblesses ?

Hélas ! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit-saint ne fut jamais profané ; & il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice & de sainteté qu'il avoit reçu du Ciel dans le Sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux Mystères saints sans aucun sacrifice d'expiation, & sans pouvoir vous offrir que



des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer ? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités ; forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté ; suppléer par la variété des plaisirs à ce qui manque à leur solidité ; assaisonner le dégoût qui les suit , de mille caprices sensuels ; & nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des Sacremens , sur les trésors de votre miséricorde , & sur quelques sentimens de douleur que le péril présent excite plutôt que les désordres passés ? Illusion , mes Frères : mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin , & il faut que les Ecritures s'accomplissent.

La pénitence de notre Saint fut toujours suivie de cette humilité profonde , qui domine si fort dans son caractère & qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est en effet de ces ames pénitentes qui en affoiblissant leur chair , fortifient leur orgueil ; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne , une espèce de trophée secret à leur vanité ; qui dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leurs corps , lisent tous les jours leur propre mérite ; & qui après avoir essuyé comme Jonas tout le poids du jour & de la chaleur , s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances , & laissent enfin piquer par un

ver invisible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence qui sèche en un instant , & les laisse exposés à toute l'ardeur des passions !

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges & des hommes , il se regarde comme le rebut de tous , & l'anathème du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse ; point d'action si humiliante qui lui échappe ; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui : les honneurs de la Pourpre & de l'Episcopat lui sont présentés : mais, comme le Prophète , il craint la hauteur du jour , & sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux & austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David , azile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël , le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré , mes Frères , d'assés rampant à se donner : & nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse & que nos ancêtres n'ont jamais eus ; & l'on voit parmi  
nous

nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, & recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques & éteintes pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le peuple ! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre ? Hélas ! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant : contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres ; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de défavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance ; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût & selon l'Evangile & selon le siècle ; étudier avec soin ce qui leur est dû ; faire des parallèles éternels ; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom & de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre Saint s'éloigna toujours du ministère des autels & du sacerdoce Chrétien ? Renouvellant dans ces derniers siècles les grands exemples que les premiers âges de la Foi ont laissés à la Religion, il n'osa jamais entrer dans le Sanctuaire ; & se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le Prêtre. Quoi, mes Frères, un

D

*Parnég.*

cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit saint, ne se crut pas assés pur pour être marqué du sceau du Seigneur ; une bouche si souvent purifiée par le feu du Ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, & qui tant de fois avoit fait descendre Jesus-Christ dans les ames, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes & le font descendre sur les autels ; des mains pures, qui levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie ; & des cœurs mille fois profanés, & encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint ? & des bouches semblables à des sépulcres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie ? & des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du Sanctuaire, & ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, & occupées à offrir des dons purs & des sacrifices sans tache ? Sainte discipline des premiers tems, pieux excès de nos pères sur le choix des Ministres de l'autel, ancienne beauté du Temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines ?

Il est vrai, mes Frères, que depuis long-tems des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité: il est vrai que le nouvel Esdras, que le Ciel nous a suscité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même, le Livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israel, & exposer ses préceptes & ses ordonnances aux Prêtres & aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de Foi & de Religion; & comme l'Arche d'Israel, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un Pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons & des sacrifices, répandant son ame devant le Très-haut, devenant la réconciliation des hommes dans les tems de colère, prenant sur lui les péchés de son peuple & les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère; en un mot, tel qu'un Pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même, mais qui a su attendre que celui qui avoit appelé Aaron, le fit asseoir dans le lieu d'honneur, & l'établit Pontife des biens véritables & du Tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? & que nous reste-t-il à vous demander pour votre Eglise, que des

*Le Cardinal de Noailles, Archev. de Paris.*

Pontifes qui lui ressembtent ? Passons à notre dernière partie ; & après avoir montré qu'il ne fut jamais de Saint plus foible selon la chair , montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

**IL.** Dieu est admirable dans ses Saints ; &  
**PARTIE** la variété de ses voies sur les Elus , est un  
 de ces trésors cachés sur lesquels , selon  
 l'expression du Prophète , sa sagesse ré-  
 pand des abîmes : *Ponens in thesauris*  
*abyssos.*

En effet , dans l'histoire de la Religion , tantôt nous trouvons de grands hommes , qui sortis d'un sang illustre , élevés dans la connoissance des sciences & des arts , nés pour commander aux autres hommes , & destinés à l'éclat & à la grandeur , se sont ensevelis tout vivans dans des retraites sombres ; & là ont attendu le jour du Seigneur , inconnus presque à la terre , ne voulant plus savoir que Jésus-Christ , environnés de misère & d'infirmité , & l'objet du mépris & des railleries des insensés.

Et d'autre part , la grace nous offre quelquefois des spectacles bien différens. Ce sont des hommes foibles , nés dans l'obscurité , nourris dans l'ignorance , soumis par leur destinée à toutes les créatures , & s'abaissant encore par un motif de Foi au-dessous même de leur bassesse ; & cependant devenus tout à coup l'admiration de leur siècle ; décidant sur les points de la loi :

exerçant un empire divin sur toutes les créatures ; élevés au plus haut point de la gloire & de la réputation ; & enfin remarquables par les mêmes endroits , qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle , & au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure & sortie du centre de la terre , s'éleva peu à peu , couvrit le Tabernacle , devint une colonne de feu , & servit de flambeau à ceux qui étoient assis dans les ténèbres & dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude , & commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes , & vivre sous les yeux de Dieu seul ; une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté & de pénitence viennent réveiller les villes voisines , & se glissent même jusques dans les Cours des Princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant ; & les Souverains eux-mêmes , sous des habits empruntés , comme autrefois une Reine d'Israël , paroissent dans sa retraite , & veulent apprendre les desseins du Ciel sur eux de la bouche de cet autre Prophète. La France , l'Italie , l'Espagne , l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa so-

litude il remplit le monde du bruit de son nom ; & comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple , & que là il devient un spectacle aux yeux de l'univers. .

Les Saints , mes Frères , n'ont jamais éclaté que par-là. C'étoient des enfans de lumière, qui pour être moins prudens sans leurs voies que les enfans du siècle , n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoissoient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit & dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse , qui ne retient guères de la piété que la contenance & le style , n'étoit pas le vice de leur tems. On ne les voyoit pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions éclatantes de fatigue & de miséricorde : ils ne faisoient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires ; & ne ressembloient point à ces faux Prophètes d'Israel , qui pour séduire plus sûrement la crédulité des peuples , & les empêcher de douter de leur don de prophétie , affectoient des figures bizarres , des inspirations soudaines , & des airs bien plus singuliers que les Prophètes du Seigneur.

Confondez , ô mon Dieu , l'espérance des hypocrites : ne souffrez plus que votre saint Nom serve à l'iniquité : maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement ; qui regardent la piété comme un gain , & la simplicité de vos voies comme le chemin



de l'honneur & de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du Juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable ; & que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision & leur honte !

Si malgré l'obscurité de sa retraite & de son nom, notre Saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples ; on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, & la science de ses voies les plus sublimes de la simplicité & de l'ignorance.

Quelle gloire pour la Foi, mes Frères ! un solitaire simple & sans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le Docteur des ignorans, le maître des simples & des enfans, & ayant la règle de la science & de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes & des Anges ; il est élevé à la dignité de Prophète ; il pénètre tous les mystères ; il a toute science, & cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuel de son tems, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine & de la vérité, & l'arbitre de la Religion & du culte des Princes.

Rome même, le séjour du Tabernacle

d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles & où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources : les Princes des Prêtres députèrent vers lui, & le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des Prophètes : Sixte IV. le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide & le coopérateur de son Pontificat ; & l'on vit pour la seconde fois le Moïse du Peuple choisi, le Législateur des Tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi & élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les âmes ! Les sentimens de l'homme qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui, n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des consciences ; & comme l'agneau de l'Apocalypse, simple, & sans art, il ouvrit les sept sceaux du Livre mystérieux, où toute l'habileté & la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement, qu'on cherche dans les Juges des consciences : trop de lumières en eux nous gêne & nous embarrasse : nous ne voulons pas qu'ils voyent plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, & n'y laissent rien à examiner : on s'ac-

commode

commode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la superficie des passions, & laisse toujours dessous des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui ayent des yeux & qui ne voyent pas ; de ces aveugles à demi clairvoyans qui ne voyent les hommes que comme des arbres ; je veux dire qui n'en voyent que les feuilles sans en découvrir la racine ; & l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le Ministre de la réconciliation, comme si sa foiblesse pouvoit rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osois le dire, aux Babylonniens, on aime ces Prêtres trompeurs, qui dévorant tout seuls nos sacrifices & nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorés lui-même ; & on n'a guères recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, & nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes & l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parloit dans notre Saint, n'étoit pas toujours ce souffle véhément & impétueux qui ébranla le cénacle & consterna les Disciples : ce fut le plus souvent ce souffle doux & insinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour, & à annoncer à nos premiers pères la visite & l'approche du Créateur. Aussi le cœur

*Fanég.* E

des Princes & des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais à la sagesse & à l'esprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expier à ses pieds leurs passions criminelles ; autant de Justes y sentirent ressusciter la grace de leur vocation ; & sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité , & une odeur de vie pour la justice. Ferdinand Roi de Naples entendit ce nouveau Jean-Baptiste , lui reprocher au milieu de sa Cour ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la Foi : il admira l'innocence & la simplicité de ce Solitaire miraculeux ; écouta des remontrances que la douceur & l'humilité rendoient presque toujours victorieuses ; & touché comme David des charitables ménagemens & des pieux artifices de Nathan , il prononça le premier contre soi-même. Je sai quelle est la délicatesse des Grands & les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les Rois entendraient, & ceux qui jugent la terre pourroient s'instruire, s'il se trouvoit des Prophètes en Israel qui osassent porter votre parole devant eux ; & les Princes ne seroient pas si loin du Royaume de Jesus-Christ , si ses Disciples en savoient mépriser les premières places.

Le même Père de lumières qui lui découvrit les secrets des cœurs , le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Les Fidèles de son tems s'écrièrent avec surprise, qu'un

grand Prophète avoit paru parmi eux , & que le Seigneur avoit visité son peuple. Il prévint les malheurs d'Israël & la captivité dont Jérusalem étoit menacée ; & comme le Jérémie de son siècle , il vit en esprit partir de Babylone un Prince infidèle , & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'Oint du Seigneur , & brûler le Temple & la Ville sainte. Mais qu'on est peu disposé , mes Frères , à écouter les Prophètes d'Israël , lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables ! On traita ses prédictions de songe & de foiblesse ; & Mahomet entré dans l'Italie & déjà maître d'Otrante , étoit sur le point de ravager l'héritage du Seigneur , venir placer l'abomination dans le lieu saint , & mettre sous un tribut infâme la Reine des nations & la maîtresse des Provinces , que François de Paule levoit encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction & d'incrédulité.

Que vos miséricordes , Seigneur , vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laissâtes toucher aux larmes & aux prières de votre Serviteur ; & il obtint de vous un Ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur , dissipa les nations assemblées , & rendit la paix & l'allégresse à votre Eglise. Eh ! ne suscitez-vous point en nos jours quelque nouveau Prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles & de nos calamités ? n'enver-

rez-vous plus d'Ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre ? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage ? vos Tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes, & de servir aux desseins de vos ennemis ? & souffrirez-vous qu'un autre Jéroboam pour se maintenir dans son usurpation les divise, altère publiquement votre culte, & jette des semences éternelles de dissension entre Israël & Juda ? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai : mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples, & la désolation des Provinces, ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe ; ah ! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, & ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourroit ici vous représenter, mes Frères, notre Saint, cet homme pénitent, mortifié, & qui se permettoit à peine l'usage des viandes les plus viles ; qui pourroit vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures ; conduisant au tombeau & en rappelant à son gré ; commandant aux vents & à la mer ; éteignant l'impétuosité du feu ; fermant la bouche des lions ; vainquant les Royaumes par la Foi, & dépositaire de la puissance divine sur la terre ? L'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante ; l'histoire

de ses prodiges ne finit point ; & c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'Évangéliste , & dire que le monde entier n'en pourroit presque contenir le récit. Il marcha , comme les premiers Disciples , sur les serpens sans en être blessé ; ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuisible ; imprima à son ombre même une force toute-puissante ; exhala une vertu qui opéroit des prodiges tout à l'entour ; affermit par sa foi les eaux de la mer , & sans être soutenu , comme Pierre , de la présence de Jesus-Christ , il la traversa avec plus de constance & de sécurité que cet Apôtre. Que vous dirai-je , mes Frères ? il mit sa bouche dans les nuées , selon l'expression du Prophète , & fit passer sa langue sur la terre ; il ouvrit les cataractes du Ciel , il changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection & la vie ; fit voir les aveugles , parler les muets , ouïr les sourds , marcher les boiteux ; & bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui !

Car , mes Frères , quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les événemens qui tiennent du prodige ! On laisse , hélas ! au peuple , la simplicité & la candeur : la Religion de ceux qui se piquent de raison , est une Religion de raffinement & de doutes ; & l'on se fait un mérite d'être difficile , comme si le Royaume de Dieu venoit avec observation. Ce n'est

pas que je veuille ici donner du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos Saints : mais je suis touché que sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit ; & qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférens, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la Foi chrétienne ; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux & plus docile : les plus grands hommes de la Religion ont été des enfans sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les règles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle & mondaine, ce qu'il ne sauroit faire ; vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont très-possibles ? Ah ! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer ? & pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre ?

Il faudroit ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre Saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur & sa simplicité relevée, par le don de science & d'intelligence, sa pénitence & son infirmité devenue toute-puissante, vous montrer aussi son humilité récompensée, & investie d'hom-



gages & de gloire. Vous l'auriez vû assis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moïse auprès du Pontife Aaron, partageant avec lui les soins du Sacerdoce & la conduite du peuple de Dieu : vous l'auriez vû entrer dans l'assemblée des Vieillards d'Israël, & comme Daniel, régler leurs jugemens & présider à leurs ordonnances. Vous auriez vû les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil aussi humble que celui de Jesus-Christ entrant dans Jérusalem ; vous l'auriez vû trouver partout les mêmes acclamations & une pompe aussi solennelle. Les Cours des Princes mêmes si peu indulgentes à la sainte folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guères qu'à la sagesse du siècle ; & la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois mêmes des Philistins, de le retenir à leur Cour avec toutes les distinctions & les égards dûs à sa vertu.

Car il faut le dire ici, Ministres du Seigneur, les véritables Saints peuvent bien être incommodes au siècle ; mais dans le fond ils n'y sont guères méprisés. La piété qui est selon Jesus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sai quoi de noble & de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connoître le monde, que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos mi-

frères & de nos foiblesses : tout corrompu qu'on le croit , il est encore assés équitable pour exiger de nous des exemples de régularité , & faire de la vertu même une bienfaisance à notre état ; & le plus sûr moyen d'éviter son mépris , c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi lorsque Louis XI se sentit frappé de la main de Dieu , ce ne fut point dans sa Cour qu'il chercha un Prophète : les vertus de François de Paule , la puissance que Dieu lui communiquoit pour honorer sa sainteté , éclatoient dans tout l'univers. C'est lui que le Prince demande , il le fait venir des extrémités de l'Italie ; & ce fut alors que notre Saint paroissant à la Cour trompa l'attente du Souverain , & lui dit hardiment comme un autre Elie : Prince , vous mourrez , & vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté , que pour descendre dans le tombeau.

Quel coup de foudre pour un Prince qui aimoit la vie ! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas ! qu'il est rare que les inquiétudes & les soupirs des mourans ne soient plutôt les agitations d'une ame qui se défend contre la mort , que des regrets sincères sur la vie passée ! Si l'on lève alors les yeux au Ciel , hélas ! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours ; & toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment , & qui consolent tant les amis & les proches ,

font d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt & la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le Royaume doit l'établissement d'un Ordre, dont l'Eglise a depuis été si honorée & le public si édifié. La candeur & l'austérité du Saint & de ses compagnons toucha les peuples : nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces Anges de la terre : de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices destinés à leur servir d'azile : les richesses de l'Egypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël ; & la France ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint Institut, lui en disputa du moins l'amour, & le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sai, succédé là-dessus au goût de nos pères : François de Paule & ses Enfants sont encore chers à nos peuples ; & c'est-là comme la dévotion dominante des François. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce Saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes ? Ah ! c'est qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte tout extérieur & à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions ; nous n'avons recours à lui comme ce Roi mourant que lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous alarme, d'une infirmité qui

nous accable, d'un chagrin qui nous mine & nous dessèche ; & sur les besoins de l'ame nous sommes muets. On ne s'avise guères de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile & glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos Saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis ; c'est l'incrédulité des Fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le Père des miséricordes, & toujours prêt à exaucer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste ; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous, & assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières & mes supplications ! J'ai invoqué vos Saints dans mon affliction, il est vrai ; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la bienveillance d'un Grand, l'élévation d'une famille : du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels, pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines ; & c'a toujours été là le motif de mes dons & de mes offrandes. Souvent mé-

me, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités; les intéresser dans mes foiblesses; les rendre protecteurs d'un desir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous deshonne, d'un attachement qui vous blesse; & au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidens de mes fautes. Les Saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels; & la meilleure manière de les honorer, c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N.

POUR LE JOUR

D E

SAINT BENOÎT.<sup>A</sup>

Fide Noe , responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur , metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ , per quam damnavit mundum.

*C'est par la Foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver , & appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, il bâtit l'Arche pour mettre le salut des siens à couvert ; & c'est par-là qu'il condamna le monde. Hebr. 11. 7.*

**D**Es que la voix du Ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes , quoique le tems de la vengeance fût encore éloigné , ce saint Patriarche le compta , pour ainsi dire , arrivé ; & le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir ,

fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur & vanité parmi les hommes : toujours occupé de ce jour de colère , qui devoit exterminer toute chair , les plaisirs & les dissolutions auxquelles les hommes se livroient alors avec tant d'excès , lui parurent comme les ris de ces fanatiques , qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés , & qui ne sont dignes que de notre compassion & de nos larmes. Dès-lors sans s'arrêter à l'exemple de la multitude , il ne pensa plus qu'à prendre des mesures , de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune ; & peu content de travailler à sa sûreté , il éleva un azile , où le salut des siens pût encore être à couvert. Par-là , dit saint Paul , il vit les choses à venir comme si elles étoient présentes : il devint l'héritier de la foi & de la justice des Patriarches , qui l'avoient précédé ; & il condamna le monde , auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile : *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ , per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint Patriarche dont nous honorons la mémoire ; & ce qui m'a déterminé à la choisir , c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge : car ce n'est pas un récit embelli & exact des actions de saint Benoît que

vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple & chrétienne, sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du Ciel eut fait entendre à cet homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déjà condamné; & ce qui devoit périr, il l'envisagea comme s'il n'étoit plus. Dès-lors il vit la fin de toutes choses: les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvoit toujours posséder: les fausses joies, les desirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel, qui dort dans sa prison la veille de son supplice, & qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie & danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son ame de l'anathème général; & touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet azile si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, & les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair: *Metuens, aptavit arcam in salutem domus sue.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoinés, des Hilarions, & de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les



déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la Foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étoient présentes, & les présentes comme si elles n'étoient plus : *Fide responso accepto de iis quæ non videbantur* : effrayé des malheurs qui menaçoient le monde, la Foi le détermina à préparer un azile où son salut & celui des siens fût à couvert : *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ* : & dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde : *Per quam damnavit mundum* : je veux dire les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger ; le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

LA source déplorable de nos désordres I.  
est presque toujours dans nos erreurs ; & PARTIE.  
nous ne faisons point de chute, où quel-  
que faux jugement ne nous ait conduit.  
Aussi la grande différence que met l'Apô-  
tre entre le Juste & le pécheur, est que  
le Juste est un enfant de lumière, qui juge  
de tout par des vûes hautes & sublimes ;  
& qui à la faveur de cette clarté supérieure  
qui le guide, démêle par-tout le vrai du  
faux, perce les dehors trompeurs répandus  
sur tous les objets qui nous environ-

nent, & ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres, qui ne juge que par des vûes fausses & confuses ; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface & l'écorce ; & qui loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures, & les événemens au milieu desquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, & qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice & de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui formée par la vivacité du premier âge, & par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; & l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vuide & l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde & l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner ;

trainer ; & profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame ne s'efface plus , pour y faire entrer le venin plus avant , & la corrompre sans ressource. Enfin , la dernière est une erreur de sécurité , qui nous représente les abus du monde comme des usages ; ses précipices comme des voies droites & sûres ; les précautions de la Foi comme des foiblesses ou les excès d'une piété mal entendue ; & nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers , où tous les pas sont presque des chutes. Or les lumières de la Foi découvrirent à Benoît trois vérités principales , qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs , & qui encore aujourd'hui condamnent le monde , ou qui les ignore , ou qui les méprise.

Il comprit , premièrement , que tout ce qui passe , & ne doit pas toujours demeurer , n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Il sentit en second lieu , que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme , n'est qu'un peu d'eau jetté dans la fournaise , qui l'allume loin de l'éteindre ; que ce n'est qu'un amas de remords & de vers dévorans , qui rongent le cœur loin de le rassasier ; & que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre , mais ne sauroit le satisfaire. Enfin il découvrit que le monde étoit le lieu des tentations & des naufrages , & que la piété ne pouvoit y rencontrer , ou que

*Paneg.*

F

des pièges dressés par-tout pour la séduire , ou que des scandales établis pour l'affliger , ou que des obstacles propres à la décourager & à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre , pour y cultiver l'espérance de ses premières années , par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre , il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance & de son rang ; il répondit aux desseins de ses proches , qui par les vûes inséparables de la chair & du sang , rapportoient les soins de son éducation , non à le former pour le Ciel , mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire , comme Moïse , dans la sagesse & dans la science des Egyptiens ; il cultiva quelque tems par les secours humains les grands talens qui parurent depuis en lui. Les études , qui frayent le chemin aux honneurs & à la fortune , furent les premières occupations de sa jeunesse : mais la grace s'étoit réservée le droit de les sanctifier ; & de se servir de toute cette vaine science de l'Egypte ; pour en former comme autrefois dans Moïse , le législateur d'un peuple saint , & le chef qui devoit conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière , dit saint Augustin , que se forment dans l'ame , peu instruite encore sur les caprices de la fortune , sur l'instabilité & l'injustice du

monde, que s'y forment, dis-je, des vûes d'élévation, des espérances flatueuses, d'agréables songes. C'est dans ce premier âge qu'on se donne, pour ainsi dire, à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter; qu'on croit déjà voir à ses pieds, comme le jeune Joseph, les astres mêmes du firmament qui nous adorent; & que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres de graces, de talens, de bonheur, pour s'en former à soi-même une destinée à son gré, & un avenir chimérique.

Mais la Foi, dit saint Grégoire dans la vie de notre Saint, la Foi, qui mûrit de bonne heure la raison, & donne au premier âge toute la sagesse & toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant; c'est-à-dire, comme un songe, qui après avoir quelque tems réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, & ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si long-tems pour quelque chose de vrai & de solide. Il retira le pied, ajoute saint Grégoire, qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuses du siècle: il interrompit des études que l'usage commence, & que l'ambition

soutient & achève : il renonça à de vaines connoissances, qui ne devoient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre* : il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux, qui par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand ; & s'éloigna du monde en un âge, où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réels qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle, dont le démon s'est servi dans tous les tems pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, & que le monde séduit & entraîne, n'est content de sa destinée ; & si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines de notre état présent, & ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne feroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, & que le monde ne feroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous souhaitons : nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique ; & par une

illusion perpétuelle & déplorable , nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes , pour nous rappeler à lui , par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les ames que le monde & les passions entraînent. Le Seigneur prévoyant que les biens invisibles n'exciteroient que foiblement notre foi , & que les impressions des sens plus vives & plus présentes , nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu sur tous les objets sensibles , des dégoûts & des amertumes , capables de refroidir le panchant violent qui nous y porte , & de nous rappeler aux biens éternels. C'est par-là qu'il avoit voulu soutenir la foiblesse de notre foi , & nous faire trouver le remède dans le mal même : aussi par une suite de cette sagesse miséricordieuse , il a dispensé avec un ordre si admirable & si divin nos destinées , que quelque heureuse qu'en paroisse la condition , il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la Foi cette félicité qui nous manque , nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs : nous ne jouissons jamais ; nous espérons toujours. C'est-à-

dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons; nous n'y sommes pas assés heureux, c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes; ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu; (car il n'y en a point hors de lui;) c'est une vaine image, après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue; qui ne se montre jamais que de loin; & qui s'évanouit, & s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher & le saisir. O mon Dieu! & c'est à ces songes, que nous sacrifions notre bonheur éternel! Le monde tout seul est trop triste, & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous séduire: il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable & réprouvé que nous aimons, n'existe nulle part: c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes; c'est une divinité imaginaire, qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul; ce sont nos desirs & nos espérances, qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, & qui forment nos seuls plaisirs & nos passions les plus violentes. Première illusion, dont la Foi détrompa Benoît: l'âge des espérances & des erreurs, fut pour lui l'âge des sacrifices & de la vérité.

Mais non-seulement la Foi l'éclaira sur cette erreur d'espérance, si dangereuse



quand on commence à entrer dans le monde ; elle le préserva encore de cette erreur de surprise , que la nouveauté des plaisirs , le défaut de réflexions , & le torrent des exemples & des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car , mes Frères , qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde pas encore approfondies , un esprit en garde , pour ainsi dire , & une ame qui se défie de ses embuches ! C'est alors que l'on ouvre indiscrettement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher & pour le corrompre ; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde ; que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire ; que tout ce que l'exemple commun autorise semble juste ; que les éloges qu'on donne à nos talens , nous persuade que nous n'en devons user que pour nous-mêmes ; & qu'on ne se défie , ni de l'artifice des hommes , ni de l'amertume des plaisirs , ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons font d'ordinaire le fruit des réflexions & de l'âge ; & les plus heureux font ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement & sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît , dit saint Grégoire , parut instruit sur le vuide & l'amertume des plaisirs , sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables , que la

longueur des passions traîne toujours après elles : il ne sortit pas du monde comme un homme qui a fait naufrage, sort du milieu des flots à peine à demi essuyé, & bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le desir de l'abandonner ; & il chercha la solitude, comme l'azile de son innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grace de Jesus-Christ : il est beau de s'arracher enfin au monde, auquel on tenoit depuis long-tems par mille liens injustes ; de rendre enfin à Dieu un cœur, que les passions insensées lui avoient ravi ; & en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le secret d'un saint azile, s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction, & par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire : c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel : c'est un sacrifice, pour ainsi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil & de tristesse. Il semble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jesus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent, & à devenir sa portion & son héritage ; il semble qu'il habite  
en

en elles avec plus de plaisir ; qu'il y règne plus en souverain ; & qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel, parer le festin de l'époux de leur robe de candeur & d'innocence.

Aussi ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux & chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfans aient connu le monde, avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connoître ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu ; & que cette expérience est toujours trop cher achetée : quand même on en sortiroit sans y avoir reçu de plaies mortelles ; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grace de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, & qui sont plus capables de la corrompre & de l'éteindre, que de l'éprouver ; quand cela seroit, il en reste toujours je ne sai quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'ame retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais assez oublier ; sont nourries même & comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, & deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il

*Panég.*

G

faut qu'elle se défende & contre les dégoûts présens de son état, & contre le souvenir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte & les répugnances d'un cœur que le joug de Jesus-Christ révolte, & les égaremens d'une imagination, qui s'emporte & s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner & la contraindre: de sorte que le même monde souvent, au milieu duquel on avoit vécu sans l'aimer; quand une fois on a mis ses dépouilles aux pieds de l'autel, & qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant; touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois; & par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux: il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui seul peut calmer nos desirs, parceque seul il peut remplir tous nos besoins: il prend Dieu seul pour sa consolation & pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis

tant d'années par notre propre expérience ; nous instruits par nos propres dégoûts ; lassés du monde par les mêmes endroits , qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable ; nous , qui comme le reprochoit autrefois Tertullien aux Payens , portons encore une ame chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent ; & qui dans le tems même que nous offrons de l'encens , & que nous prostituons nos hommages à la volupté , à l'ambition , à la gloire , & à tant d'autres divinités injustes , reconnoissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême & éternel , qui mérite tout seul notre amour & notre culte ; lui adressons même en secret des soupirs & des regrets que la tristesse du crime nous arrache ; sentons vivement que le monde , auquel nous sacrifions notre salut éternel , n'est rien , c'est-à-dire , qu'il n'est au fond que l'ouvrage de nos passions & de nos erreurs : nous , qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même , & de porter le poids & les inquiétudes d'un cœur criminel : nous , qui après avoir essayé si long-tems de tout ce qui peut flater notre cœur , n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur & sa tristesse : nous , sans consolation du côté de Dieu , que nous ne servons pas ; sans douceur du côté des plaisirs , qui ne nous touchent plus ; sans repos du côté du cœur , qui est devenu le théâtre de nos remords & de nos inquiétudes ;

nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens, qui nous accablent & que nous portons à regret: nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage, dont nous ne buvons plus qu'une lie amère: nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde & le dégoût de Dieu; entre la lassitude des passions, & le peu d'amour pour la justice; entre l'ennui des plaisirs & de la vertu:

*S. Aug. Fastidio justitia, & saginâ iniquitatis.* Nous nous défendons, & contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, & contre les attraites que la grace nous montre de loin. Eh! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail & de tristesse? pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous suit, à l'erreur qui nous accable de son vuide & de son néant, & fuir la vérité, qui nous rappelle, & qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu! quelle est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses desirs, ses remords & ses lumières! & êtes-vous donc un maître si cruel & si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grace?

Enfin, la dernière erreur que les lumières

res de la Foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assés ordinaire en effet aux personnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préservées de la corruption au milieu du monde, & qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver, & de ne voir point de mal, où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour propre, d'attachemens mondains, de desirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du Ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille & paresseux, nous rassure; nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde & de ses périls, fades & inintelligibles; nous fait regarder la retraite & les circonspections rigoureuses des âmes fidèles comme des voies outrées & singulières; & nous établit dans un état de sécurité, où les dissipations du monde ne touchant point à cette probité toute humaine, qui contente notre amour propre, corrompent pourtant notre cœur, & y font des plaies d'autant plus incurables, que

n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable : il se défia d'un ennemi qui paroissoit l'épargner, & qui compte nous avoir vaincus, dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles & la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes : cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs & des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillans ne sont que des personnages d'un instant : ce séjour si fameux par ses délices, ne lui offrit plus que des serpens cachés sous des fleurs, sur lesquelles malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvoit marcher long-tems sans recevoir quelque piquure mortelle. La nouveauté de son dessein en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert. Car qu'importe à une ame à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent singulière ; & que sert d'avoir des exemples, quand on a la grace elle-même pour guide ?

L'Esprit de Dieu conduit donc Benoît



au désert. La retraite même qu'il avoit d'abord choisie aux environs de Rome, ne le cachant pas assés à son gré au monde, il en cherche une plus austère : il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissemens naissans, comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoiblissent en lui par des complaisances humaines ; & ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, & non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples instruits de son dessein s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avoit attiré au désert : il se retire seul comme Moyse sur la Montagne pour y mourir au monde & à lui-même, & pour y cacher son tombeau au reste des hommes ; & là dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, & connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables, que la grace ne manque jamais de verser abondamment dans une ame qui s'est dépouillée de tout, & d'elle-même, pour être toute entière à Jesus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les Cloi-

tres & les déserts soient la vocation générale de tous les hommes : Jésus-Christ qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout, & de le suivre : ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, & d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis pour vous, mon cher Auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes ; vous, qui malgré mille bons desirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes foiblesses ; vous qu'un fond de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions & les exemples ; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous ferez exposé : je dis que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos panchans, l'arrêt qui vous sépare du monde ; que l'exemple des ames fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence & la piété ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modèle ; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours ; que tous vos sentimens de piété n'y feront jamais à l'épreuve de la première occasion ; que votre vie ne fera plus qu'une révolution éternelle de chutes & de repentir ; & que le seul avantage que vous aurez sur les ames endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le monde ne puisse être un désert pour

une ame chrétienne. Judith au milieu de Béthulie, vivoit dans le secret de sa maison; & ni le rang qu'elle tenoit parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs & les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienfaisance même pour une fille d'Abraham. Mais pour suivre son exemple, il faut avoir la force & la fermeté de sa vertu: il faut que les exemples même de dérèglement, qui s'offrent sans cesse à nous, raniment notre foi, & deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété: il faut que les panchans qui nous portent au plaisir soient moins violens que les foibles desirs qui nous inclinent à la justice: il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre: il faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions, & que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir, soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous reconnoissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez, ne vous nuiront pas, comme aux trois enfans dans la fournaise; & le monde a pour vous toute la sûreté & tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation, ce sont nos panchans qui décident de nos

périls ; & les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous défabuse, & nous condamne. Pour suivons, & montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs ; les démarches éclatantes & le succès dont Dieu récompensa sa foi, ne condamnent pas moins notre découragement & nos vaines excuses.

II. **PARTIE.** Lorsque Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du Ciel qui les appelle ; & au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auroient dû presser & solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du Père de famille le leur offre.

*Luc. 14.* Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi* ; & cette excuse, disent les Saints, est une excuse de mollesse. L'autre sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi* ; & c'est ici une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assés de mesures, & qui à force de tout éprou-

18. &  
seq.

ver avant d'entreprendre , n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa*. Enfin le dernier prend pour prétexte une maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi* ; & cette excuse , dit saint Grégoire , est une excuse d'attachement & d'intérêt terrestre , qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune , & aux prétentions temporelles , comme si sauver son ame ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or , les démarches de la foi de Benoît vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un autre , oublié des hommes , & connu de Dieu seul , Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair , & la réduire en servitude. Là , rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime : là , comme les Antoinés & les Hilarions , passant les nuits ou à chanter de saints cantiques , ou à méditer les années éternelles , il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence , & la douceur de ces chastes délices : là , son corps aride , & exténué de mortifications & de souffrances , ne paroît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi , & son sacrifice eût été bientôt consommé , si le Seigneur attentif à prolonger des jours qui devoient être si utiles & si glorieux à l'Eglise , n'eût découvert à un saint Solitaire , comme autrefois au Prophète Abacuc , le lieu pro-

fond où ce nouvel homme de desirs s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, & ne se fût servi de son ministère, pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de Solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés; & la règle divine qu'il laissa à ses disciples, & que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse & de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, & presque jamais interrompus; ce silence éternel, ce travail des mains si dur & si sévèrement recommandé; cette retraite si profonde & si perpétuelle; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles & les prières: cette mortification universelle de tous les sens, & une vie, qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine, par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvelée dans un saint désert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disoit autrefois saint Chrysostôme en parlant des Solitaires de son tems, nous les admirons; nous nous

récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires ; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption & de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les Fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer ; & parceque nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premièrement, mes Frères, quel a pu être le dessein de Dieu, en suscitant dans tous les siècles & dans tous les pays, de ces pénitens fameux, qui ont édifié l'Eglise, & dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la Religion ? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grace, est encore capable ; que l'Evangile, observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible ; & que si à nos yeux, des hommes pleins de Foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvéniens à pratiquer ses violences les plus communes ?

Je vous demande encore, pourquoi ces grands exemples de pénitence que les Saints nous ont laissés, nous paroissent-ils

si éloignés de nos devoirs & de notre état ? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre ? Mais outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges ; & rien ne change dans les règles de la Foi que les mœurs des Fidèles. Est-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires, & que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre ? Mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers tems de l'Eglise, les Saints ressembloient au commun des Fidèles, parceque tous les Fidèles étoient Saints : il n'y avoit d'hommes extraordinaires & singuliers parmi eux que les pécheurs ; un Ananie & une Saphire dans l'Eglise de Jérusalem ; un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des Saints étoit alors la voie commune de tous les Fidèles ; & elle n'est devenue singulière, que parceque tous les Fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce enfin, parceque les mortifications & les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ; & que des dons singuliers ne sauroient établir une règle générale ? Mais lisez l'histoire de tous les Serviteurs de Dieu, & vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous.



Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles ; & le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée : tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité ; & le Disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses Disciples : tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages ; & François d'Assise n'a laissé à ses enfans que la simplicité de sa foi & l'éclat de ses exemples : tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage ; & Abraham mérita d'être le père des Croyans , en sanctifiant les périls de cet état : tous ne se sont pas cachés dans des déserts ; & un saint Louis à la tête des armées , & au milieu des soins & des dangers de la Royauté , devint un Prince selon le cœur de Dieu . Mais tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec les desirs ; tous ont porté la mortification de Jesus - Christ dans leur propre corps : tous , autant que leur état l'a pu permettre , ont mené une vie de violence , de privation , de renoncement à eux-mêmes , d'éloignement des plaisirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints , vous les trouverez pénitens.

Non , mes Frères , nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun . Si les Saints l'avoient suivi , ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages : l'Evangile est fait pour nous , comme pour eux ; & l'Evangile n'a rien qui nous ressemble ,

ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jesus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Eglise par le spectacle d'une vie dure & mortifiée, & qui jouissent déjà dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoits, aux Hilarions, aux Antoinnes, aux Thérèses! que ce parallèle nous fera paroître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jesus-Christ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces âmes généreuses: si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, & qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, & tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu au milieu de tous les obstacles, & des contradictions infinies, qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voie du Ciel, parcequ'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre, des difficultés insurmontables; & qu'elle veut tout peser, tout examiner, tout éprouver avant que de se rendre: *Eo probare illa*. Seconde excuse que nous avons appelée avec saint Grégoire, une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident jusqu'à Benoît n'avoit

voit pas été, pour ainsi dire, la terre des Prophètes : ces Anges du désert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre : c'étoit au milieu de l'Égypte, & dans les Isles qui sont au-delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce peuple nouveau. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît, il ne se fût élevé de tems en tems dans nos Gaules de saintes assemblées de Moines. Mais c'étoient des troupes dispersées, qu'une même loi ne réunissoit pas ; qu'un même esprit n'animoit pas, & qui ne combattoient pas sous la même discipline : ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident, non-seulement le restaurateur, mais le Père de la vie Cénobitique. Il est vrai qu'il avoit reçu du Ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talens propres à une si haute entreprise ; le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès ; & que les dons de la grace surpassoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée & plus contredite !

Chargé d'abord de la conduite d'un Monastère voisin de la solitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avoient choisi, que des enfans pervers & corrompus, cachant sous un habit de piété & de pénitence, tous les dérèglemens d'un cœur livré à

*Panég.*

H

l'iniquité : dans ce saint azile les loix sages des Anciens n'étoient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire ; & il est vrai que les personnes consacrées à Dieu , ne tombent presque jamais pour se relever. Benoît secoue donc la poussière de ses pieds , & sort d'un lieu , où l'esprit de discorde , d'immortification , de murmure & d'indépendance avoit pris la place de l'Esprit de Jesus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude , il y voyoit déjà croître , avec des disciples plus fervens , l'espérance de ses soins , quand un autre Balaam vient dresser des pièges à la pudeur & à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder ; & comme les Patriarches , lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeoit à changer de demeure , il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont-Cassin , cette montagne depuis si célèbre , le Carmel de l'Occident , & la demeure des Prophètes , étoit alors la retraite des démons , & un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples sauvages qui vivoient sans loix , sans police , & dont tout le culte se bornoit à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est-là que l'homme de Dieu arrivé , il commence d'abord à éle-

ver un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle: il y invoque le premier le nom du Seigneur; & à travers mille périls & mille contradictions, que la grossièreté & la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles, que la durée des tems avoit rendu respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux & sous la sagesse & la sévérité de sa discipline les Maurs, les Placides: là devenu père d'un grand peuple de saints Solitaires, il remplit tout l'Occident, du bruit de son nom & de sa sainteté: là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des Rois barbares, *Et laisse des Prophètes successeurs* Eccli 48- après lui. 8.

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermir contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes aux démarches de conversion & de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner & de penser au salut, plus

H ij

nous devrions présumer que cette résolution vient du Ciel, & que Dieu lui-même qui nous appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'étoit pas sincère, & que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde & l'enfer verroient nos projets & nos nouveaux desirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposeroit à des résolutions qui devroient à l'instant tomber d'elles-mêmes: le démon voyant dans le principe de ces desirs, & de ces agitations infructueuses de pénitence, qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; que la volonté n'est point changée; & que ce sont là plutôt des dégoûts du crime, que des desirs sincères de la vertu; le démon, dis-je, ne daigneroit pas traverser & refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées: il les laisseroit s'éteindre & s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grace presse; que l'horreur des crimes passés, jusques-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs & les espérances du monde, jusques-là si chères, ne touchent plus, & n'offrent même plus que des dégoûts & des amertumes; que les passions les plus violentes changent & s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable: ah! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur sem-

ble avoir livrées à sa puissance ; qu'il déranger l'ordre extérieur de la société ; qu'il suscite toutes les contradictions ; qu'il renverse le monde entier pour décourager une ame touchée. Ainsi ce sont les difficultés & les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir & animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie & de servir Dieu. Si tout étoit tranquille , ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde & l'enfer seroient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu ; & la grace n'inspire rien qui ne trouve dans le monde & dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles graces que le Ciel nous ménage : loin de nous abattre , ils font que le cœur s'embrase & s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour , loin de l'affoiblir. Tel est le caractère du cœur humain ; le secret de ranimer ses panchans & ses résolutions , lorsqu'elles sont sincères , c'est de les traverser & de les contraindre. Aussi dès que les contradictions & les persécutions cessèrent dans l'Eglise , la ferveur & la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi : dès qu'il n'y eut plus de tyrans , les Saints devinrent plus rares. La Foi plus libre & plus tranquille , fut aussi plus languissante ; & ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle , ni de ces

troubles qui l'avoient agitée , elle s'endormit dans le sein même du calme & de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés & des contradictions que la Foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin , la gloire & le succès éclatant qui l'accompagna , condamne la troisième excuse qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez , mes Frères ; Benoît sur le Mont-Cassin , fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de Dieu , & vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle : c'étoit la lampe allumée sur la montagne , qui répandoit un vif éclat sur toute l'Eglise. L'institut célèbre dont il jeta les fondemens , semblable au grain de sénévé , devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ : qui en fit le plus bel ornement , & servit même d'azile aux oiseaux du ciel , je veux dire aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Eglise. Vous savez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le siècle , que les Princes & les Princesses elles-mêmes , y vinrent soumettre leur tête sacrée au joug de Jésus-Christ : que les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Eglise : que de ces saintes solitudes sortirent les Papes les plus saints , & les Evêques les plus célèbres par leur doctrine & par leur piété ; que comme Ja-



cob , il fut le père des Patriarches : que la science & la vérité se sauvèrent dans ce pieux azile , de l'ignorance & de la barbarie de ces siècles infortunés , où l'irruption & le mélange de tant de peuples féroces avoit éteint dans l'Occident le goût des lettres , & fort altéré la pureté de la Foi ; & que , comme Noé , à qui nous l'avons d'abord comparé , les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avoit élevée , de peur que tout ne fût effacé sur la terre , & la mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt Eccli.44. apud illum; ne deleri possit diluvio omnis caro.* 19.

Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes ; & mon dessein , en les touchant si rapidement , n'est pas , comme vous le voyez , de les embellir par des éloges , mais de venir à l'instruction , où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui , mes Frères , la fausse prudence ; les inconvéniens de fortune , de réputation , que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne , l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grace qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces âmes mondaines , qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité , qui voudroient se déclarer pour elle , mais qui n'osent , parceque la crainte des dérisions & des censures humaines les arrête : c'est une terreur puérile que nous avons

souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ, & qui font une profession publique de le servir; & je dis que dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières & les mouvemens de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels, & qui conduisent à la perte visible & déclarée de la grace : mais sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous : sur mille moyens de salut que la voix du Ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre foiblesse ; nécessaires pour nous soutenir dans la vertu ; nécessaires pour y avancer ; nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous ; nécessaires enfin au caractère de nos panchans, & à l'expiation de nos mœurs passées ; le monde nous arrête : l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits, nous agite & nous ébranle : la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager ; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu ; & après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence ; nous vivons encore pour lui, quoique  
nous

nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée & foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret pour se justifier ses infidélités ; que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal-à-propos aux censures humaines : & on ne prend pas garde que ce que la grace demande de nous, ne sauroit être indifférent pour nous : que sacrifier les mouvemens de l'Esprit saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jesus-Christ ; & que plus les démarches que la grace nous inspire, sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car au fond, mes Frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire ? si nous sommes persuadés que les jugemens sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la foiblesse, ou de les respecter, ou de les craindre ?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre Saint, bâtissoit l'Arche, dit saint Chrysostôme, le monde se moquoit de son entreprise : on regardoit comme une foiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres

*Panég.*

I

hommes se réjouissoient, dit l'Ecriture : les nôces & les festins étoient leur occupation de tous les jours ; ils se plongeoiént tous dans les voluptés criminelles ; toute chair avoit corrompu sa voie ; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée : Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle ; Noé tout seul vivant à part s'occupoit à bâtir l'Arche sainte, qui devoit lui servir d'asile & le préserver dans le tems de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, & de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre ; que la colère du Seigneur éclata, & que les hommes surpris dans leur aveuglement & dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissemens inutiles ; Noé alors se moqua à son tour de leur folie ; ou pour mieux dire, il fut pénétré de douleur & de compassion de la perte de ses frères, & jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'Arche sainte au-dedans de vous, c'est-à-dire, à édifier un Temple à l'Eternel dans votre ame, vous entendez les discours des insensés, & vous devenez le sujet de leurs dérisions & de leurs censures ; n'interrompez pas ce saint ouvrage : imitez la constance & la sagesse de Noé : laissez parler un monde fasciné des choses présentes, & qui

ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier & extraordinaire, plus il condamne votre entreprise; plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, & de vous préparer un azile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront, & seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche, & que la colère de Dieu leur prépare; mais l'ouvrage de la Foi que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, & vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur; & où à l'abri de tous les périls & de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

POUR LE JOUR

D E

S. JEAN-BAPTISTE.

\* Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

*Il vint pour servir de témoin , pour rendre témoignage à la lumière. Joan. 1. 7.*

**L**ES Saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde & le rendre inexcusable ; & le monde ne paroît subsister que pour abuser des exemples des Saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accomplissent : que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent , & que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu pour aller au-devant de toutes les vaines excuses des pécheurs , diversifie sa grace dans ses Saints ; & propose au monde, dans la diversité de leurs dons , des modèles différens de ver-

tu. Quelque différentes que soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, & d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité, que celui de Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, & dont la solemnité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes (a) qui l'honorent de leur présence? C'étoit le plus grand des enfans des hommes: c'étoit l'Ange du désert prédit dans Isaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur: c'étoit un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère; le Précurseur du Messie, le Prophète du Très-Haut, la terreur des Pharisiens, le censeur des Rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit opposer le monde à un témoignage si éclatant, & si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvoit aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions; ses exemples des censures; sa pénitence des dérisions; son zèle des persécutions; & le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat & de la sainteté de sa vie.

(a) *Sermon prêché à Saux devant M. le Duc & Madame la Duchesse du Maine.*

Telle est la destinée du monde & de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante, & d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les Saints n'est pas d'exalter leurs vertus ; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du Ciel à chanter les louanges de la grace, & les merveilles de Dieu sur eux ; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égaremens de la nôtre : il seroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions, tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les ; de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière & à la vérité ; & Jean-Baptiste condamné du monde, pour avoir rendu ce témoignage.

## I.

**PARTIE.** LE monde a de tout tems taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès & de singularité ; leur humilité de pusillanimité & de foiblesse ; leur zèle de bifarrerie & d'aigreur : telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission rendit autrefois les Juifs plus inexcusables ; & c'est encore par-là qu'elle nous condamne nous-mêmes.



Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes ? Ce n'étoit pas ici un pécheur, qui livré d'abord aux passions insensées, presqu'inséparables des premières mœurs, vint expier dans les déserts les égaremens d'une vie licencieuse. Ce n'étoit pas un mondain, qui sur le déclin de l'âge, lassé des dissipations du monde, & peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât dans la retraite, plutôt un repos honorable à sa vieillesse, qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux, qui rebuté des injustices du monde, de l'oubli & de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitemens du monde, que pour en fuir la corruption & les périls. C'étoit un Juste en qui la grace avoit prévenu, pour ainsi dire, la nature ; & qui porte dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitens, mais ces vertus pures dont il prévient ses Elus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la Cour d'Hérode : quel spectacle de pénitence & de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée ? La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : partout revêtu de poil de chameau ; soutenant à peine par un peu de miel sauvage la foi-

blesse de la nature ; animé de l'esprit & de la vertu d'Elie , il paroît au monde comme un prodige nouveau , qui tantôt excite son admiration , tantôt réveille sa censure ; mais qui ne lui est d'aucun usage , parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui , & que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples , qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet , quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie & le ministère du Précurseur ? Il leur déclare que la coignée est déjà au pied de l'arbre ; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la Synagogue ; & que sans la pénitence ils périront tous ; il leur montre l'Agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures & celles de leurs pères ; cet Agneau promis depuis la naissance du monde , & que la Judée attendoit comme la seule ressource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple saint & nouveau. Ce n'est pas aux Prêtres & aux Docteurs seulement qu'il fait cette menace ; c'est aux Grands de Jérusalem ; c'est aux Saducéens qui se piquoient de raison & de force d'esprit , & qui regardoient les menaces de la Foi comme des terreurs vaines & populaires ; c'est aux soldats & à leurs chefs ; c'est à la Cour d'Hérode & à tout ce que la Palestine avoit de plus grand &

de plus auguste , c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire , le monde court en foule après lui , le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine , & le monde ne le croit pas ; & le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement & dans son impénitence ; & les Pharisiens sont toujours hypocrites & orgueilleux ; & les Saducéens ne rabattent rien de leurs voluptés & de leurs blasphèmes ; & le peuple ne change rien à ses mœurs ; & la Cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté , & l'azile des adultères & des incestes. Et comment pourrions-nous donc nous flater que des vérités , qui dans la bouche du plus grand des enfans des hommes ne furent qu'un airain sonnante , feroient dans nos bouches plus efficaces & plus heureuses ?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence , pour un monde qui ne la connoit pas ; pour des ames qui ne croient être nées que pour les sens , & à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire ! quelle foule d'obstacles , de prétextes , d'inconvéniens , le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir ? Je ne les ignore pas ; & la chaire chrétienne les a si souvent confondus , qu'il seroit inutile ici de les confondre encore. Et en effet , sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir , vous mon cher Auditeur , qui m'écoutez ? Est-

ce que votre vie n'a pas été affés criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence ? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas ! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie ? Nous rendrions grâces avec vous au Dieu tout-puissant & miséricordieux, qui vous aurpit préservé de la corruption générale ; & nous laisserions à la grace qui vous auroit prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir & de perfectionner son ouvrage : nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs ; l'Esprit de Dieu qui résideroit en vous, vous apprendroit toute vérité. Votre vie ? Hélas ? oseriez-vous vous-même la rappeler ? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes : une vie, dont vous n'osez sonder vous-même les abîmes, & dont le cahos d'iniquités & de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si long-tems du tribunal de la réconciliation & de la pénitence : une vie, dont vous ne pensez qu'en frémissant, à éclaircir les embarras & les ténèbres : une vie, où Dieu l'auteur de votre être & de vos talens, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui ; & où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté, que pour l'insulter par vos dérisions & par vos blasphèmes : une vie, de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vu

naître périclisse ; & qu'on efface du livre des vivans le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable & si souillée : *Pereat dies in qua natus sum*. Que dirai-je enfin ? une vie , dont vous avez été peut-être le premier modèle ; & qui par les horreurs secretes , dont elle est noircie , n'a point eu parmi les personnes de votre état , d'exemple dans les siècles qui nous ont précédés , & n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la foiblesse de votre santé , qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs ? que de violence ne donnez-vous pas au monde , à vos passions , à vous-mêmes & à vos caprices ? quel héros n'êtes-vous point , quand il faut vous contraindre pour la gloire , pour l'amitié , pour la fortune , pour vos maîtres ? Quel courage , pour ne pas dire quelle fureur , quand le monde vous appelle ; que l'ambition vous anime ; que l'envie de plaire vous met en mouvement ; qu'une vaine distinction vous attire ! Ecoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles , un corps qui s'écroule , pour ainsi dire , sous le poids de vos plaisirs & de vos erreurs ? Et de plus on vous l'a dit si souvent : *Le Royaume de Dieu* Luc. 17. *est au-dedans de vous* : Dieu ne demande pas la force du corps , mais le changement de votre ame ; mais la cessation de vos crimes ; & dans un corps usé , les gémisse-

mens du moins d'un cœur brisé & humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs ; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs ; il insulte même à leur obstination & à leur folie , lorsque déjà sur le retour , ils s'attachent encore à le suivre & à lui plaire. Mais le Seigneur toujours clément & miséricordieux , veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette : il nous trouve toujours habiles à son service ; toujours propres à l'aimer , à pleurer nos crimes , à implorer ses miséricordes éternelles. C'est le Père de famille tendre & compatissant , toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré , quoiqu'il ne reconnoisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse & de sa première origine. O mon Dieu ! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur , & que le pécheur soit si lent & si tardif à revenir à vous ?

Enfin , c'est peut-être là-dessus , & sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent , que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence ; & que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais , qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même , & que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années ,

que vous destinez encore au monde & aux passions ? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ; & qu'à force de l'irriter , en différant votre conversion , & continuant vos égaremens , vous vous le rendrez plus propice ? Qui vous a répondu que vos passions alors plus invétérées , seront plus aisées à se déraciner de votre cœur , & que le remède de vos plaies , fera la vieilleſſe même qui les rend toujours plus incurables ? Depuis long-tems vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion : avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes ? avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu ? & qu'ont produit tous ces vains projets de repentir , que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes ? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne desire de changer de vie ? en est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché ? & qu'est-ce que l'impénitence , qu'un desir inutile de conversion , qui calme nos remords , & qui ne délie jamais nos chaînes ?

O mon Dieu ! si comme l'impie j'avois renoncé à la foi , & à l'espérance de vos promesses , ma tranquillité seroit affreuse ; mais elle seroit moins étonnante. Mais, Seigneur , moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentimens de religion , que mes

crimes n'ont pu effacer ; qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égaremens ? Je connois que je vous outrage : je desire de sortir d'un état si triste & si criminel : je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous ; & les dégoûts du monde & des passions , ne me font que trop éprouver tous les jours , que vous seul , ô mon Dieu , êtes la paix , & le seul bonheur de votre créature. Quel est donc , Seigneur , le charme qui me retient & qui m'enchanter ? m'avez-vous donc rejeté pour toujours ? ne mettez-vous donc dans mon cœur des desirs de salut , que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets ? & vos graces seroient-elles , non les préjugés heureux de mon salut , mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice ?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissemens sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation : & ici remarquez-en , je vous prie , tous les caractères. Il reconnoît que Jesus-Christ est plus grand que lui ; c'est un aveu qu'il devoit à la vérité & à la justice : mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre ; & cela dans un tems que le peuple accouru en foule sur les bords du Jourdain , le regarde comme le Christ , & est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie : dans un tems où Jesus-Christ lui-même confondu



dans la foule vient recevoir le batême de ses mains , & semble par cette démarche se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine & à son ministère. Rien de plus grand & de plus digne d'admiration que de s'abaïſſer au milieu des applaudisſemens qui nous élèvent ; & non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère , mais de se reconnoître indigne même de ceux qui nous sont dûs. Enfin, il ne se contente pas d'assûrer qu'il n'est pas le Christ ; il n'ose même se nommer Prophète , lui qui est plus que Prophète : il lui suffit de s'appeller la voix qui crie dans le désert : il veut diminuer afin que Jesus-Christ croisse ; & ne fait servir sa gloire & ses talens , qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare dans les fonctions même les plus saintes , & dans les dons éclatans que nous avons reçus de Dieu , de lui en rapporter toute la gloire , & de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet , revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste , & nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués & confondus.

Premièrement , il rend gloire à la vérité & à la justice en se reconnoissant inférieur à Jesus-Christ : & nous , malgré ces faiblesses qui nous font rougir en secret ; ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous , qui fait que nous nous sommes à

charge, & que nous portons par-tout avec nous, l'ennui, le dégoût, & l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes; nous voulons pourtant imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes: & le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons; nous les décrions; nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens; & nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères & de nos faiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiste veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse: il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande & magnanime; & l'orgueil, toujours bas & rampant. Aussi c'est peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous

nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître & nous élever, sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse & nous éblouit ; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons & de ses talens qu'à la gloire de Jésus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même : il refuse le titre de Prophète : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert ; qu'un organe & qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler & qui m'anime. La reconnoissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas ! & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, nous n'en faisons usage que pour nous, & souvent contre le Seigneur lui-même : les talens du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des Grands & des Puissans, à nous acquérir du crédit & de la considération dans le monde ; attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu ; & aggrandir notre réputation, loin

*Panég.*

K

d'aggrandir le Royaume de Jesus-Christ : le talent de la science & de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous ; à croire que nous seuls avons la science & la sagesse en partage ; à ne vouloir pas suivre les routes communes & battues ; à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine ; à exciter des disputes qui scandalisent plus les Fidèles , qu'elles n'éclaircissent les mystères de la Foi ; enfin à troubler l'Eglise, loin de la soutenir & de la défendre. Telle est l'injustice, la bassesse, & l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en sont inséparables , & qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du Précurseur.

Mais son zèle ne nous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus ; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état : aux Prêtres, la charité & le désintéressement ; aux Pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur, & l'horreur de l'hypocrisie ; aux Gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines & des violences ; à Hérode, la sainteté du lit nuptial, & l'horreur du scandale & des suites de l'incontinence ; à tous, la pénitence & le renoncement. Il borne là son ministère ; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile : il ne veut pas qu'on l'admire ; il veut qu'on se repente : il ne

fait pas parade , comme les Pharisiens, d'une sévérité outrée, & d'imposer aux autres un joug accablant ; il se contente de le porter lui-même , & de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant , ce zèle si humble & si éclairé, n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs , ni les dignités ; ni les erreurs les mieux établies ; ni les Pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté ; ni les anciens de Jérusalem , si redoutables par leur autorité ; ni Hérode lui-même , si élevé par la majesté de son rang , & l'éclat de sa couronne : il porte courageusement la vérité jusqu'aux pieds du trône, d'où elle n'approche presque jamais. Les caresses & les faveurs dont Hérode le comble , loin de l'amollir , raniment l'intrépidité de son zèle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un Prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa Cour pour aspirer à sa faveur & à ses graces , mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du Ciel. On ne craint rien , quand on ne souhaite rien : on ne cache rien , on ne dissimule rien , quand on ne cherche pas à plaire , mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet* ; Il ne vous est pas permis : le trône vous met à couvert de la sévérité des loix humaines ; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible ; mais

elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne : il devient même d'autant plus criminel pour vous , que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public , & que votre rang ajoute au crime de la chute , le crime inévitable du scandale : *Non licet*. En un mot , par-tout où Jean-Baptiste trouve le vice , il l'attaque , il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grace au crime en faveur du pécheur , & mesurent leur zèle , non sur la nature des dérèglemens , mais sur le rang & la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zèle ne fût accompagnée de charité & de prudence ; car c'est la prudence & la charité toute seule qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence ; non cette prudence de la chair , qui n'est qu'une coupable timidité , & qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes , qu'à ce qu'elle doit à la vérité ; mais , cette prudence de l'Esprit saint , qui condamne le vice sans aigrir le pécheur ; qui pense plus à le gagner , qu'à le confondre ; & qui sans ménager le crime , fait ménager la foiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle & humaine qui excuse tout ; qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée , où il faudroit mettre le fer & le feu ; & qui en laissant le malade content du médecin , le laisse encore plus content de son état & de lui-même : mais ,

cette charité ardente & compatissante, qui supporte le malade, mais qui ne souffre & ne déguise pas le mal; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes; qui étudie les tems & les momens; qui prend toutes les formes; qui mêle la douceur à la sévérité; qui joint la prière à l'instruction; & qui s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or, qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé. C'est-à-dire, nous sommes clairvoyans sur les défauts de nos frères: rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Nous devinons celles qu'ils cachent; nous exagérons celles qui paroissent; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore: notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections; sous prétexte que notre vie paroît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçans pour voir ce que la charité devoit nous cacher; & nous ne les tournons jamais sur nous-mêmes; & nos foiblesses qui deshonnorent la piété, nous ne les voyons pas; & nos humeurs & nos bizarreries & nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons: nous sommes lumière pour les autres, & nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vûes, à nos intérêts, à nos sentimens; nous nous adoucissons envers ceux, ou qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous: nous excusons tout; nous donnons même à leurs vices, les noms & les éloges de la vertu; nos seuls intérêts décident de notre zèle: & au lieu que leurs erreurs auroient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations & nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée & charnelle. Car d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ses censures & ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité: il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas: il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères: il n'entreprend pas d'instruire & de corriger ceux qu'il devoit se contenter d'édifier; il ne publie pas sur les toits ce qui ne devoit pas même être confié à l'oreille; & ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable, dernier caractère. Mais pour cela, il faut



être plus touché des chutes de nos frères , qu'aigri & rebuté de leurs foibleſſes ; leur laiſſer paroître plus de compaſſion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de deſir & d'amour de leur ſalut , que d'indignation & d'horreur de leurs fautes. Charitable , qui ne mêle pas le poiſon de la malignité avec les ſaints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zèle avec la ſatyre , l'humeur avec la correction ; qui ſache ſe faire aimer , lors même qu'il ne peut ſe diſpenſer de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ſes ménagemens , que redoutable par ſes cenſures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foibleſſes , & mette , pour ainſi dire , par ſa douceur , les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin , charitable , qui tolère pour reprendre avec plus de ſuccès , & ne cherche pas dans ſes répréhenſions l'oſtentation de ſon zèle , mais l'utilité & le ſalut de ſon frère.

Car de ces règles violées , vous , mes Frères , qui faites profeſſion de piété , quelles cenſures ne fourniffez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même ! je vous l'ai dit ſouvent ; & on ne ſauroit trop le redire , puisſque c'eſt le prétexte le plus univerſel & le plus plaufible , dont le monde ſe fert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété , qu'il croit moins ſûre pour le ſalut , que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuſe

en la rendant mordante & incommode : vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs : vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'enhaut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur chagrine & dangereuse, une enflure du cœur, un travers, & une petitesse de l'esprit, le poison des sociétés & des commerces ; en un mot, un zèle amer pour les autres, & une indulgence aveugle & excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai ; mais du moins nous le forcerons de la respecter : nous ne la mettrons jamais entièrement à couvert des dérisions & des censures ; mais du moins les seuls contempteurs de la Religion, le deviendront de la vertu. Corrigions nos frères en les édifiant, & non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déjà préparé les voies à nos instructions : nous aurons tout dit en vivant bien ; & le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, & qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaiffemens, que le zèle du Précurseur condamnent le monde ; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

Si

SI la vie des Justes est une manière de jugement anticipé qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal, où les Justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre, des anathèmes & des arrêts de mort; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts & les jugemens de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du Précurseur qui condamnent le monde; nous l'avons vu: & c'est de sa pénitence même, de son humilité & de son zèle, que le monde prend occasion de le condamner, nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentimens de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du Précurseur ne devoit-elle pas former dans l'esprit des Juifs? Quel Prophète jusques-là avoit paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté & son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flater les sentimens les plus innocens de la nature? Cependant cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel, & si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses Saints, trouve parmi les Juifs

*Panég.*

L

II.  
PARTIE.

des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grace & le don de Dieu, qui peut élever la foible créature si fort au-dessus de sa propre foiblesse; loin de conclure de ses grands exemples d'austérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, & que les difficultés chimériques, que nous trouvons tous les jours dans la févérité de la Loi, sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions, que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de tems en tems, & dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, & montrer ces grands spectacles à la terre, pour animer les foibles, confondre les pécheurs, & fournir à la Religion de nouvelles preuves contre l'impiété & le libertinage: ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur, qui le séduit & qui l'anime; comme une frénésie, qui s'est emparée de ses sens & de sa raison; comme une vapeur noire qui le trouble, & ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps, que parcequ'il n'est plus en état de se sentir & de se connoître lui-même; enfin, comme un esprit blessé de l'amour de la singularité; & qui sacrifie au Démon de la vanité, & à une complaisance insensée, les sentimens les plus vifs, & les penchans les plus innocens

de la nature: *Venit Joannes neque mandu cans , neque bibens, & dicunt : Daemonium habet.* *Matth. 11. 18.*

Et tel a été dans tous les tems , mes Frères , la destinée du monde , de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. Car , mes Frères , ne craignons pas de le dire ici ; & puisque je ne viens que pour vous édifier , ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire : quelle impression font sur nous les dons de la grâce dans les serviteurs de Dieu , lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses & singulières ? que pensez-vous , que dites-vous tous les jours , des ames qui poussées par l'Esprit-saint , font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde , les larmes aux plaisirs , l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté & de la mollesse ? quels sentimens réveillent en vous ces grands exemples , ces heureuses singularités , ces preuves éclatantes de la puissance du Seigneur , & de sa miséricorde sur les hommes ? En êtes-vous touchés ? en êtes-vous seulement édifiés ? envieiez-vous leur destinée ? Non , mes Frères , leurs austérités saintes , vous les traitez de singularité & de foiblesse ; leur retraite , de bizarrerie & d'humeur ; leurs larmes de pusillanimité & de foiblesse. Tantôt , c'est une affectation , & un vain desir de se distinguer , qui les pousse & qui les anime ; tantôt , c'est

une ardeur de tempérament , qui croyant se livrer aux mouvemens de la grace , ne fait que suivre l'impétuosité de la nature ; tantôt , c'est une raison blessée , qui ne voit plus rien au naturel , & à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans , neque bibens, & dicunt : Damonium habet.*

Que dirai-je ? que de censures ! que de réflexions , qui paroissent même avoir un air de modération & de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies & les libertins font tous les jours de la vertu : & comment respecteroient-ils les hommes , eux qui ne craignent plus de Dieu ? & de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'Auteur de tous les dons & de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains ; de ces hommes prudens selon le siècle , qui ne blasphèment pas contre l'Esprit-saint , comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu , & de la folie de la Croix , sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvéniens ne trouvent-ils pas aux saintes austérités , & aux larmes heureuses de la pénitence des Justes ? On voudroit une vertu plus modérée , & qui se fit moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins , qu'elle ne les encourage : on redit sans cesse qu'on ne va pas loin , quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire

n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut , mais de soutenir ce qu'on entreprend ; & que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités, dont on fait honneur à la grace : *Venit Joannes neque manducans neque bibens, &c* Vaine sagesse des enfans des hommes , est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu , & contre les voies admirables de sa grace & de sa miséricorde, dans la sanctification des Justes ?

Et ne croyez pas , mes Frères , qu'une vertu plus adoucie & plus commune, trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien ; qui censure si fort les excès de leur piété , & qui condamne si hautement leurs singularités prétendues ; le même monde , dès que les gens de bien paroissent dans des mœurs plus communes ; que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe & qui surprenne , qu'ils se permettent certains plaisirs innocens , où la bienfaisance , plutôt que le goût , les conduit ; & qu'ils affectent en tout ce que la Loi de Dieu ne condamne pas , de ressembler au monde , de peur de révolter le monde : ah ! c'est alors, que le monde triomphe des adoucissmens de leur piété : c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode & aisée : c'est alors qu'on s'applaudit en secret , de trouver dans les gens de bien , des panichans & des foibleesses prétendues , qui justifient les nôtres ; & qu'on se rassure dans

les égaremens du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu : c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Evangile : que le monde devient un docteur rigide & outré ; & que tandis qu'il se permet, sans scrupule, les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassemens les plus innocens des Justes : c'est alors que ces dérisions si vulgaires, contre l'amour-propre & la vie commode des gens de bien, ne sont pas épargnées ; que la piété devient la fable & la risée des pécheurs ; & que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution & de raffinement, les aises & les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jesus-Christ reproche aux Juifs de notre Evangile : (car le monde a toujours pensé & parlé de même dans tous les tems.) Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne buvant, & montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée & la plus austère ; & vous avez dit que c'étoit un esprit d'illusion & de fureur, qui le portoit à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, & dicunt : Daemonium habet.* Le Fils de l'homme a paru mangeant & buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable & plus commune, & se mettant à portée de tous, pour les sauver tous ; & vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère ; l'ami des pécheurs & des publicains ;



& qui dans une vie commode & sensuelle ,  
 vouloit jouir de la réputation de la vertu  
 & de la sainteté , sans en souffrir les priva-  
 tions & les peines : *Venit Filius hominis* *Matth*  
*manducans , & bibens ; & dicunt : Ecce* *11. 19.*  
*homo vorax , & potator vini , publicano-*  
*rum & peccatorum amicus.* Et c'est ainsi ,  
 ajoute Jesus-Christ , que la sagesse de  
 Dieu , dans la diversité des voies par où  
 elle conduit ses serviteurs , est justifiée par  
 les contradictions insensées du monde ; &  
 que les jugemens des enfans des hommes ,  
 jamais d'accord avec eux-mêmes , four-  
 nissent tous les jours à sa justice de nouvel-  
 les armes pour les condamner & pour les  
 confondre : *Et justificata est sapientia à filiis* *Ibid.*  
 *suis.*

Mais si la pénitence de Jean-Baptiste est  
 condamnée du monde , ses abaiffemens ne  
 trouvent pas auprès de lui plus d'indulgen-  
 ce. Oui, mes Frères, le monde qui con-  
 damne si fort l'ambition dans les gens de  
 bien ; qui les accuse si facilement d'aller  
 toujours à leurs fins ; d'être plus vifs sur  
 leurs intérêts , plus délicats , plus pointil-  
 leux , plus sensibles aux honneurs & aux  
 préférences ; & de se servir même de la  
 vertu pour y parvenir : le monde qui est  
 ravi d'avoir ce reproche à leur faire ; ce  
 monde lui-même , toujours plein de con-  
 tradiction , condamne l'humilité du Pré-  
 curseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son  
 néant & de sa bassesse , & de la grandeur

de Jesus-Christ, les éloigne de lui, & ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, & ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jesus-Christ: (car souvent c'est la vanité toute seule, qui nous attache à la réputation de nos conducteurs; ce n'est pas le desir qu'ils nous soient plus utiles:) ils viennent lui représenter que ce Jesus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, & que le peuple en foule court après lui:

*Joan. 3. Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, & omnes veniunt ad eum.* Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jesus-Christ; & semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jesus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil & méprisable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous, qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités & des places; nous, qui sommes si éloquens sur les voies secrètes & détournées, que les gens de bien savent prendre pour parvenir; nous, qui leur faisons souvent un crime des graces mêmes & des honneurs qu'ils fuient, & que leur mérite leur a attiré malgré eux-mêmes; nous, qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition; & que sous un règne sur-tout où les graces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche & la voie secrète

des graces : nous-mêmes , mes Frères , si un Juste , animé de l'Esprit de Dieu , abdique le faste & l'éclat des honneurs du siècle ; s'il fait à la grandeur de la Foi , & à la vérité de ses promesses , un sacrifice de sa naissance , de son nom , de ses places , de ses talens , pour méditer dans le silence & dans la retraite , les merveilles du Seigneur , & les années éternelles ; s'il préfère la sûreté du repos , & les douceurs d'une vie sainte & privée , aux dissipations de l'autorité , & aux périls des prétentions & des espérances ; de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité , & le courage héroïque de son renoncement & de sa retraite ? en faisons-nous honneur à la Religion , & à la puissance de la grace ? Hélas ! nous y trouvons de la pusillanimité , & de la foiblesse : nous appellons une vie oiseuse & obscure , une vie qui sert de spectacle aux Anges & aux Saints : nous taxons de paresse , & de défaut d'élévation , les sacrifices les plus héroïques , & les sentimens les plus nobles de la Foi : nous donnons à cette Sagesse sublime d'enhaut , qui fait regarder au Juste tout ce qui passe comme de la boue , les noms rampans de timidité & de petitesse d'esprit : nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde , ces hommes dont le monde n'est pas digne : & nous qui admirons tant la simplicité de vie , le désintéressement , la fausse sagesse d'un Socrate , & le mépris orgueil-

leux que les Philosophes avoient pour les dignités & pour les richesses ; nous , qui ne voyons pas la bassesse & la folie de ces prétendus sages , de chercher pareillement la gloire & la réputation , par une ostentation de vertu , plus méprisable que le vice même ; nous-mêmes , mes Frères , nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu , le généreux dépouillement des Sages de l'Evangile , la sainte magnanimité de leur foi ; & nous donnons à l'extravagance & à la puerilité de l'orgueil , les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité , à la sainte philosophie de l'Evangile , & à la sagesse sublime de la grace. Qu'est-ce que l'homme , ô mon Dieu ! & quel est son aveuglement , d'admirer tout ce qui l'avilit , & de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable !

Enfin , non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde ; mais son zèle même , ce zèle si sage , si éclairé , fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias , & la foiblesse d'Hérode , font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée ! plus heureux encore de mourir pour elle ! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des Rois , & jusqu'aux pieds du trône , où elle fait rarement entendre

sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent ! plus heureux encore d'avoir ajouté , par son sang , un nouvel éclat à la vérité ! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle ! plus heureux encore d'avoir par son zèle saint & généreux , fourni au monde un sujet de condamnation contre lui !

Oui , mes Frères , le monde ne sauroit pardonner à la vérité , parceque la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus respectable , que dans celle du Précurseur ? Le prodige de sa naissance , le saint excès de ses austérités , l'éclat de sa réputation , la grandeur de son ministère , les hommages de toute la Judée , l'esprit de tous les Prophètes qui paroît revivre en lui ; quel instrument pouvoit choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité , & à confondre la volupté , si la volupté pouvoit rougir , & si elle ne mettoit pas sa gloire dans sa confusion même & dans son ignominie !

En effet , il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût , ou du moins de respect , pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout tems la plus inexorable persécutrice : il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion , la rend furieuse & barbare : le sang , la nature , la religion , l'amitié ; il n'est point de droit qu'elle ne viole , point de liens qu'elle

le respecte : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires : & tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentimens nobles & généreux ; c'est une furie armée de fer & de poison, qui n'épargne rien, & qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la traverse.

Hérodiade n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un Prophète ; ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit avisée de mêler les horreurs du sang & de la mort, aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend ; il condamne le scandale de sa passion & de son inceste ; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang & sa naissance ; & il faut que son sang expie le crime de cette liberté, & qu'elle immole à la fureur de sa passion, cette noble & sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie & à la pompe de cette auguste solennité, le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie & la fureur ont été dans tous les tems.

caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer & le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrètes indignes de l'humanité; & trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir & de plus inhumain, le cœur le plus barbare & le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux & si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs mêmes les mieux faits, & les plus capables de vérité, d'humanité & de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur. Il frémit en secret de l'horreur & de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté & toute la réputation de ce Prophète; il est triste, dit l'Evangile; & c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent; mais c'est la volupté qui le demande; & que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, & qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'é-

quité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grace injuste, onéreuse au peuple, & domageable à l'Etat: en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, & vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un Grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de vous, en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodiade: en vain ses talens, ses services, sa probité parlent pour lui; en vain l'Etat souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande: il faut qu'il soit sacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle & utile à l'Etat, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique: il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périclite entre ses mains, que



le gouvernement en soit deshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faite des honneurs; & ne craindra point d'augmenter par la singularité & l'injustice de ce choix, l'éclat & le scandale du vice. O! passion injuste & cruelle! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te fers pour les captiver & pour les séduire?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste: telle est la destinée de la vérité; toujours odieuse, parcequ'elle ne nous est jamais favorable. Les Grands sur-tout font comme une profession publique de la haïr; parceque d'ordinaire, elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité; parceque l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité: trop heureux dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connoître que pour la mépriser; & de se croire au-dessus de la vérité, parcequ'ils se voyent au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne: n'aimons dans les hommes que la vérité, parcequ'elle seule les rend aimables. L'adulation & la duplicité font le caractère

des ames basses & mal nées : quiconque est capable de louer le vice , est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flatent , parcequ'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables : ne comptons pour nos amis, que les amis de la vérité ; laissons-lui un libre accès auprès de nous ; allons même au-devant d'elle , & cherchons-la lors même qu'elle nous fuit & se cache. Plus nous sommes élevés , plus elle s'éloigne de nous , & plus aussi nous devons lui tendre la main , afin qu'elle se rapproche ; elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la , & nous l'aurons bientôt connue. Il est si grand d'aimer à se connoître soi-même ! & après l'avoir cherchée sur la terre , elle sera notre joie & notre éternelle félicité dans le ciel.

*Ainsi soit-il.*



SERMON



# S E R M O N

POUR LE JOUR

DE

STE. MAGDELAINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

*Beaucoup de péchés lui sont remis, parce-  
qu'elle a beaucoup aimé. Luc. 7. 47.*

**L'**AMOUR est le principe & le mérite de la pénitence; & quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le dérèglement de l'amour: la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu, que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer, & tous nos

*Panég.*

*M*

vices ne font que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitens qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avons injustement ravi ; autrement la pénitence ne seroit ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide tout de l'homme : nous sommes justes, s'il est réglé ; s'il est dérégé, nous sommes pécheurs : & lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Magdelaine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour ; & si Jesus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette Péchereffe, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parcequ'elle a beaucoup pleuré, parcequ'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parcequ'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères ? C'est que les larmes, les saintes largeesses, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence : c'est l'amour qui en est l'ame ; & vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain

vos richesses , si ce n'est pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiser de paix au Sauveur , si ce n'est pas l'amour qui le donne ; en un mot , vous ne faites rien , & vous n'êtes rien vous-mêmes , si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc , mes Frères , lorsque vous vous prosternez aux pieds des Ministres de l'Eglise , entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : Vos péchés vous sont remis ? aimez , dit un Père : *Absolvi vis ? ama.* Je ne vous dis pas , Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David ; frappez votre poitrine comme le Publicain : déchirez vos vêtemens , & couvrez-vous de cendres & de cilice , comme le Roi de Ninive ; rendez quatre fois autant que vous avez pris , & partagez avec les pauvres ce qui vous reste , comme Zachée ; renoncez à une profession funeste à votre innocence , & quittez la banque , comme Lévi : mais je vous dis , Aimez ; l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence : il ne faut plus de leçon à un cœur que l'amour a instruit ; & comme il efface tous les vices , il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre Pénitente , dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde , elle aime beaucoup Jesus-Christ ; & l'excès de ses

passions devient le modèle de sa pénitence. Or, elle avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde: c'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ. C'est un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui: c'est ma première réflexion: un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie; c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'histoire de sa conversion & tout le sujet de cette Instruction. *Ave, Maria.*

**I.** LA grace de la conversion imite & suit  
**PARTIE.** d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche: elle ramène l'ame péchereffe à Jesus-Christ par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée; & sans détruire ses penchans, elle les sacrifie, & fait servir à la justice ce qui avoit jusques-là servi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la Religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la Foi de Jesus-Christ: un zèle aveugle en avoit fait un persécuteur; un zèle saint & ardent en fait un Apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grace; & la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions, les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine. C'étoit une femme péchereffe dans la ville de Jérusalem: *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*: car souffrez, mes Frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Eglise, & que sans entrer dans les discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des siècles, ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'étoit donc une femme péchereffe, c'est-à-dire, une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères: plus attentive à plaire qu'à édifier; plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des Saints ont borné là tous ses crimes, & n'ont pas cru qu'il y eût eu du dérèglement grossier dans sa conduite: voilà néanmoins ce que l'Evangéliste appelle une femme péchereffe; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage, & il n'est pas surprenant que ce qui paroît presque innocent au siècle, soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu: *Mulier in civitate peccatrix*. Luc. 7. 37.

Or, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un de ces cœurs tendres & faciles que les premières impressions blessent; un de ces cœurs habiles & ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire; un de ces cœurs ardents & généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grace trouve dans les

mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, & accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Magdelaine, un de ces cœurs faciles que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne; que l'exemple séduit; que les occasions changent, & à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille desirs de pénitence. Or voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges & la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisoient dans Jérusalem, avoit sans doute excité la curiosité de cette Péchereffe: elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantoit d'avoir les paroles de vie & de salut. Elle vit ce nouveau Prophète; ces traits de majesté répandus sur son visage; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches: cet air de pudeur & de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvoit soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret: ce zèle ardent & désintéressé qui ne paroissoit touché que du salut du pécheur; cette autorité nouvelle qui instruisoit avec poids & qui parloit avec dignité: cette liberté prophétique qui ne faisoit acception de personne,



& qui enseignoit la voie de Dieu dans la vérité : elle entendit les paroles de grace qui sortoient de sa bouche , & qui portoient des traits célestes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas long-tems contre Jesus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce Prophète vient donner aux hommes , la surprennent & la lui rendent déjà aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice , l'allarment ; & déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire & de son nom. Inquiète , combattue , déjà à demi pénitente : Quel est cet homme , se dit-elle sans doute en secret , & quelle est cette nouvelle doctrine ? ne feroit-ce point un Prophète qui connoit le secret des cœurs ? ses regards tendres & divins m'ont mille fois démêlée dans la foule ; & comme s'il eût vû les misères secretes de mon cœur , ou les mouvemens inexplicables que ses paroles y opéroient , il a eu sur moi des attentions particulières ; il n'a , ce me semble , parlé que pour moi seule. Quand il convioit avec des charmes si saints les ames qui sont lassées dans la voie de l'iniquité , & qui gémissent sous le poids de leurs chaînes , de venir chercher un repos véritable auprès de lui : ah ! sans doute , il m'adressoit le discours , & avoit en vûe la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignoit que l'esprit impur ne

peut être chassé que par le jeûne & par la prière ; je sentoís qu'il vouloit prescrire des remèdes à mes maux. Quand il déclaroit que les péchereuses précéderoient les Phariens dans le Royaume de Dieu ; je voyois bien que son dessein secret étoit d'encourager ma foiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la Reine de Saba , qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon , que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente , & d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avoient quelque rapport secret à mes besoins & à mes erreurs : ah ! sans doute , c'est un Prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette ame : les mêmes facilités que les attrait des passions avoient trouvées en elle pour le monde , la grace les trouve pour le salut. Ce devoit être , il est vrai , une heureuse disposition pour le Ciel , que d'être né avec un cœur tendre & facile à émouvoir ; & le Seigneur en vous faisant naître telle , vous qui m'écoutez , avoit voulu sans doute mettre en vous une ame plus à portée de sa grace , si je l'ose dire : cependant c'est par-là que vous périrez. Tout vous touche ; rien ne vous corrige. Susceptible de sentimens de salut , susceptible d'impressions mondaines ; vous  
vous

vous attendrissez à un discours évangélique, & vous allez vous attendrir à un spectacle profane ; vous n'êtes pas insensible aux inspirations du Ciel comme tant de pécheurs endurcis ; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impressions les effacent : vous gémissiez quelquefois sous le poids de vos chaînes, & vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs, vous voulez tout quitter ; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même : au milieu du monde & de ses amusemens ; vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le Ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache ; & au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Égypte, & vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut. Les âmes endurcies une fois touchées peuvent se convertir ; mais vous, vous pouvez être touchée, & ne sauriez être convertie : imitez Magdelaine, & faites servir vos foiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde en second lieu, avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers Auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion ! David a bientôt trouvé le

*Panég.*

N

secret de rappeler Urie , & de couvrir par cet artifice la honte de sa foiblesse. Que d'expédiens ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux ! le fils du Roi de Sichem invente d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte & de la Religion mettoit à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles ! la perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Philistins. On trompe les yeux les plus attentifs ; & Jacob trouve des idoles dans sa maison malgré toute sa vigilance : on cache sous des apparences pénibles les voies de la passion ; & le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la Cour la plaie véritable & honteuse qu'il porte dans l'ame : on y fait servir ceux-mêmes qui auroient intérêt de la détruire ; & l'infidèle épouse de Putiphar , réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne foiblesse : on la couvre sous le voile de la piété & de la Religion ; & les femmes d'Israël au tems d'Héli , sous prétexte de venir sacrifier au Seigneur , venoient participer aux déreglemens sacrilèges des enfans de ce Pontife. Que dirai-je encore ? on va à ses fins par des routes qui semblent mener à des fins toutes opposées ; en un mot , la passion toujours ingénieuse , & des personnes

nées d'ailleurs avec un esprit borné & des talens médiocres, font ici habiles & éclairées, dit saint Ambroise : *Ad inquirenda de S. Amb. leclationum genera astuti sunt qui appetentes de parad. sunt voluptatum.* c. 12.

Or, cette malheureuse prudence qui avoit conduit Magdelaine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints artifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, & pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds ! premièrement, elle choisit la sale d'un festin, c'est-à-dire, un lieu qui l'exposant à la risée & à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, & le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui : secondement, une circonstance où les graces s'accordent plus facilement, & où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître sa faute : troisièmement, des témoins tous Pharisiens, c'est-à-dire, durs envers les pécheurs, & devant qui Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaçoit à donner des marques de bonté & de tendresse envers les brebis égarées : quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire ; elle n'ose se présenter à lui ; elle s'arrête derrière, dit l'Évangile, *stans retrò* ; elle se laisse tomber à ses pieds de

douleur & d'accablement ; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance ; elle ne fait plus que rougir de ses égaremens : déjà elle voudroit se cacher aux yeux de tous les hommes , & ne montrer plus à Jérusalem une péchereffe qui avoit été le scandale & comme le péché public , dit un Père : elle ne parloit point ; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout

*Luc. 7. 38.* parle pour elle : *Stans retrò secus pedes Jesu.*

Elle auroit pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égaremens : son âge , sa naissance , des panchans de foiblesse nés avec elle , ses talens malheureux , le dérèglement de Jérusalem , la licence des mœurs de son siècle , l'exemple des autres femmes de la Palestine , l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jesus-Christ , autant de prétextes spécieux à une ame moins touchée. Notre sainte Péchereffe laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes : elle pleure , elle se tait ; & voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prosterinée à ses pieds , ne parlant plus que par ses larmes : Il me connoit , dit-elle en secret ; il voit mes besoins & mes desirs ; ma foiblesse , mes efforts impuissans , & les gémissemens de mon cœur ne lui sont point inconnus : que pourrois-je lui dire ,

qu'il ne lise lui-même au fond de mon ame , & qui puisse égaler ce que je sens ? Agitée de mille mouvemens divers , elle espère , elle tremble , elle rougit , elle se rassure , elle aime , elle s'afflige ; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres ; ah ! ses larmes les publient assés : c'est un artifice de son amour ; un silence de confusion lui paroît plus propre à toucher son Libérateur , que l'aveu le plus éloquent de ses foiblesses.

Enfin , elle employe une humilité profonde : elle répand des parfums précieux , & ne veut pas presque que le Sauveur s'en apperçoive ; elle ne les répand que sur ses pieds comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion ; elle ne veut attirer les regards de son Libérateur que sur les misères de son ame , & point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Sauveur comme son partage ; trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir : elle laisse à ses Disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein , ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle fait , dit saint Bernard , qu'il faut gémir long-tems à ses pieds , avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie ; que la précipitation est ici périlleuse : & que comme dans l'Eglise du Ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le sang , & qui seront venus d'une grande tribula-

tion, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; ah! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, & qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Magdelaine; elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien: au lieu que souvent habile dans la recherche des plaisirs & dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conversion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre, quand il faut se déclarer pour Jesus-Christ: c'est ici où toute votre habileté & toutes vos ressources vous abandonnent; tout vous arrête, tout vous allarme; tout est pour vous perplexité; votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux à vos résolutions de pénitence; & vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il étoit peut-être si fort intéressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusemens innocens qui vous soutiennent; & vous en inventiez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui & vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous cer-



taines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu ; & vous étiez si habile autrefois à vous défaire de celles que la faiblesse & la piété rendoient importunes à vos plaisirs. En un mot, vos passions étoient fécondes en ressources ; votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela ? Ah ! c'est le cœur qui fournit les expédiens , & le vôtre n'est pas bien touché ; c'est l'amour qui rend habile , & vous n'aimez pas : la grace est toujours moins ingénieuse en vous que la passion , parceque votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement ; & que différentes de Magdelaine , vous n'aimez pas Jesus - Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi en troisième lieu , le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent où les passions ne savoient pas même garder de mesures : c'est-à-dire , prompt , & pour qui un plaisir différé étoit un supplice ; extrême dans ses joies , comme dans ses chagrins ; aveugle , qui ne connoissoit ni périls ni obstacles , & qui croyoit facile tout ce qui pouvoit servir à sa passion.

Or , voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jesus-Christ ? A peine eut-elle appris , dit l'Evangile , que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien : *Ut cognovit.* Re- *Luc. 7.* marquez ici , premièrement , la promptitude de son amour : la première occasion

qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grace & la passion; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre tems cette première démarche: la jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux & moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah! bien loin de vouloir reculer encore, & de renvoyer au soir de sa vie, elle voudroit pouvoir renaître pour commencer à aimer le Seigneur en commençant à vivre; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard; ce qui lui reste de vie, ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés: elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, & elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse: *Ut cognovit.*

En effet, mes chers Auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion: la grace a des momens heureux, que ni le tems, ni les années, ni les mêmes circonstances, ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui appelé par Jesus-Christ, voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment; & nous ne lisons pas qu'il revint

ensuite se mettre au nombre de ses Disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit, dont parle le Prophète, qui va & qui ne revient plus; & tout dépend de savoir entendre sa voix, & de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe & qu'il nous visite: un desir de pénitence renvoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Magdelaine.

Remarquez-en secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donne jamais à demi: c'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ; tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Evangile elle nous fera représentée comme une amante vive & fervente: tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe, plutôt que de perdre un instant de vue le Libérateur qu'elle aime; tantôt transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les Disciples, & les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes, que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du Pharisien; tantôt en le ren-

- contrant sous une forme étrangère : si vous l'avez enlevé , lui dira-t-elle , dites-le-moi & je l'emporterai : on ne fait quel est celui qu'elle redemande ; elle ne pense pas même à le nommer ; son cœur en est si plein , qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu*  
*Joan. 20.* *sustulisti eum, dicito mihi;* elle ajoute qu'elle  
 25. l'emportera ; une fille foible , accablée de tristesse , seule, elle se persuade qu'elle aura assés de force pour emporter le corps mort  
*Ibid.* de son Sauveur : *Et ego eum tollam :* son amour croit tout possible : tantôt enfin , l'ayant reconnu elle ne fera plus maîtresse de son cœur ; elle courra à lui avec un saint transport , elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle , & qui furent les premiers confidens de sa douleur & les premiers aziles de sa pénitence : partout elle soutiendra ce caractère de ferveur & de vivacité qui commence sa conversion , & la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie ni moins fidèle.

Instruction importante , mes chers Auditeurs ! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur & par le relâchement. On se repose après les premières démarches , comme si l'on étoit déjà arrivé au bout de sa course : on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inspirées : d'un pénitent zélé on devient un tiède Chrétien : nos péchés une fois pleurés ne

nous paroissent plus dignes de nos larmes ; & l'on trouve souvent dans la tiédeur de la pénitence , l'écueil qu'on avoit cru éviter en sortant du dérèglement du vice.

Enfin , à la vivacité constante de notre heureuse Péchereffe , ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour , pour ainsi dire. Car quoique la grace soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même-tems qu'elle échauffe la volonté , il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion , & qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs comme la cupidité a les siennes.

En effet , mes Frères , que de difficultés Magdelaine n'auroit-elle pas pu prévoir dans son changement ! tant de liaisons à rompre , tant d'occasions à éviter , tant de commerces à fuir : difficultés du côté de l'âge , du côté des panchans , du côté du rang , du côté des maximes qu'elle alloit embrasser : que de réflexions devoient naître dans son esprit , si son cœur lui eût permis d'en faire ! mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même ? Que vais-je faire ? je m'expose sans savoir si je serai écoutée. A la vérité ce Prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs ; mais une péchereffe telle que je suis , peut-elle se promettre un accueil favorable ? ne pourra-t-on pas

croire que ma douleur n'est pas sincère, & que c'est ici quelque secret dépit qui n'aura point de suites ? est-ce bien prendre son tems que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin ? d'ailleurs suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant ; & si après avoir fait une démarche d'éclat, j'en pourrai soutenir les suites ?

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, Ame infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut, que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Magdelaine ? Elle pouvoit du moins se faire un prétexte de son âge ; & vous déjà sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde : les empressemens qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter ; & mille désagrémens ne sauroient en détacher votre cœur : la singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule & la première elle s'alloit déclarer pour Jesus-Christ, auroit pu former encore un nouvel obstacle ; & vous, environnée de saints exemples & de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut ; vous n'oseriez vous déclarer pour la piété ; tout vous paroît des obstacles ; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, & vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah ! mes chers Auditeurs, les précautions excessives dans un commencement

de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, elles ne font jamais heureuses : la grace dans ses premiers mouvemens sur-tout a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par-là que pour mourir au monde & servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence, & négliger tous les moyens humains nécessaires pour applanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sai que la raison est donnée à l'homme pour le conduire ; & que c'est tenter Dieu & sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire, que trop de prévoyance & de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace ; je veux dire que dans les premières démarches de la pénitence sur-tout, ah ! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jesus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raison ; je veux dire, que lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grace y perd toujours quelque chose, & quelquefois on perd la

grace soi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ quitte son bureau, & ne pense pas même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte & si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit, ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort : il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, & le succès répond à sa confiance :

*Lac. 5. 5. In verbo tuo laxabo rete.* Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve, & Jésus-Christ l'abandonne dès qu'il commence à raisonner & à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même ? pourquoi vous inquiétez-vous tant sur les suites de votre pénitence, comme sur des voies amères & tristes qui vont d'abord vous lasser ? pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ, par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat ? Le Seigneur qui a déjà commencé son ouvrage en vous, ne fera-t-il pas assez puissant pour le continuer ? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir, quand vous serez devenu juste ? s'il a su vous tirer du borbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie



du salut ? s'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui , - & que comme une brebis égarée vous erriez dans des pâturages étrangers ; ah ! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée & qu'il vous aura ramenée au bercail ? Vous êtes foible , dites-vous ; mais ne vous connoît-il pas ? & vos mœurs passées ne l'ont-ils pas mieux instruit que tout autre de votre foiblesse ? reposez-vous-en sur ses soins & sur la connoissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant , & vous craignez tout de votre inconstance : ah ! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour que vous avez eu si long-tems pour elles ; & vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur ? Vos inconstances passées ne venoient que de la fausseté & de l'insuffisance des biens que vous aimiez ; ne pouvant vous satisfaire , ils ne pouvoient vous fixer : mais Dieu seul remplira tous vos besoins , & vous ne souhàiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui , mes Frères , la foi d'une ame véritablement touchée est une foi généreuse : les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas ; elle se promet de les transporter comme des grains de sable ; & quand on aime vivement , ou l'on ne voit plus d'obstacles , ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi , Magdelaine eut pour Je-

fus-Christ la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore égal ; & tout ce qu'elle avoit sacrifié au monde dans ses dérèglemens , elle le sacrifie à Jesus-Christ dans sa pénitence.

II. J'Appelle, avec S. Augustin, amour de  
PARTIE. préférence, ce point dominant de notre ame, qui rappelle à lui tous nos moindres panchans ; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugemens, qui devient le principe de toutes nos actions ; cet amour, comme dit saint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril allarmer, nulle espérance corrompre, à l'épreuve de la faim & de la nudité, plus fort que la mort même : en un mot, l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, & auquel on est toujours prêt de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût & de sentiment, qu'un état de l'ame qui se manifeste dans les occasions, & qui sans balancer se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'est ainsi que Magdeleine avoit aimé le monde ; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ ; & voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui. Suivons

vons l'histoire de sa pénitence ; & renou-  
vellez , s'il vous plaît , votre attention.

En premier lieu , Magdelaine avoit fa-  
cilité au monde sa réputation. Son sexe &  
sa naissance la défendirent sans doute d'a-  
bord contre la honte des passions ; & l'on  
peut croire qu'elle opposa la barrière de la  
pudeur & de la fierté aux premiers ora-  
ges qu'elle sentit s'élever dans son cœur.  
Mais lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à  
la voix du serpent , qu'elle se fut rassurée  
contre elle-même , qu'elle eut pu se justi-  
fier sa propre foiblesse , & se dire en secret  
ces maximes insensées que le monde inspi-  
re ; que ce n'étoit pas un crime d'être tou-  
chée du mérite ; que ces rapports secrets qui  
forment les passions , ne sont pas libres , &  
que nous en trouvons la destinée dans nos  
cœurs ; qu'il est des liens si purs & si inno-  
cens , que la plus austère pudeur ne sauroit  
en rougir , & qu'après tout il est un âge où  
l'on peut être aimée : ah ! dès lors son cœur  
fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le cap-  
tiver : tous les nouveaux objets furent pour  
elle de nouvelles passions : sa gloire & sa  
raison rougissoient en vain en secret de ses  
foiblesse ; l'ascendant de son caractère avoit  
déjà pris le dessus ; son cœur ne savoit plus  
vaincre , & tout ce qui pouvoit plaire pou-  
voit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû se dire à elle-  
même sur le scandale de sa conduite , si la  
passion écoutoit la raison ! Née avec un nom

*Panég.*

O

& sortie d'une maison qui la distinguoit dans son peuple, n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire ? La tache immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang, la honte qui en retomberoit sur ses proches, les exemples & les avis sages d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, & le long repentir qu'elle se préparoit dans une vieillesse triste & deshonorée ; enfin, l'éclat que ses passions alloient faire dans Jérusalem, le séjour du Roi Hérode, d'un Préfet Romain, des plus illustres maisons de la Palestine, & d'où le bruit de ses emportemens ne manqueroit pas de se répandre dans tout le reste de la Judée ; que de motifs puissans de retenue ! & que de réflexions à faire, si la passion en faisoit quelquefois ! Mais Magdelaine aimoit le monde, & il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu, s'étoit effacée ; cette fierté qui vient de la naissance, s'étoit changée en foiblesse ; cette pudeur attachée au sexe, avoit dégénéré en effronterie : ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ses amans insensés à qui elle avoit pu plaire ; mais dont elle n'avoit pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable ; tout cela ne la touchoit plus.

Elle paroissoit avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ses misères ; & comme cette femme de l'Apocalypse , elle portoit écrit sur son front le nom de mystère ; c'est-à-dire , elle ne faisoit plus un secret de ses passions , & ne prenoit plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus : il n'est que les commencemens qui soient timides ; & plus la nature avoit formé votre ame modeste & chrétienne , plus vous allez loin d'un autre côté , quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or , voyons comme dans sa pénitence Magdelaine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jesus-Christ. Sur le point d'éclater , & de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère , que de réflexions pouvoient encore ici naître dans son esprit ! une personne de son âge & de son sexe , aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée , s'aller avouer péchereffe devant tant de conviés , malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire. Au fond que risquoit-elle d'attendre que Jesus-Christ se fût retiré chés quelqu'un de ses Disciples ; & là en secret & à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème , lui exposer le triste état de son ame , & écouter les paroles du salut qui fortiroient de sa

bouche. Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah ! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même ; elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, & le préparer peu à peu, & comme par des essais de conversion, à l'éclat d'une retraite. Blessée d'amour, comme l'Epouse, elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusques-là elle y avoit paru : triste, éplorée, fondant en larmes, elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle : elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé, & n'a plus d'yeux pour le reste du monde : elle entre dans la salle du festin : elle s'avance avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, & elle veut bien en soutenir toute la honte. Déjà toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement ; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit, dans une passion méprisée, dans une inconstance & une légèreté de naturel, dans des vûes peut-être encore plus cachées & moins sincères : chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité de ses jugemens ; car c'est ainsi que le monde, ô mon Dieu ! juge toujours humainement de vos œuvres : les Prêtres & les Docteurs eux-mêmes jaloux,

& de son attachement pour le Sauveur, & de ce que ce n'étoit pas par leur ministère qu'elle avoit renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie; & au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Magdelaine dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grace! ô héroïque magnanimité de l'ame juste! Et pourquoi, mes chers Auditeurs, vous que la crainte des jugemens humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jesus-Christ comme Magdelaine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde? Vos passions n'ont point craint la censure publique; & votre pénitence seroit plus timide? vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? vous regardiez comme des esprits foibles ceux qui se scandalisoient de vos désordres; & vous redouteriez comme des hommes sages & sensés ceux qui parleroient avec dérision de votre vertu? Vous disiez tant autrefois au milieu de vos joies insensées, qu'il faut laisser parler le monde; & cela, lorsque vous l'aimiez le plus, & que vous en suiviez les

maximes : quoi ! ses discours seroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous , depuis que vous avez résolu d'y renoncer ? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé & plus à craindre sur les voies de la grace que sur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une ame qui commence à goûter son Dieu , ce que les insensés pensent d'elle ? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu , elle méprise ses vains jugemens ; depuis qu'elle a pu le haïr , elle ne sauroit plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi , qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir soulevé contre elle , elle sent par-là qu'elle commence d'être à Jesus-Christ ; elle se défieroit des démarches de sa pénitence , si elles avoient eu le malheur de plaire au monde ; & le mépris des hommes est la consolation de sa vertu , comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet , qu'est-ce que paroît le monde à une ame qui connoît Dieu ? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris , c'est la fierté & la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût ; & plus on l'a connu , plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures ; que lorsque vous voudrez le ménager & allier Jesus-Christ avec lui ; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il



vous estime ? convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions & les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grace, des restes secrets de notre attachement pour le monde, & un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes : on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Magdelaine fait à Jesus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avoit sacrifié au monde le repos de son cœur ; car, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, & la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains momens de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas : le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi ; la raison aliénée revient bientôt, & avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires, & les cruelles inquiétudes : *Jussisti, Domine, Et sic est, ut pœna sua sibi S. Aug. sit omnis inordinatus animus.*

Mais outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable ; que d'épines Magdelaine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité ? Car je veux qu'elle offrit aux discours publics un front tranquille ; ces semences de gloire

& de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'ame, peuvent-elles se démentir & s'effacer tout-à-fait? & les retours n'en font-ils point désespérans? D'ailleurs, à une réputation mal établie, mille désagrémens sont attachés dans le monde : des discours enveloppés faits en présence qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en appercevoir; des distinctions d'oubli & de mépris dans des occasions publiques dont on n'oseroit se plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion; il n'est point d'iniquité tranquille, & le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, & sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Magdelaine avoit sacrifié au monde; cette paix si chère au cœur, & la plus pure source de tous nos plaisirs : son amour fait encore ici le même sacrifice à Jesus-Christ. Ce n'est pas, mes Frères, que Jesus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, & qu'on puisse la perdre en lui devenant fidèle; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices : la grace fait au fond du cœur des séparations douloureuses; & Jesus-Christ qui est venu annoncer la paix à nos ames, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive & la douleur.

Car,

Car, premièrement, quelle violence ne se fit pas Magdelaine pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avoit rendu presque indissolubles ! qu'il en coûte à des âmes d'un certain caractère pour en venir à ces séparations !

Secondement, elle ne se proposoit pas une conversion douce & commode comme tant d'âmes à demi converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un fel divin, devoit guérir & préserver désormais de la corruption toute âme qui avoit été la victime infortunée du monde & du péché : *Omnis victima igne salietur* ; que la violence étoit la voie<sup>48.</sup> des âmes criminelles, & la croix le partage & la seule consolation du pécheur. Or, à son âge & avec un corps nourri si mollement on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs : eh ! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre ! Cependant Magdelaine attachée à la personne du Sauveur le suit dans ses courses : elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, & ne trouve plus de consolation après sa mort que dans les larmes & les macérations de sa retraite & de sa pénitence.

*Panég.*

P

Je ne parle point ici de toutes les allarmes qui suivirent son tendre attachement pour Jesus-Christ. Elle n'entendoit sans doute qu'en frémissant les calomnies des Pharisiens; elle craignoit tout de leur fureur & de leur jalousie contre son divin Maître; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier: quelles étoient là-dessus les allarmes de son amour? Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur sur le mystère de sa Croix & de sa mort, dont il avoit sans doute entretenu souvent son amante, lorsqu'elle étoit à ses pieds, comme il entretenoit ses disciples: & enfin, le spectacle lui-même du Calvaire: & d'autant mieux que plus forte que les Disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, & ne voulut pas même pour adoucir sa peine en dérober l'objet à ses yeux: de quel glaive de douleur son ame ne fut-elle point percée? C'est ainsi que renonçant au monde, elle fit un sacrifice de son repos à Jesus-Christ. Mon Dieu! & souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille; on ne sort des voies difficiles du siècle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut. La vie chrétienne pour certaines personnes n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde & de la gêne des bienfaisances, une vie qui les rappelle à des mœurs plus

calmes & plus de leur goût ; & tout le fruit de leur conversion , c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes : leurs déréglemens avoient été pénibles ; leur pénitence est douce & tranquille. Je sai que les gens de bien ont des consolations intérieures , qu'aucun plaisir profane n'égale , & que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances ; c'est une paix très-amère , comme dit l'Esprit saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations & en crucifiant sans cesse sa chair , que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au Juste que l'Esprit saint habite au-dedans de lui ; hors de-là , votre paix est une paix d'amour-propre & une paresse de cœur : la règle pour en juger , c'est de voir ce qu'elle vous a coûté ; & toute piété qui n'est pas pénitente & crucifiée avec Jesus Christ , est une illusion & une vertu de tempérament.

En troisième lieu , Magdelaine avoit sacrifié ses biens au monde ; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine & telle que notre Péchereffe l'avoit menée ? Les soins de la parure & des ornemens connoissent-ils quelques bornes ? tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté ? tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité , passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu ? Vos intentions sont innocentes ? mais si vous ne cherchez point à

être vûe, à quoi servent ces soins & ces attentions ? & d'ailleurs les règles de modestie & de simplicité que l'Evangile prescrit, peut-on les violer avec innocence ? une femme chrétienne devoit-elle chercher des ornemens ailleurs que dans la pudeur & dans une exacte bienfiance ? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions ; les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidens qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda fils de Jacob donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt ; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, & ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs ; l'Enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu ; Hérode promet la moitié de son Royaume : la passion n'est jamais avare ; les tems ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les faisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Magdelaine avoit suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avoient servi à ses passions ; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur :

*Luc. 7. Et unguento ungit.* Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion, & mériter même un jour que Jesus-Christ la justifie contre le reproche de ses Disciples qui la blâment : sa maison même désormais va être ouverte à son Libérateur. Là, il

trouvera un saint délassement au retour de ses voyages : là, il pourra venir célébrer la Pâque avec ses Disciples , & honorer souvent la maison de Béthanie & la table des deux sœurs de sa présence. Magdelaine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins , & lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avoit fait de ses biens.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité ; semez pour la justice : vos plaisirs ont été prodigues ; que vos vertus le soient aussi ; & faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici ; souvent après les excès & les profusions des plaisirs , on prend avec la piété des inclinations de réserve & d'épargne : il semble qu'on veut regagner avec Jesus-Christ ce qu'on avoit perdu pour le monde ; on met, pour ainsi dire , la piété à profit pour la terre , au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité ; & l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice , pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jesus-Christ : souvenez-vous seulement que Magdelaine choisit les pieds pour répandre ses largesses

comme les moins exposés aux yeux du public; qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête & dans les endroits éclatans, & que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité: souvenez-vous seulement que Magdelaine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums; que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence, & que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité doit servir à la justice.

Aussi, mes Frères, en dernier lieu, Magdelaine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jesus-Christ: sa douleur n'excepte rien, & la compensation est universelle. Ses yeux avoient été ou les instrumens de ses passions, ou les sources de ses foiblesses: ils deviennent les organes de sa pénitence &

*Luc. 7.* les interprètes de son amour: *Lacrymis*  
38. *cæpit rigare pedes ejus.* Ses cheveux avoient

*Ibid.* servi d'attraits à la volupté; elle les consacra aujourd'hui à un saint ministère: *Et capillis capitis sui tergebat* Sa bouche avoit été mille fois souillée ou par des discours de passion, ou par des libertés criminelles; elle la purifie par les marques les plus vi-

*Ibid.* ves d'une sainte tendresse: *Et osculabatur pedes ejus.* Son amour reprend toutes les armes de ses passions, & s'en fait autant d'instrumens de justice; & elle punit le



péché par le péché même. Elle n'imité point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions ; qui après avoir renoncé aux amusemens criminels , conservent encore sur elles-mêmes des soins & des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guères ; qui n'étaient plus d'une manière indécente pour allumer des desirs criminels , mais qui ne négligent rien dans les ornemens moins brillans ; qui cherchent les agrémens jusques dans la modestie & dans la simplicité , & qui veulent encore plaire , quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu.

Or, mes Frères, je le répète en finissant , parceque ce doit être ici le fruit de tout mon Discours : il doit y avoir une exacte compensation entre le péché & la pénitence , entre le sacrifice de justice & le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi pécheur ; il ne faut pas être un demi pénitent. L'attachement excessif au soin de votre corps avoit été la source de vos malheurs ; il faut qu'une sainte horreur de vous-même répare l'offense. L'affectation & le scandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence & de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne , qu'un oubli de tout ce qui vous regarde , qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre pénitence. Les commerces des hom-

mes avoient blessé votre ame ; faites-vous une solitude dans votre cœur , & goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux : les agitations des plaisirs vous avoient fait oublier votre Dieu ; priez sans cesse , habitez avec vous , & pensez qu'une ame n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter ; appliquez-vous à les crucifier : allez dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'ames saintes ; approchez-vous des Lazares puants & couverts de plaies ; ne refusez pas votre ministère & le secours de vos mains à leurs besoins ; & malgré les frémissemens secrets de votre nature , accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de Religion , & surmontez par la foi & par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-même. En un mot , proportionnez les remèdes à vos maux : ne disputez point à la grace ce que vous n'avez jamais eu la force de refuser à la cupidité ; aimez Jesus-Christ comme vous avez aimé le monde , aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément, pour ainsi dire , aussi souverainement ; & que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah ! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs , que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie ; & dans ce que vous avez fait

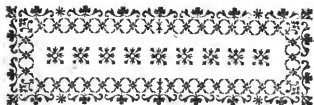
pour le monde, il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagemens profanes, que pour vous faire sentir jusques à quel point votre cœur pouvoit l'aimer; & il a voulu que vous fassiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions, afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien & dans la vertu.

Mon Dieu! quand rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une ame chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité d'un côté, & de l'autre les jours qu'elle a passés dans la justice: quand vous comparerez le pécheur au pénitent: quand vous opposerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, & la charité à l'amour du monde: ah! Seigneur, qu'il se trouvera peu d'ames que ce parallèle ne confonde! que vous trouverez alors de justices défectueuses: & qu'il y aura d'ames abusées à qui vous direz ces terribles paroles: Vous avez été pèsées dans la balance, & l'on vous a trouvé d'un poids inégal: *Appensus es in statera, & inventus es minus habens.* Pour éviter ce Dan. 5.  
27.  
malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente: pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de Chrétiens,

que les crimes & les excès : aimez beaucoup ; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée , & que la récompense des Saints est promise.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

POUR LE JOUR

DE

## SAINT BERNARD.

Dilectus à Domino Deo suo, renovavit imperium, & unxit principes in gente sua : in lege Domini congregationem judicavit, & in fide sua probatus est Propheta.

*Il fut aimé du Seigneur son Dieu, il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les Princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israël, prononça selon la loi du Seigneur, & parut un vrai Prophète dans sa foi. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel, au chap. 46. de l'Ecclésiastique, v. 16. 17.*

**I**SRAEL infidèle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Egypte, étoit devenu depuis long-tems la proie des nations, & l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y étoit

tristement défigurée; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur négligé; les sacrifices & les offrandes souillées, ou par l'impiété des Prêtres, ou par la superstition des Fidèles; les enfans d'Héli, Ministres du Sanctuaire, faisoient des fonctions mêmes de leur ministère, l'occasion de leurs désordres: l'Arche sainte ne rendoit plus ses oracles à Silo, mais tombée en la puissance des Philistins elle avoit paru dans le temple de Dagon, & depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion étoit obscurci: ses solemnités & ses sabbats n'étoient plus que des spectacles lugubres; elle n'avoit plus de consolateur; ses Prophètes ne lui reprochoient plus son iniquité pour l'exciter à pénitence; & le Seigneur avoit fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, & n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la Synagogue, lorsque Dieu touché des gémissens & des calamités de son peuple lui suscita Samuel, ce Prophète chéri du Ciel, qui renouvela le gouvernement, qui répandit une onction sainte sur les Princes de sa nation, & qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi; ce Prophète, qui d'abord sous les yeux du Grand-Prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme & dans la retraite du Sanctuaire; qui depuis consulté de tout Israël

à Silo , où il avoit choisi sa solitude , parut à la tête du peuple de Dieu , fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée , régla les différens des Tribus , rétablit le culte du Seigneur , & fut le censeur des Rois & des Princes du peuple ; & qui enfin dépositaire des vérités de la Loi fut reconnu fidèle dans ses paroles , parcequ'il avoit vû le Dieu de lumière ; confondit Amalec , & brisa l'insolence des Princes de Tyr & de tous les chefs des Philistins.

Est-ce une prophétie , mes Frères ? est-ce une histoire ? & par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard ; & ce Prophète si fameux & si souvent loué dans les Livres saints , à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge ?

L'épouse de Jesus-Christ ne s'étoit jamais vûe couverte de plus de taches & de rides , que dans ces tems de ténèbres & de dissolutions où la Providence avoit marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La Foi éteinte parmi les Fidèles ; le culte défiguré & inondé de superstitions ; les Clercs & les Princes des Prêtres plongés dans l'ignorance & dans le vice ; la vigueur de la discipline monastique affoiblie ; & les Elus eux-mêmes , si je l'ose dire , sur le point de céder au torrent , & se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités , à des plaies si hideuses & si touchantes

vous ne fermâtes pas votre cœur , & n'endurcîtes pas , Seigneur , vos entrailles : mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard , le Samuel de son siècle , naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos & dans la retraite du Sanctuaire : & c'est-là où vous lui donnez des marques secrètes & ineffables de votre amour : *Dilectus à Domino Deo suo*. Le bruit de son nom se répand bientôt après : de toutes parts on va consulter le Voyant : il quitte sa solitude , & devient le législateur des tribus ; il renouvelle la face de l'Etat , & les Princes sont touchés de l'onction & de la grace de ses paroles : *Renovavit imperium , & unxit principes in gente sua*. Enfin , instruit du Dieu même de lumière , il confond l'hérésie & le schisme , devient l'arbitre des Conciles , & préside aux assemblées d'Israel ; & malgré les discours des insensés , la grandeur de sa foi le fait reconnoître pour un vrai Prophète : *In lege Domini congregationem judicavit , & in fide sua probatus est Propheta*. Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie : parfait religieux , homme apostolique , & Docteur toujours invincible : c'est l'idée la plus naturelle de son éloge , & à laquelle je me suis arrêté. Implorons. *Ave , Maria*.



Lorsque la Providence destine une créa-  
 ture à des entreprises glorieuses, & veut  
 en faire l'instrument de ses plus nobles  
 desseins, elle lui ménage de bonne heure  
 mille circonstances favorables que le hazard  
 seul paroît avoir rassemblées, verse dans  
 son ame les dons & les graces qui sont  
 comme les semences sacrées des prodiges  
 qu'elle veut opérer par son entremise; &  
 toujours attentive aux périls qui l'envi-  
 ronnent, elle entoure d'abord son cœur  
 d'un mur d'airain, met à couvert son in-  
 nocence sous un bouclier de salut, conduit  
 par la main ses passions dès leur naissance,  
 & lorsqu'elles sont encore en état d'être  
 disciplinées; & cultive avec des soins infi-  
 nis le grain évangélique qu'elle y a semé: ce  
 grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes  
 les autres plantes, & dont elle destine les  
 branches saintes à servir un jour d'azile aux  
 oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de  
 la grace. Il reçut en naissant cette bonté  
 d'ame & cette candeur de naturel, qui est  
 comme le présage & la première ébauche  
 de la piété: des inclinations bienfaisantes,  
 de la douceur & de la sérénité dans l'es-  
 prit; un cœur tranquille & innocent, &  
 presque de son propre fond ennemi des  
 excès & du vice. Les soins de l'éducation  
 aidèrent ces heureuses espérances; les  
 exemples domestiques furent pour lui des

leçons de vertu : un père juste & droit , & qui avoit toujours marché fidèlement devant le Seigneur ; une mère pieuse & tendre , qui n'avoit jamais partagé son cœur qu'entre Jesus-Christ & son époux , & qui loin du monde & renfermée dans l'enceinte de ses devoirs cherchoit à se sanctifier , comme dit saint Paul , au milieu de ses enfans , en les exhortant à persévérer dans la foi , dans la charité , dans la sainteté , & à mener une vie réglée & digne des Saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le Ciel prévint notre vase d'élite , destiné à porter un jour la parole de vie devant les Princes & les Rois , les nations & les enfans d'Israel. Heureux de n'avoir pas comme tant d'autres , dans un âge où le cœur se flétrit si aisément , respiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeste de mort , & trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence ! Car hélas ! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité , que dans les exemples de nos pères ? où avons-nous vu se former , ou plutôt croître & se fortifier , cet homme de péché que nous portons dans notre fonds , que sous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jesus-Christ ? d'où sont venues ces premières impressions si fatales au cœur , que de l'indiscrétion ou du dérèglement de nos proches ? & enfin , où avons-nous appris  
comme

comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban?

Avec de si favorables dispositions Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les soins de la plus régulière éducation sur un âge où le cœur incapable de précautions, & encore tout ouvert, sent poindre de toutes parts les passions! que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, & les attrait qu'offre à tous les pas l'iniquité! Aaron adore le veau d'or avec la foule: Jonathas ne peut se défendre de goûter du moins en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin.

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsiderée, occupent déjà l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jetté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces pièges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup, & sur lesquels nos chutes seules nous ouvrent les yeux. Déjà même le spectacle d'une beauté mortelle avoit pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché; déjà violant le pacte qu'il avoit fait avec ses yeux, il avoit laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusques-là, puissance des ténèbres, & ne passerez pas outre, & vous y verrez briser votre fureur & votre attente. Bernard comme un lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang

*Panég.*

Q

d'eau glacée où il se jette, punit à l'instant sa foiblesse : il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan ; & comme un autre Jonas il calme, en se jettant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avoit excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence, qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression ! Mais, Chrétiens, en matière de périls, le passé est un mauvais garant pour l'avenir : le plus juste ne peut répondre ni de la grace, ni de soi-même ; il y a douze heures dans le jour, & toutes ne se ressemblent pas : la vertu même s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblit par ses propres victoires ; & nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi, qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser & nous engager plus avant dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas ; & persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne fauroient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite ! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups ; c'est un Moyse qui ne sort de l'Egypte pour se retirer dans le désert, qu'après avoir

vaincu Pharaon , & qui dans sa retraite même conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du Prince du siècle , s'il ne délivre encore ses frères avec lui : il ne peut se résoudre à laisser tristement errer dans une terre étrangère ses amis & ses proches , tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous , leur dit-il , comme autrefois ce courtisan dont parle saint Augustin , à quoi aboutiront enfin nos vûes *S. Aug. lib. 7.* & nos espérances ? La faveur du Prince *lib. 7.* est le plus haut point où nous puissions aspirer : mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand ; & d'ailleurs quelle en sera la durée ? *Conf. c. 6.* *Quamdiu istud erit ?* au lieu que si je veux être ami de mon Dieu , je le deviens à l'instant : *Ecce nunc fio ;* & c'est-là un trésor qui ne craint ni les vers , ni la rouille , ni la fatalité des tems , ni l'envie des hommes. Ainsi suivi de ses frères & de la plupart de ses amis , comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au Prince du siècle , il sort du monde chargé de ces glorieuses dépouilles ; & comme son divin Maître , en s'arrachant à l'empire de la mort , il traîne après soi les principautés & les puissances , & les mène hautement en triomphe à la face de l'univers , *Traduxit confidenter , palàm Coloss. 2. triumphans.* 15.

Ah ! si les Anges du ciel dans le séjour

Q ij

même de la gloire sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur ; quelle dut être la joie des Anges du désert, des pieux solitaires qui déjà depuis quelque tems s'étoient retirés à Cîteaux, lorsqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une si florissante troupe ! Le silence, les veilles, les jeûnes & toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs ou rallentie, ou tout-à-fait éteinte, s'observoit sans adoucissement à Cîteaux, rendoient l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les Séculariers qui vouloient renoncer au siècle. On regardoit cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, & qui dévoroit ses habitans : peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle où le relâchement étoit devenu le goût dominant : cette chaste Sion étoit déserte & stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifioient de la multitude de leurs enfans ; & il étoit à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin faute de sujets. Etienne, Abbé du Monastère, vénérable par un grand âge & par une piété consommée, voyoit avec douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr. Mille fois il avoit levé ses mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de son peuple ; & il attendoit avec confiance l'effet de ses

pières , quand Bernard suivit de ses compagnons vient se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie & de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard ! combien de fois dit-il au Seigneur , comme Siméon , qu'il mouroit en paix , puisque ses yeux avoient enfin vu le salut de Dieu , & celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations & la gloire d'Israël !

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint Abbé : notre nouveau Solitaire ayant , ce semble , dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme , ne garde plus de mesure avec la vivacité de sa foi : débarrassé de ses liens , il prend son essor vers le ciel , & échappe presque à la vue des plus avancés.

Bernard , se dit-il tous les jours à lui-même , qu'es-tu venu chercher dans la solitude ? es-tu parti du siècle pour traîner tes chaînes après toi ? voudrois-tu , comme tant d'autres , conserver sous un habit austère & religieux un cœur profane & immortifié ? *Ad quid venisti ?* Ah ! si une vertu douce & aisée t'avoit paru sûre pour le salut , pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise , & venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures & des exemples plus saints la condamnent ? Voilà votre modèle , vous qui après avoir commencé par une conversion d'éclat , & des dehors foudains d'une piété

S. Bern.

austère , relâchant peu à peu de cette première ferveur , en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiède & tranquille , qui à la vérité sert encore de frein aux plus grossières passions , mais qui ne se prescrit rien sur la plupart des plaisirs , & bannit la fidélité & la vigilance : *Ad quid venisti ?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède & infidèle ? si le soin de mon salut me touche encore , pourquoi m'en tenir à une voie incertaine & périlleuse ? & si je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine ; eh ! à quoi bon me gêner encore sur certains plaisirs , & conserver un reste de vertu inutile ? La vie que je mène est trop selon les sens , si j'ai dessein de me sauver ; mais si je veux me perdre , elle est encore trop pénible.

Par le secours de ces pieuses réflexions Bernard nourrissoit sa foi , & ressuscitoit sans cesse en lui la grace de sa vocation. Cependant , ô mon Dieu , du fond de votre Sanctuaire vous répandiez déjà sur ce jeune Samuel , ces bénédictions infinies qui devoient en faire le Prophète & le Législateur de votre peuple. Le Cloître depuis Benoît n'avoit pas vû de vertu plus consommée ; & c'étoit déjà un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand Patriarche , déchue alors dans la plupart des Monastères de l'Occident , & , comme c'est le sort des choses humai-



nes de baïſſer toujours en s'éloignant de leur ſource, tombée de ce haut point de ferveur & d'aſtérité où on l'avoit vüe, dans les adouciſſemens, les interprétations & les privilèges.

Avec un corps délicat & une fanté mal affermie, il n'eſt point de macérations qui puiſſent ſatisfaire l'amour de Bernard pour la croix & pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères ? un ſilence éternel, une ſolitude ſévère, des veilles continuelles, des jeûnes ſans interruption, une nourriture qui loin de ſoulager le corps, le révolte par ſon inſipidité, le travail des mains le plus dur, & un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laiffent pas reſpirer l'amour-propre, & qui en changeant d'objet ne font que changer de ſupplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore ſa croix trop douce, & croit comme l'époux, être au milieu des roſes & des lis. Les Saints tremblent ſur une ſeule faute expiée par une vie entière de pénitence ; & nous préſumons ſur une ſeule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard & de ſes compagnons à Citeaux, l'aſtérité & l'innocence de leurs mœurs, répandoit déjà au loin une odeur de vie ; & attirés par des exemples ſi nouveaux, pluſieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des diſciples croiſſant, & l'enceinte de Citeaux

se trouvant trop étroite pour les contenir , il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple saint ; & Bernard à la tête d'une tribu choisie , s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux souvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de son divin Maître , & va établir sa demeure à Clairvaux , solitude alors inconnue , mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda , par la présence de celui qui devoit un jour régir Israël.

Elevé à la dignité d'Abbé de ce Monastère , que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Loin d'affecter ces distinctions odieuses & ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfans & le père , il ne fut jamais plus avide d'abaissemens : loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement & de repos , il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. Qui pourroit ici , mes Frères , raconter en détail les progrès de la grace sur son ame ; cet esprit de prière & de recueillement , ces consolations ineffables de l'Esprit saint , cette mort universelle à soi-même & à toutes les créatures , l'usage des sens presque éteint ? Hélas ! à force de mortifier son goût , il ne lui en restoit plus même pour discerner les viandes ; & au lieu que les Israélites trouvoient dans la seule man-

ne

ne des goûts divers, les mets les plus différens n'avoient plus que le même goût pour lui : les objets qu'il avoit même sous les yeux, il ne se souvenoit pas de les avoir vûs : sa conversation toute dans le ciel, fixoit là les opérations de son ame : & l'on peut dire de lui, quoique dans un sens différent, ce que le Prophète dit des idoles ; qu'il avoit des yeux, & ne voyoit plus ; un odorat, & ne sentoit plus ; une bouche & des mains, & il ne s'en servoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, & sa retraite entière du siècle. Cet homme si heureux dans sa famille, & dont les enfans, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de Patriarches, quitte enfin le pays de Canaan, vient joindre Joseph ce fils bien-aimé ; adore son bâton pastoral, cette marque sacrée de sa puissance ; & plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Gessen, sous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi & dans la charité.

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les Saints, mes Frères. Tous ceux que l'Eglise honore comme tels, elle les honore comme pénitens : l'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, & l'on ne peut pas dire, qu'il opère différemment. Nous flatons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée ? ferons-nous traités plus

*Panég.*

R

favorablement, parceque nous sommes plus coupables? si les bien-aimés du Père céleste ont bû le calice amer, croyons-nous que la lie & l'amertume en soit ôtée pour nous? Mais quand le Royaume des cieux ne seroit pas le prix de la seule violence, pourroit-il l'être de la volupté? & quand on pourroit être saint sans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaisirs? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du Sanctuaire; il fut cher au Seigneur son Dieu: *Dilectus à Domino Deo suo*. Donnons à son zèle de plus vastes bornes: il va renouveler la face de l'Etat, & répandre une onction de grace sur les Princes & les peuples: *Renovabit imperium, & unxit principes in gente sua*: & après que la Foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique; c'est mon second point.

II. **PARTIE.** IL y a différens dons dans l'Eglise, dit saint Paul; & ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Tous ne sont pas en mêmes tems Apôtres, Prophètes, Docteurs; à chacun est donnée sa grace particulière selon la mesure du don de Jesus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son ame pure & sans tache, qui transporté dans le siècle y verroit expirer son innocence & éteindre toute sa foi. Tel dans le minis-

tère de la parole & des autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue & perverse, & forme Jesus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert auroit soupiré après l'Egypte, & seroit tombé dans la tiédeur & l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples & les ignorans, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les Princes & les Rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israel, & résiste aux puissances du siècle, qui n'oseroit toucher l'Oint du Seigneur, ni contredire aux Pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous : il est certaines ames sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, & à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il falloit au siècle de Bernard une ame de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avoient répandu sur toutes les parties de l'Etat je ne sai quel air de licence & de barbarie, toujours fatal à la sainte politesse & à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, & des vices encore plus

honteux s'étoient glissés dans le Sanctuaire, & faisoient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse & de scandale : les Cloîtres n'étoient plus des aziles contre la contagion du siècle ; le peuple de Dieu qui habitoit cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères, avoit lié commerce avec les nations, & adopté leurs mœurs & leurs usages : les sages loix des fondateurs n'étoient plus écrites que sur des tables de pierre ; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'esprit : ces déserts arides & sombres étoient devenus des terres où couloient le lait & le miel ; ce n'étoient plus des lieux écartés où fatigué du monde on pût venir de tems en tems respirer l'air de la piété ; & illustres autrefois par les Saints qui les avoient habités, ces solitudes ne brilloient plus que par des bâtimens somptueux, des temples superbes, des richesses & des dons immenses, de sorte que les pieuses libéralités des Fidèles, & leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoit devenue l'excès de ce peuple autrefois si simple & si délaissé.

De-là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle ! Car il faut le dire ici, les lampes d'Israël ne sauroient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée, qui se répand au loin & va ternir tout l'éclat & tout l'or du tabernacle : les colonnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraî-

nent avec soi le reste de l'édifice ; & pour le dire sans figure , les vices des Clercs & des personnes consacrées à Dieu , sont toujours comme les étendarts funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus.*

*Is. 5. 26.*

A des besoins si extrêmes & si divers , vous n'opposâtes , Seigneur , qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian ; & Bernard entre vos mains frappe les Rois & les Royaumes , réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne ; confond les ministres murmureurs ; assure la souveraine sacrificature au Pontife que vous aviez établi ; renverse l'idole que les enfans d'Israël s'étoient eux-mêmes fabriquée ; brise les ennemis de votre nom , & auroit conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem , si leur ingratitude & leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force & votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur , la fermeté , l'étendue de son zèle ! Il avoit reçu de la nature ces avantages de l'esprit & du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus , au ministère de la parole , mais qui sans la grace & la vocation du Ciel , ne forment jamais qu'un airain sonnant & une cimbale retentissante : un esprit vaste & nourri dans la lecture des Livres saints ; un cœur tendre & avec qui étoient , ce semble , nées l'onction & la

miféricorde ; un extérieur doux & mortifié qui préparoit les cœurs à la grace , & dont le seul spectacle verfoit d'abord dans l'ame , je ne fai quel goût du don céleſte & des biens du fiécle à venir.

Représentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurſeur forti du défert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte ſur le viſage, cherchant dans ſes diſcours non pas à ſe rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur déſagréable à ſoi-même ; travaillant à préparer les voies au Seigneur, & non pas à ſa propre gloire ; applaniffant, non pas l'âpreté du ſentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles ; & prêchant, non pas certaines ablutions aiſées & des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des paſſions, & annonçant un batême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des Prophètes : toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine ; & touchés des paroles de grace & de vertu qui ſortent de ſa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour ſavoir ſi la colère du Seigneur comme ſes dons eſt ſans repentir, & ſ'il n'y a plus de reſſource à eux pour la fléchir. Eh ! que pouvoit-on attendre d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui loin du monde avoit long-tems médité la loi de Dieu dans le ſilence & dans la prière, dont le cœur vuide des créatures, n'étoit



plein que de cet Esprit qui parloit en lui , & qui pouvoit dire avec une confiance apostolique aux Fidèles : Soyez mes imitateurs , comme je le suis de Jesus-Christ ; que pouvoit-on, dis-je , en attendre, que le renouvellement de son siècle , que la renaissance de la Foi & de la piété ? Si notre ministère n'a pas le même succès , ce n'est pas que le monde soit plus corrompu , mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche ? & n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle ?

Alors, mes Frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper : la France comme un autre chaos se développa peu à peu : les Cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de Solitaires sorties de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts ; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi ; les Princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jesus-Christ à la pompe des Egyptiens , & ceux qui habitoient les palais des Rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse : de-là , comme d'un nouveau cénacle sortirent en foule des Pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos Eglises ; & les enfans de Bernard devinrent les pères des Fidèles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces Evêques !

R iv

quel zèle ! quelle simplicité ! quelle innocence ! quelle austérité de mœurs ! L'Épiscopat n'étoit pour eux qu'une servitude honorable : ils ne brilloient, comme Moïse, que d'un éclat descendu du Ciel, & ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faste & de repos, fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude & d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle : souvenons-nous, mes Frères, que les Pasteurs fidèles ne sont guères accordés qu'aux prières des peuples, & que le défaut de Ministres saints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous servir d'excuse un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité, Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces Ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les Grands, croyent qu'il faut respecter leurs vices ; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les appercevoir, & donnent à leur foiblesse les noms spécieux de modération & de prudence. Il est peu de Samuels qui osent dire à ceux qui régissent : Prince, n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi Roi sur Israël ? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté sa voix ? Il n'a que faire de vos victimes & de l'orgueil de vos offrandes ; le sacrifice le plus agréable à ses yeux, c'est

la soumission & l'obéissance. Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis le Gros usurpe les droits de l'Eglise; des Prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté, il les proscrit: on a recours à notre Saint: Prince, lui dit-il, l'Eglise élève sa voix contre vous devant son Epoux, & se plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour son défenseur, devient son persécuteur lui-même; eh! pourquoi réglez-vous sur la terre, que pour y faire régner la justice & la piété?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils, sur le massacre de Vitry? Comme un nouvel Ambroise, il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu, crie vers le Seigneur, & demande vengeance contre lui; & par ces généreuses remontrances, il donne encore à l'Eglise le spectacle consolant d'un Roi humilié, couvert de cendres, prosterné à la porte de ses temples, & renouvelle les exemples si rares des Davids & des Théodoses.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté? L'Abbé Suger, ce Ministre si sage & si fameux dans nos Histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la Cour l'avoit conduit peu à peu: la Reine Eléonor elle-même, Princesse fière & mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, & réduite enfin à revenir au

sentiment de Bernard : circonstance affés rare dans une jeune Princeesse, enivrée encore de plaisirs & de grandeurs ; qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs ; que toute résistance blesse, & qui ne fait pas affés de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite : car on lit bien qu'Elie fut faire respecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab ; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle vouloit faire à Nabot.

Tous les siècles admireront les instructions vives & touchantes, & cette noble liberté qui régne dans ses livres de la Considération au Pape Eugène. Il est vrai que ce Pontife avoit vû croître sous les yeux & la discipline de notre Saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au Pontificat. Mais qui ne fait combien la religieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce Trône auguste, & les hommages éternels dont le Pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, & des discours qui ne sont pas faits pour louer ? Mais la charité ose tout ; & Bernard toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'Oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du Ciel.

Les Princes & les souverains Pontifes respectent la liberté de l'Esprit de Dieu

dans son Serviteur : & aujourd'hui , mes Frères , dans le siècle , si l'on se trouve né avec quelque distinction , on exige des Ministres de Jésus-Christ , des égards & des ménagemens indignes de leur caractère ; on est blessé de leur zèle ; on croit être dégradé , s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple : on diroit que la sainte sévérité de l'Evangile ne regarde plus que les âmes vulgaires ; & que les vices des Grands sont nés nobles comme eux , & qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah ! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre Saint : il le poursuit jusques sur le trône : les liens mêmes de la chair & du sang , si périlleux à notre ministère , ne séduisirent pas sa constance. En vain touché du bruit de ses prodiges & de sa réputation , ou peut-être d'une vaine curiosité de le voir , sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages , & la pompe du siècle qui l'environne , laisse d'abord entrevoir au Saint combien elle est éloignée du Royaume de Dieu : au bruit de cette fastueuse visite , il gémit , il se renferme dans l'enceinte de son Monastère ; & malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur , & le spectacle touchant de sa désolation & de ses larmes , il refuse de la voir , si au lieu des parures du siècle qu'elle étale , elle ne se couvre de pudeur & de modestie : c'est un autre Moïse , qui at-

tentif aux seuls intérêts de la gloire de son Maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur, & lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lépre qui couvre son corps, & ces marques honteuses de son orgueil & de son infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des Ministres plus complaisans, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs; car la foiblesse du Prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu: c'est la peine de vos péchés, & un juste jugement de la colère du Seigneur sur vous, qui punit les fausses raisons, dont vous vous servez pour justifier contre vos propres lumières une vie molle & mondaine, par des Ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes Frères, sa voix brisa les cédres du Liban, & ébranla les déserts, & tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de Prophète si autorisé à reprendre les vices: le Ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les Princes apaisés par sa sagesse? que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline & de la piété? Nous voyons encore dans celles qui nous restent ce détail immense de soins & de mesures où sa charité le faisoit descendre. Quel style! quelles expressions! quels artifices puissans d'une éloquence toute di-

vine ! La France , l'Italie , l'Allemagne le virent répandre par-tout le feu divin que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre , & dont il'avoit embrasé son cœur ; seul il fut suffire aux besoins divers & infinis de l'Eglise ; & comme ce serpent d'airain élevé dans le désert , il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints , je veux dire , les persécutions & les calomnies ; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la Terre sainte : les prodiges dont Dieu avoit accompagné ses prédications , pour exciter les Chrétiens à cette Milice sacrée , furent traités de foiblesse & de crédulité ; la force de ses discours qui pensa désertier la France & l'Allemagne , en inspirant aux peuples le désir de se croiser , passa pour indiscrétion & faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence , il rappelloit le souvenir des Israélites , qui , quoiqu'appelés de Dieu à la conquête d'une Terre sainte , périrent dans le désert à cause de leurs infidélités ; il rappelloit l'histoire des Tribus , qui engagées par l'ordre exprès du Ciel à combattre les Benjamites , n'eurent pas moins la honte d'une double défaite ; & gémissant sur les excès des Chrétiens qui avoient attiré ces calamités

du Ciel, il étoit bien plus touché de ce que les Infidèles, fiers de leurs avantages, demandoient insolemment : Où est le Dieu des Chrétiens ? & blasphémoient son nom, que des outrages dont ses frères tâchoient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des Saints : on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur & de malignité : on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part ; & leur zèle est indiscret, du moment qu'il n'est pas heureux. Enfin il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre : & je ne sais si c'est haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes ; mais nous ne manquons jamais d'appercevoir des foiblesses dans les Saints : soit parcequ'à force de les croire justes, nous exigeons presqu'aussi qu'ils ne soient plus hommes ; ou que ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre Saint pour le rétablissement des mœurs & de la piété : montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi & de la doctrine ; & dans cet homme apostolique voyons encore le Docteur le plus éclairé & le plus humble de son tems : *In lege Domini congregationem judicavit, & in fide sua pro-*



*batus est Propheta.* Je finis dans un moment.

L'Eglise, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes; les vents & les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés; son Epoux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible: ses persécuteurs ne sauroient la détruire; mais ils peuvent l'affliger: elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs Dieux & leurs sacrifices; mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte: il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats & dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exemte; mais les hérésies & les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos Martyrs à la fureur des Tyrans; & à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux Docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles?

Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa Loi, lui en avoit développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un Historien, que des chênes & des forêts, & sans avoir

III.

PARTIE.

eu d'autre maître que la grace, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, & de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connoissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, & qu'on débite sans fruit & sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissemens qui flatent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, & à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes: enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, & qui font de ces dons destinés à maintenir le culte du Seigneur & l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain & le prétexte de leur avarice.

Les Livres saints furent sa plus chère étude; rien ne lui paroissoit plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les Livres de Moïse, les beautés de sa Loi, les divins transports de ses Prophètes, & l'onction des autres Ecrivains inspirés. Aussi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, & l'avoit si bien changé en sa propre substance, qu'il ne fait plus parler que ce langage dans ses écrits: les expressions de l'Ecriture y sont semées à pleines mains; elles paroissent son style naturel. Saints & pieux monumens de son amour pour les Ecritures,

Ecritures , fruits précieux de ses lumières & de sa piété , vous êtes encore entre nos mains.

Mais la lecture des divines Ecritures , qui faisoit autrefois les plus chères délices des premiers Fidèles , cède aujourd'hui parmi les Chrétiens à des ouvrages de mensonge & de péché , pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes , & funestes au cœur , où ils jettent des semences de crimes , qui toujours dans leur tems produisent des fruits de mort. Hélas ! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité , sans y en ajouter d'étrangères ? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur , ne suffit-il pas pour exercer notre innocence , sans aider sa malignité ? & faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits ?

Ce fut cette science des Livres saints , qui rendit Bernard redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur ; Dagon avoit pris la place de l'Arche ; un intrus plein de fiel & d'artifice paroissoit dans le Sanctuaire , & y recevoit les hommages du Peuple de Dieu : la foi des Eglises suspendue par le spectacle nouveau de deux Pontifes dont chacun prétendoit être l'Oint du Seigneur , attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fit connoître celui qu'il

*Panég.*

S

avoit élu ; on ne favoit plus s'il falloit aller adorer à Jérusalem, ou sur la montagne de Garisim : Pierre de Leon jouissoit à Rome du fruit de son iniquité ; & environné de ses adorateurs, cet homme de péché étoit assis dans le Temple de Dieu ; tandis que le véritable Pontife Innocent II, chassé de son Siège, & errant comme l'Arche d'Israel de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France, & y avoit trouvé un azile plus honorable sous la protection & la piété de nos Rois : car tel a été de tout tems le destin de la France, d'ouvrir son sein aux Pontifes & aux Souverains détrônés, & de voir ses Monarques armés contre les usurpateurs & les rebelles.

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans ; & que l'étendard de la révolte & de la dissension est élevé jusques dans le sanctuaire de la paix & de l'unité ! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, & personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rébellion ; ses graces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse ; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instrumens de la passion ; & de part & d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors même du Sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle & des lumières de Bernard que celui-ci ? Il paroît au milieu des Prélats du Royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend : il préside, comme un autre Daniel, à l'Assemblée des Vieillards : les Princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, & sont attentifs à ses jugemens : tous les Pères du Concile respectant dans Bernard je ne sai quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à sa décision ; de sorte que les yeux de toute cette illustre Assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux : lui seul est l'interprète du Saint-Esprit ; lui seul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de sa main Innocent II. pour légitime Pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui au milieu des Tribus assemblées, fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint & destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme & rassembler les aigles autour du Corps ! On le vit foudroyer un Prince, dont le crédit fomentoit la dissension ; aller à lui dans un Temple, armé du Corps de Jesus-Christ ; & lui ordonner de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Eglise. A ce spectacle si nouveau le Duc de Guienne se

S ij

trouble ; toute sa fierté se change en frayeur ; & renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux Pontife, un vase d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Eglise ; il falloit, comme Moyse, après avoir assuré contre les murmureurs le souverain Sacerdoce à Aaron, mettre le Peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ses lumières & la force de son génie, & le virent défendre glorieusement l'antiquité & la simplicité de la Foi contre les raffinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'Abailard.

Cet homme enflé d'une vaine science, & pourvu de ces talens naturels propres à séduire les esprits, & à donner au mensonge tout l'air de la vérité ; éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connoissances singulières, avoit entrepris de rendre les Mystères de la Foi palpables à la raison humaine ; & au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les Fidèles attirés par les charmes de son éloquence, & par l'ascendant de la nouveauté, toujours inc-

visible en matière de Religion sur l'esprit des peuples, commençoient à franchir les bornes saintes que nos Anciens avoient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opéroit presque plus en secret; & Abailard fier de son succès, désoit hautement le peuple de Dieu, comme ce Géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui: mais l'insolence de cet Hérésarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au Concile de Sens: & là devant les Pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de la Croix & de l'Esprit; & le Philosophe le plus orgueilleux de son tems, à un Scribe instruit dans le Royaume des Cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, où Henry Moine apostat prêchoit une nouvelle doctrine; & s'élevant contre l'institution sainte des Sacremens & les Traditions de l'Eglise, préparoit déjà les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, & qu'un Monarque toujours heureux a étouffé le premier, dans un Royaume, qui le premier presque les avoit vû naître. Mais arrêtons-nous: un éloge n'est pas une histoire; & tout n'y sauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre Saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclai-

tantes embellissent, à la vérité, la vie du Saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles exposent de grands traits ; mais elles n'offrent point d'exemples : l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire, est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas ! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée ; & arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères, & ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, & rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour Pasteur, & regarde le trône Episcopal comme une espèce de buisson sacré, dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les Papes du caractère de Légat universel dans le monde chrétien, & ne voyant plus par ce nouveau titre que le souverain Pontife au-dessus de lui, il fait aux Evêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance établie de Dieu, & ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune, & acceptent des prérogatives & des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement &



saintes dans leur fin ; mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presqu'aussi fâcheux que les maux , & dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur & du relâchement de l'Eglise , parcequ'il marque ou l'abus de la puissance dans le Pasteur , ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain Pontife suivi d'une Cour magnifique & nombreuse , il paroît à la tête de ses Religieux , tous les yeux baissés gardant un profond silence , & laissant paroître sur leur visage au milieu d'une solennité si extraordinaire , un air de pénitence & de recueillement dont le spectacle attendrit le Pontife ; & le saint Abbé conservant un maintien tranquille & calme , & paroissant presque insensible à un honneur si nouveau , rappelle le souvenir de ce Prophète d'Israel , qui visité dans sa retraite par Naaman , Prince environné d'éclat & de magnificence , peu touché de cette nouveauté , ne daigna pas le regarder ; & occupé des malheurs d'Israel & du soin d'appaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple , ne parut presque faire aucune attention au rang de ce Prince & à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin , ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le Ciel , il se plaint sans cesse à soi-même & à ses amis de la dissipation de sa vie ,

& regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. Je ne vis plus, disoit-il, ni en Ecclésiastique, ni en Laïc; car il y a long-tems que je ne fais plus la vie de Religieux dont je porte l'habit : que fais-je donc ? je ne suis plus que comme le prodige & le monstre de mon siècle. Aussi combien de fois touché de ce que les Rois de la terre venoient le consulter dans son désert, & troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondit-il comme Samuel à

1. Reg. Saül : Eh ! pourquoi voulez-vous ressusciter pour le siècle un homme enseveli dans la région des morts ? *Quare inquietasti me ut suscitarem ?*

Voilà, mes Frères, les sentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des Saints. La charité a, comme l'amour-propre, ses pieuses erreurs & ses innocentes séductions. La grace & la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes; & comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des Saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations & des commerces, les divertissemens criminels des spectacles, le vuide & l'inutilité de nos œuvres, cette  
révolution

révolution éternelle de nouveaux plaisirs ; tout cela , vous ne le regardez que comme des amusemens innocens & des délassemens inévitables à la foiblesse humaine ; & les travaux de la charité , les œuvres extérieures de miséricorde , ne sont aux yeux des Saints qui s'y trouvent appelés , que des agitations périlleuses au recueillement de l'ame , & des obstacles aux secrètes consolations de la grace. Ainsi Bernard se méconnoît jusqu'à croire sa vie monstrueuse , parceque les besoins de l'Eglise & la vocation du Ciel l'engagent à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence & la retraite d'un Solitaire ; & tous les jours , ô mon Dieu , vos Ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute féculière & des mœurs profanes , la sainteté de leur état & les obligations redoutables du Sacerdoce. Hélas ! on traite presque de foiblesse dans vos Saints les erreurs de leur humilité ; & des erreurs de nos passions , nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez , Seigneur , ce charme funeste , & éclairez les yeux de nos cœurs , afin que ne nous égarant plus dans nos voies , nous suivions les routes que vos Saints nous ont frayées , & arrivions comme eux à l'heureuse éternité.

*Ainsi soit-il.*

*Panég.*

T



# S E R M O N

POUR LE JOUR

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

An nescitis quoniam Sancti de hoc mundo judicabunt ?

*Ne savez vous pas que les Saints doivent un jour juger le monde ?* 1. Cor. 6, 2.

**S**I la Loi de Dieu toute seule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état, à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits : il pourroit accuser la Loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune, & les grandes places nous enga-

gent ; & la Loi de Dieu , si juste dans ses jugemens & dans ses préceptes , ne seroit plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les Justes de tous les états paroîtront alors à côté de Jésus-Christ ; qu'ils seront les défenseurs de sa Loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs ; & que leur exemple jugera le monde , qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assés , ce semble , de l'avoir méprisé & foulé aux pieds , pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat , de pompe , de magnificence , de plaisirs , & résisté à tous ses périls , pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde , le saint Roi que la France aima autrefois comme son père , & qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne sauroit opposer d'illusion aux devoirs de la loi , que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation ; les vaines raisons du rang , de la naissance , des places , disparaissent , & n'oseroient plus être alléguées ; & le monde , forcé de respecter la sainteté , n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglemens , ou pour justifier ses usages.

En effet , mes Frères , deux erreurs

T ij

régnent dans le monde contre la véritable piété. Premièrement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes & héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, & nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang & une place éminente comme un privilège qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui deshonne les Grands, ou qui rend incapable des grandes places; première erreur: on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode & plus autorisée à jouir de tous les plaisirs, & à suivre tous les usages que le monde approuve, & que la Loi de Dieu condamne: seconde erreur.

Or le saint Roi, dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques, qui le rendirent le plus grand Roi de son siècle: secondement, il trouva dans sa qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire, il fut un grand Roi devant les hommes, parce qu'il fut un Roi saint aux yeux de Dieu: il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand

devant les hommes. La fainteté en fit un grand Roi : la royauté le rendit un grand Saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce Prince selon votre cœur devient un accusateur qui nous confond : faites-en un modèle qui nous console & qui nous anime ; & ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique, que la Religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous, que de nous rendre plus inexcusables.

**I.**  
**PARTIE.**  
IL n'est que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des âmes foibles & bornées. On attache aux sentimens tendres de la Foi, je ne sais quoi qui annonce ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison : l'innocence des mœurs ne devient un mérite, que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses : le Héros & le Saint paroissent des personnages incompatibles ; & il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes Frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu : la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, & l'usage le plus noble & le plus sensé de la raison : une âme exercée à la vie de la Foi, ne connoit plus d'entreprise au-dessus

d'elle ; & le Juste a la réalité de toutes les grandes vertus , dont le héros mondain n'a souvent que la réputation & l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la Foi , que le Seigneur donna autrefois à la France le saint Roi dont la mémoire , si précieuse à tous les François , nous assemble tous les ans en ce lieu de Religion. Les instructions & les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers panchans à la vertu : au milieu des soins d'une Régence difficile , la Reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune Roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du Souverain , elle formoit , pour ainsi dire , les mœurs publiques , & que le bonheur de la Monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner ; elle n'oublia rien pour jeter dans son ame ces premières semences de magnanimité & de vertu , qui produisirent dans la suite des fruits si saints & si éclatans. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux & de plus habile , elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la Foi à celles de la Royauté ; tantôt formant le Chrétien , tantôt instruisant le Prince , elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs , & à regarder comme opposé aux vérita-



bles intérêts de la gloire & de la Couronne, tout ce qui feroit contraire à la Loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde : (car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples.) On publia que la jeunesse des Rois devoit avoir de plus nobles amusemens, que des pratiques journalières de piété ; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage ; qu'il falloit laisser plus de carrière à des panchans, qui dans la suite ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin une vertu si rigoureuse & si exacte pouvoit former de bons solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands Princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères ; vous le voyez ; ainsi, justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la sagesse ; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le desir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses & les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places ; on

aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions : les ébauches naissantes des grands vices , on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité ; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies ; & souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent , & que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse & de vertu , deviennent trop licentieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune Roi , que pour se féliciter de les avoir méritées : on est sûr d'être dans la bonne voie , dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi instruit de bonne heure dans la Foi & dans la piété , Louis porta sur le trône , outre l'innocence du premier âge , la grace de l'onction sainte qui venoit de le marquer du caractère auguste de la royauté , & l'établir successeur du grand Clovis. Un règne commencé avec cette grace qui consacre les Rois & les fait régner saintement , ne pouvoit qu'être saint & glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités , qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérégle l'usage : Dieu préside tou-

jours au règne des Souverains que sa grace elle-même a placés sur le trône : il devient alors lui-même le protecteur du Roi & du peuple ; & s'il permet des événemens fâcheux , il en fait tirer de nouveaux avantages , & pour le Souverain & pour les sujets. Ainsi , ne croyez pas que la piété du saint Roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un Roi n'est établi de Dieu sur les peuples , que pour les défendre & les protéger dans la guerre , ou pour les rendre heureux pendant la paix : c'est par-là que les Rois vantés dans l'histoire , ont mérité que la postérité les démelât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires , que la Foi dans le saint Roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'étoit pas le siège de la mollesse , de l'orgueil & de la volupté , mais un Tribunal de Justice , de Religion & de vigilance , il regarda son Royaume comme sa famille , & comprit qu'il n'étoit Souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici , mes Frères , représentez-vous le détail immense des soins de la Royauté , & un Prince qui veut suffire à tous , & à qui tous peuvent à peine suffire : abolissant les abus , rétablissant la décence & l'autorité des Loix , tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes

les avoient laissées; ne laissant jamais les talens & le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de sa Couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté & les prérogatives du Trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon Prince, & qu'il n'est point de malheureux, dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa Religion; & persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui régit; dès que les peuples ne vivent que pour le Prince, & que le Prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème & dans le cœur de ses augustes descendants.

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des Rois. C'est-elle, dit *Prov. 20.* un grand Roi lui-même, qui est la force  
*28.* & le soutien de leur trône: ils ne sont puissans que pour être bienfaisans: ils ne régneront proprement qu'autant qu'ils sont

aimés : c'est la naissance qui leur donne les Royaumes ; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets. Elevé dans ces maximes, & d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les Rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples, mais que les Rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les régnés précédens, & durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée, avoit éprouvé ces tems difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire, & où pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint Roi leur rendit avec la tranquillité, la joie & l'abondance ; les familles virent naître ces siècles heureux, qu'elles avoient tant regretté ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts facilités par les largesses du Prince attirèrent chés nous les richesses des étrangers ; le Royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les François vivoient heureux ; & sous un si bon Roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans, c'étoit un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. C'est le privilège & en même-tems le devoir des

Grands , de préparer non-seulement à leur siècle , mais aux siècles à venir des secours publics aux misères publiques : notre saint Roi connu ce devoir , & jamais Prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilège. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissmens utiles entrepris par ses soins ! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux Roi n'ait laissé pour tous les âges suivans une ressource publique. Ville heureuse , qui le vîtes autrefois régner , au milieu de vos murs s'élèvent encore , & subsisteront toujours des édifices sacrés , les fruits immortels de sa charité & de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette Capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisans de sa magnificence & de sa piété. Obligé souvent de visiter ses Provinces , & de se montrer à ses sujets les plus éloignés , il laissa par-tout des monumens durables de sa miséricorde & de sa bonté ; & encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du Royaume , que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des Patriarches dans la Palestine , c'est-à-dire , par les lieux de Religion , qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvoient à peine suffire à ses pieuses largesses ; & comme on lui remontroit , dit l'ancien Historien de sa vie , que ces dons excessifs épuisoient l'épargne , &

pouvoient nuire à des besoins plus pressans : Il vaut mieux l'épuiser , répondoit-il , pour soulager les pauvres dont je suis le père , & que Dieu m'ordonne de secourir , que pour fournir à des profusions & à de vaines magnificences que la Royauté semble permettre , mais que la Loi de Dieu me défend. Aussi il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux ; & tout Roi qu'il étoit , il se croyoit les dépenses les moins superflues interdites , tandis qu'il lui restoit encore des misères à soulager.

Quel exemple , ô mon Dieu , pour confondre un jour les excuses barbares que le rang & la naissance opposent au devoir de la miséricorde ! Eh ! quoi , mes Frères , tandis que la magnificence & les plaisirs publics de cette Ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers ; que la pompe lascive des théâtres & des spectacles surpasse presque celle des siècles payens ; que l'orgueil des édifices & l'excès bizarre des ameublemens n'a plus de bornes : que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine ; que le luxe , croissant tous les jours , commence à devenir un usage onéreux & insoutenable au monde même qui l'a inventé ; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe , & que nos voisins viennent en chercher chés nous le modèle : en un mot , tandis qu'il n'est point de profusion ,

dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y seront négligées? les maisons communes de miséricorde, que les villes payennes elles-mêmes entretenoient avec tant de soin & de magnificence, tomberoient faute de secours au milieu de la nôtre? les pauvres manqueroient de ressource publique & particulière? le zèle des gens de bien ne seroit plus secondé? les œuvres les plus utiles seroient délaissées; & les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un azile, l'y chercheront en vain, & ne trouveront plus de main charitable qui les essuye? Dieu vous jugera, mes Frères; & devant son tribunal terrible, vos richesses s'élèveront contre vous, & se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité & à la volupté; elles qui étoient destinées à glorifier par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avoit confiées.

Ainsi la piété & l'humanité du saint Roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son Souverain: leur montrant toujours un visage riant, tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jettant, comme Moïse, un voile de douceur & de tempérament sur l'éclat de sa personne & de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchoient; & se dépouillant si fort de tout



le faste qui environne la grandeur , qu'en l'abordant , on ne s'appercevoit presque qu'il étoit le maître , que lorsqu'il accor-  
doit des graces. L'affabilité & l'humanité  
seroient les vertus naturelles des Grands ,  
s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de  
leurs peuples : le dédain & la fierté , loin  
d'être les prérogatives de leur rang , en  
sont l'abus & l'opprobre ; & ils ne méritent  
plus d'être maîtres de leurs sujets , dès  
qu'ils oublient qu'ils en sont les pères ; cet-  
te leçon regarde tous ceux que leurs di-  
gnités établissent sur les peuples. Hélas !  
souvent on laisse à l'autorité un front si sé-  
vère & un abord si difficile , que les affli-  
gés comptent pour leur plus grand mal-  
heur la nécessité d'aborder celui duquel  
ils en attendent la délivrance. Cependant  
les places qui nous élèvent sur les peuples ,  
ne sont établies que pour eux : ce sont les  
besoins publics qui ont formé les dignités  
publiques ; & si l'autorité doit être un joug  
accablant , elle doit l'être pour ceux qui  
l'exercent & qui en sont revêtus , & non  
pour ceux qui l'implorent , & qui viennent  
y chercher un azile.

Il est vrai que la bonté toute seule se-  
roit dangereuse dans les soins publics , si  
elle n'étoit tempérée par une juste sévérité ;  
& que comme les Princes portent le scep-  
tre pour marquer qu'ils sont les Pasteurs  
de leurs peuples & qu'ils doivent pourvoir  
à leurs besoins , ils portent aussi le glaive

pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est ce que le saint Roi n'ignora pas. Les dissensions civiles , la foiblesse des régnes précédens , l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux , avoient confondu dans le Royaume la majesté des Loix avec la licence des usages. Au milieu même de la Capitale , & sous les yeux du Prince , étoient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusoient des loix , & auprès desquels l'indigence étoit le seul crime auquel on ne faisoit point de grace. Sous de tels censeurs des désordres publics , vous comprenez assez quelle devoit être dans ce siècle infortuné , la discipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'Histrions , qui sur des théâtres impurs corrompoient les peuples ; & qui mêlant même les mystères saints de la Religion dans leurs fades & indécentes spectacles , débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore plus sacrilèges , mais dont la grossièreté de ces tems ne permettoit pas alors de sentir toute l'infamie & toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité , naissoit , comme il arrive toujours , un débordement de vices : & la France plus civilisée depuis qu'elle avoit embrassé la Foi Chrétienne , avoit , ce semble , repris par cette effrénée licence , la barbarie de ses ancêtres.

tres. A de si grands maux, le saint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la Jurisprudence du Royaume; des personages intègres & éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice & aux jugemens. Des hommes nouveaux élevés sur les ruines des peuples & peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël: le bien & la faveur n'élevèrent plus à des charges, où il ne faut que de la lumière, du désintéressement & de l'équité: on chercha dans tout le Royaume des hommes de ce caractère; & souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés & de la situation la plus obscure, venoit remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les Rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissoit tous les jours la majesté des Loix & la bienfaisance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrêtée, les lieux de honte & d'ignominie pros crits, les théâtres impurs renversés, les spectacles dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par tou-

*Panég.*

V

tes les règles de la foi , interdits comme des crimes par les Loix mêmes de l'Etat ; & les Comédiens , que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité , & auxquels des parens Chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfans de tous les arts propres à plaire , déclarés infâmes , & bannis du Royaume comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété.

Mais si le saint Roi purgea l'Etat par la sévérité de ses Loix , quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte & la sainteté des autels ! Les François , peuple fier & belliqueux , en conquérant les Gaules , y avoient porté avec eux une espèce de barbarie & de férocité inséparables d'une nation dont la guerre avoit été jusques-là la seule occupation , & que la Foi qu'elle embrassa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers Rois mêmes conservèrent long-tems ce reste de férocité , & leurs régnés furent presque toujours souillés de sang & de carnage. La Religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis , y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité ; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas sitôt ; & quoique l'Eglise de France , toujours célèbre par ses lumières & par sa piété , ne fût pas dépourvûe alors de saints Pasteurs ; la plupart de ceux que nos Rois élevoient à ces dignités saintes , en quittant l'habit du sé-

cle, n'en quittoient pas les mœurs & les abus ; & se trouvant par le droit de leurs Eglises, Seigneurs de fiefs considérables & d'un grand nombre de vassaux, on les voyoit souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins, qu'à instruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avoient pas manqué de passer des premiers Pasteurs dans tout le reste du Clergé : & quoique sous les régnes précédens, les Evêques souvent assemblés, n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des réglemens utiles qui sont encore aujourd'hui un des plus précieux monumens de l'Eglise de France ; néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le saint Roi monta sur le trône.

Aussi persuadé que sa puissance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple ; que les Rois n'étoient établis que pour protéger & aggrandir le royaume de Jesus-Christ sur la terre ; & que les Césars, comme le disoit autrefois Tertullien, ne naissoient que pour les Fidèles : les intérêts de la Religion devinrent un de ses soins les plus chers & les plus pressans. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité ou le dérèglement de ceux qui en remplissent les premières places ; que sous

des Pasteurs ignorans ou mondains , la doctrine s'affoiblit , & le culte peu à peu dégénère ; & que l'Arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement , & de devenir même la risée des Philistins , dès que les enfans d'Héli en font établis les principaux dépositaires. Le saint Roi commença donc à rétablir la sainteté & la majesté du Sanctuaire , en élevant aux premières dignités des Ministres fidèles. La naissance , la brigue , la faveur , ne donnèrent plus des guides aux peuples & des Pasteurs aux Eglises : la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de Cour , mais une affaire de Religion : les services rendus à l'Etat , ne furent plus payés des revenus & des honneurs du Sanctuaire : un ministère de paix & de douceur , ne fut plus le prix du sang & la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations , que pour exclure ceux qui étoient assez téméraires pour solliciter & s'appeller eux-mêmes : on tira de l'obscurité des Cloîtres ce que ces pieux aziles , si fertiles alors en grands hommes , avoient de plus saint & de plus éclairé : on élevoit ceux qui avoient su se cacher : & pour être digne des premières places , il falloit avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu , renouvelez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles ! Secondez les saintes intentions d'un Monarque religieux ; & au milieu des cupi-

dités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux si favorables à la piété ! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis ; & continuez à protéger votre Eglise, en conservant un Prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa Couronne, de donner aux peuples de saints Pasteurs, & à l'Eglise des ministres fidèles.

Mais ce ne fut pas assés même pour saint Louis d'élever des hommes pieux & habiles aux honneurs sacrés ; il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venoit presque tous les jours, ou le délasser des soins de la Royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert-Sorbon, ces hommes si célèbres & si saints, parurent souvent assis à sa table ; & en honorant ainsi la science & la piété, non-seulement il montrait que la familiarité des bons Princes, devoit être la récompense du mérite & de la vertu ; mais encore que la Royauté elle-même ne fournit pas de plaisirs plus vifs & plus purs, que ceux qui se goûtent avec des amis saints & fidèles. Et c'est ainsi que dès-lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un

régne encore plus florissant, c'est-à-dire, le palais du Prince devenu l'azile des Sciences & des Lettres; les Savans assemblés autour du Trône y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connoissance de la nature, y polir les mœurs & le langage, renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur & de plus curieux; & par-là la France devenue l'Ecole publique de toute l'Europe, & les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation, que par les largesses du Souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talens & le mérite.

Un régime accompagné de tant de sagesse & de justice, fut bientôt proposé comme le modèle de tous les régnes, & rendit le saint Roi l'admiration de toutes les Cours de l'Europe. Nos voisins, de tout tems jaloux de la grandeur & de la gloire de la Monarchie, la voyoient prospérer sans envie sous un Monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence & la vertu: ils cherchoient plus à étudier & imiter la sagesse de son gouvernement & le bonheur de son régime, qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre aux pieds de son trône leurs dissensions & leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts; & malgré les raisons d'Etat, qui sembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient



toujours en lui un juge équitable & désintéressé, qui régloit leurs différends, qui assoupissoit leurs animosités, & qui, en les réunissant, ne faisoit que réunir en sa faveur leur admiration & leurs hommages. Non, mes Frères, c'est deshonorer la foi des Chrétiens & blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Evangile, ne s'accordent guères avec celles du gouvernement. La Religion, qui établit les Rois, seule conserve & soutient les Royaumes: la prudence de la Croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair: l'ambition & la mauvaise foi ont renversé beaucoup de Trônes; mais la justice & la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide; & qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix & la douceur de l'innocence; comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique, accessible à ses sujets; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité, que la simplicité du lieu ren-

doit encore plus respectable ; réglant les intérêts des familles ; réconciliant les pères avec les enfans ; démêlant les passions de l'équité , assurant les droits de la veuve & de l'orphelin ; paroissant plutôt un père au milieu de sa famille , qu'un Roi à la tête de ses sujets ; entrant dans les détails , dont des subalternes se feroient crus deshonorés , & ne trouvant indigne d'un Prince & indécemment à la majesté des Rois , que d'ignorer les besoins de leurs peuples. -

Ce n'étoit plus , dis-je , ce Roi pacifique & clément : c'étoit un Héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire : terrible à ses ennemis , lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli , avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majesté ! Les Grands , sous prétexte de mécontentement contre la Régente , avoient pris les armes contre leur Roi : un Prince de son sang à la tête des rebelles , entraînoit tout dans son parti ; & déjà la plupart des Provinces , gouvernées alors par de petits Souverains , ne vouloient plus reconnoître le Maître commun. Le jeune Louis , au milieu de ces troubles , si dangereux à une autorité naissante , assemble des troupes , poursuit les rebelles , prend les villes , ramène les Provinces au devoir. Le Prince chef de la révolte demande la paix : les Grands suivent

vent son exemple ; obligés de venir implorer la clémence du vainqueur , ils sont surpris de retrouver un père ; & le voyant par-tout plus grand , ou que le danger , ou que la victoire , ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon Maître , & qui leur a fait connoître un si grand Roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques , notre pieux Héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la Foi. Il voyoit avec douleur les armes des Princes Chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres , & leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence & les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint , il sort comme un autre Abraham de sa terre & de la maison de ses pères ; il s'arrache à toutes les délices du Trône ; & à la tête de ses plus vaillans sujets , il vole venger la gloire de Jesus-Christ outragée par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine , & menaçoient d'envahir le reste que la valeur des François venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée , qui arrosée du sang de Jesus-Christ , & consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes , gémissiez pourtant encore , malgré tous les efforts de nos pères , sous une dure servitude , pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin , à la vérité des prédic-

*Panég.*

X

tions du Sauveur & à la triste réprobation des Juifs : terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux Héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappellâtes vos anciens jours de gloire & d'allégresse : vous parûtes animée d'une nouvelle espérance : vous crûtes revoir les Josués, les Gédéons, les Davids à la tête de vos Tribus, qui venoient briser votre joug, & vous délivrer de la servitude & de l'oppression d'un peuple incirconcis. Mais le tems de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié ; & le Seigneur ne vouloit que glorifier son Serviteur en l'éprouvant, & point du tout mettre fin à vos malheurs & à votre ignominie.

Cependant tout sembloit annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur, & enfin la valeur & la piété du Prince, à qui la Religion seule avoit inspiré ce grand & pieux projet. Je dis sa valeur. Car, mes Frères, qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs & par sa foi ? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de

venger la gloire du Seigneur; il se jette dans l'eau l'épée à la main & le bouclier pendu au col; & devançant ses troupes à la vue de l'ennemi, Où est le Dieu de Louis, s'écrie-t-il comme un autre Théodose; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril, glace les ennemis par la fierté de sa contenance; & Damiette devient la conquête de sa foi & de sa valeur. Tantôt courant par-tout où le péril devient plus grand; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est Roi, que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage & sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du Trône; & tout captif qu'il est, il fait se faire rendre hommage par des vainqueurs barbares.

Non, mes Frères: (& c'est ici le fruit de cette première partie de mon Discours:) les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les Saints: par-tout ailleurs elles sont ou des passions ou des faiblesses. La piété est la source du vrai mérite: les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclat-

tantes , qui n'ont de beau que le spectacle , mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais si son cœur est corrompu , mais s'il ne craint pas le Seigneur , on peut louer ses succès , mais le héros mérite peu de louanges , & l'on prend pour grandeur d'ame , ou une férocité de naturel , qui le rend intrépide , ou une ivresse de raison qui lui cache le danger , ou une bassesse d'ame qui s'expose & risque tout pour s'attirer de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme , que l'adversité ne peut abattre : mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi , dans la consolation de sa propre conscience , & dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe ; c'est un imposteur qui se trahit & qui nous trompe , ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc Saints , mes Frères , si vous voulez être véritablement grands. La piété , que vous regardez comme une foiblesse , seule annoblit le cœur , l'élève au-dessus des passions vulgaires , & forme seule les grandes qualités , parcequ'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand Roi devant le monde , parcequ'il fut un Roi saint aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas assez : il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu , qu'il étoit.

plus grand devant le monde ; c'est ce qui me reste à vous montrer.

## II.

IL n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang & la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne , & les usages inséparables de la grandeur , doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui font la peine & la malédiction de la prospérité , pouvoient en devenir eux-mêmes un privilège qui leur en facilitât les voies ; & que ce qui fait le péril & le malheur des Grands , dût en faire en même-tems la sûreté & l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés , plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu ; & que pour peu que nous fassions pour le Ciel , nos foibles efforts , enflés de nos titres & de nos dignités , ont le même poids dans la balance du souverain Juge , que les justices les plus abondantes & les œuvres les plus saintes & les plus pénibles des âmes vulgaires.

A une illusion si commune saint Louis opposa les vûes de la Foi. Loin d'enviager la Royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses & toutes sensuelles , il comprit avec saint Ambroise ,

que plus il avoit reçu , plus on exigeroit de lui ; & que les périls du Trône étant infinis , les fautes presque irréparables , les exemples du Souverain essentiels , il avoit besoin de plus de vigilance , pour y conserver son ame pure ; de plus de mortification , pour y expier , outre ses propres faiblesses , tant de fautes étrangères , inévitables dans les grandes places ; & enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques , pour être le modèle de ses peuples.

Je dis en premier lieu , de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. En effet , mes Frères , tout est péril dans la dignité souveraine : l'orgueil que nourrissent les adulations injustes ; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses ; les plaisirs que facilite l'autorité suprême ; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins , ou l'oisive indolence ; enfin , les usages que tous les siècles ont reçus , mais que la Loi de Dieu , plus ancienne que les siècles , a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils , le plus dangereux encore , c'est de ne pas les connoître : car les Grands toujours loués & jamais instruits , périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités , le pieux Prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les Grands d'ordi-



naire, dès qu'ils oublient Dieu, ils ne mettent plus de bornes à la licence : lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur ame rassasiée de volupté ; & jusques dans le crime même, il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce Prince de Babylone n'eût pas trouvé assés de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnées par l'impie profanation des vases du Sanctuaire. Notre saint Roi se fit des monstres des fautes les plus légères : rien n'égalait dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'ame, & qui la met dans la disgrâce éternelle de son Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit-là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens ; & comme il le disoit souvent, la perte de son Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des Grands & des Princes de votre peuple, une foi si vive & si digne de la Religion ; & faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, & sur le trône même, on n'est plus rien & on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux sentimens, saint Louis ajouta les  
X iv

précautions & les remédes : car qui ne fait, mes Frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs Princes ; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables & des langues mercénaires, ne reviennent jamais à eux que sous les couleurs flatueuses de la vertu ; & que tout les trompe, parceque l'art de leur plaire, c'est de les tromper ? Le saint Roi n'eut point de flatteurs, parcequ'il n'aima point ses fautes : environné d'un nombre d'amis saints & fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite : les plus sincères lui étoient toujours les plus chers. Persuadé que les Princes n'apprennent jamais que les vérités agréables ; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, & de rendre les hommes faux & timides par les graces mêmes qui nous les attachent, le saint Roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on ne sauroit trouver qu'en eux seuls. Il vouloit être instruit ; il ne vouloit pas être flaté : la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais peu content d'éviter les périls de la Royauté, saint Louis se crut obligé d'en expier sans cesse les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place, qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes

& des Provinces , de la tranquillité des familles , de l'observance des Loix , des suites de la paix ou de la guerre , de l'abondance ou des calamités publiques , de la licence ou de la discipline des mœurs , des artifices & des passions humaines ; des abus , ou impunis , ou autorisés ; des vertus , ou négligées , ou peut-être persécutées ; des graces ou accordées au vice , ou refusées au mérite ! Grand Dieu ! vous ne rejetez pas les Grands & les Puissans , puisque vous les avez établis vous-même , & qu'ils tiennent leur puissance de vous seul ; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut !

Plein de ces vûes de la Foi , le saint Roi gémissait sans cesse sous le poids de la Couronne & sous la multiplicité de ses soins & de ses devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le Trône ; il étoit effrayé des sollicitudes & des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics : il regardoit les péchés de ses peuples comme ses péchés propres , & se croyoit obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il cachoit la mortification de Jésus-Christ : l'austérité d'une haine presque perpétuelle affligeoit l'innocence de son corps : la seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendoit quelquefois cette pratique douloureuse ; & des mem-

bres qui n'avoient jamais servi à la volupté ; servoient à la justice & à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes , on n'oseroit l'exiger des Grands : leurs plus légères démarches de Religion sont accompagnées d'éloges si pompeux , qu'on les donneroit à peine à la piété la plus consommée : ils sont des modèles de vertu, le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice & de la licence. Aussi , comme le disoit saint Ambroise au grand Théodose , les siècles passés ont vû beaucoup de Princes pécheurs assis sur le trône ; mais ils n'y ont presque vû qu'un seul David pénitent. Combien de fois dans les calamités publiques qui affligoient le Royaume , cette ville régnante vit-elle notre saint Roi traverser les rues couvert de cendres & de cilice ; aller implorer publiquement dans nos Temples le secours du Ciel ; s'offrir lui-même , à l'exemple de David , comme une victime de propitiation pour tout le peuple ; se reconnoître seul coupable des malheurs publics ; & comme ce Prince , dire au Seigneur : Détournez sur moi seul , ô mon Dieu , le glaive de votre fureur & de votre colère : épargnez ce peuple que vous avez choisi , qui vous connoît & qui vous adore , & dont peut-être tout le crime à vos yeux est d'avoir un Prince que vous avez comblé de faveurs , & qui ne vous

2. Reg. en est pas plus fidèle : *Vertatur , obsecro,*  
24. 17. *manus tua contra me : ego sum qui peccavi ;*

*isti qui oves sunt , quid fecerunt ?*

Et au fond , mes Frères , ces sentimens si humbles dans la bouche de saint Louis , ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des Grands. Oui , mes Frères , le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble & une conscience sincère ; la Religion n'est presque plus que pour lui : c'est parmi les Grands & les Puissans que la Religion devient un problème ; que la Foi passe pour crédulité ; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienveillance ou la sévérité religieuse du maître ; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature & de l'humanité ; & que l'ennui & la satiété , qui suit les plaisirs , est le partage des plus vertueux & des plus sages. Cependant , mes Frères , c'est vous seuls qui attirez les châtimens publics sur les peuples ; & c'est le peuple seul qui souffre de ces châtimens publics : vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses & vous dispenser de les soulager : vos jeux , vos tables , vos profusions , vos plaisirs n'y perdent rien ; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés : vous êtes les seuls coupables ; & les pauvres seuls sont punis : votre crime devient votre excuse ; les calamités publiques qui sont tou-

jours la peine de vos dissolutions , & qui devroient être le juste sujet de vos larmes & de vos largeesses , le deviennent de votre dureté & de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés : vous rallumez la foudre , en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'appaiser en les foulageant. Malheur à vous , qui après avoir abusé des graces du Ciel , abusez encore de ses châtimens ; & qui également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère , trouvez par-tout ou l'occasion de vos crimes , ou le prétexte de votre impénitence.

Du moins , mes Freres , vous devez l'exemple aux peuples , quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affigent ; dernier motif de vertu que le saint Roi trouva dans la dignité souveraine. En effet , les exemples des Grands décident presque toujours des mœurs publiques : les hommes aiment les grands modèles ; & par une vanité naturelle que chacun trouve en soi , on croit en copiant leurs mœurs , entrer en part de leur grandeur & de leur naissance : le peuple surtout , qui n'est pas capable de se faire des règles , cherche des exemples ; & comme les Grands lui paroissent les plus dignes d'envie , ils sont aussi ceux qui lui semblent

les plus dignes d'imitation. Ajoutez à ce desir qu'inspire la nature les motifs étrangers de complaisance , de crainte , de fortune , qui donnent aux Grands tant d'imitateurs , & qui rendent si dangereux , ou si utiles , les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics , plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure & irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand Roi , jointes à toutes les vertus d'un simple Fidèle. Plus magnifique que tous les Princes de son siècle , dans les occasions où la dignité du Trône le demandoit , il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les Grands ne sont pas dispensés ; & en surpassant même ses sujets , comme le remarque l'Historien de sa vie , dans la simplicité de ses habits & dans la frugalité de sa table , il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment , & que ce sont les passions des hommes , & non leur rang & leurs dignités , qui ont rendu le luxe & les profusions nécessaires. De plus , plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'Empire , de ramener au devoir des sujets rebelles , ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang ; on le voyoit au sortir de-là , tantôt porter aux pieds des autels la componction & l'humilité d'un

pénitent ; tantôt abaisser aux pieds des pauvres , qu'il servoit presque tous les jours de ses mains , la majesté royale ; tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion & de la défaite de son armée , les soldats morts pour la gloire de Jesus-Christ , animer les siens par son exemple ; & malgré l'odeur de mort , que l'air corrompu par la puanteur des corps , répandoit à l'entour & l'horreur du spectacle , aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle , que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grace du batême , & par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la Religion. Exemple d'autant plus rare , que les Grands ne croient être nés que pour eux-mêmes ; que le bonheur & l'intérêt des peuples n'est compté pour rien , dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir ; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce , & faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices ; & que loin d'être les victimes du bien public , le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

Ici , mes Frères , si la brièveté d'un Discours le permettoit , après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples & le modèle des Rois , il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques , & le considérer com-



me le modèle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics où l'on est comme soutenu par l'éclat de ses actions mêmes; mais c'est dans la pratique constante de ces devoirs obscurs & ordinaires, où l'on est moins en garde contre soi-même; que la vertu solide paroît principalement; & rien n'est plus rare dans la piété des Grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui est toute cachée aux yeux du public & renfermée dans le devoir domestique.

Cependant les soins d'un vaste Royaume n'empêchèrent jamais le saint Roi d'offrir tous les jours au Seigneur à la tête de sa Famille royale, des vœux communs & des prières ferventes. Son palais étoit devenu une Eglise domestique; & cette demeure superbe des Rois, où se forment toutes les passions, & d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'étoit plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur étoit invoqué, & d'où couloient sur tout le Royaume des sources de vie & de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné & aux autres Princes ses enfans. Qu'on

lit encore avec un saint respect pour ce pieux Roi, mes Frères, les soins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation ! les assemblant tous les soirs auprès de sa personne ; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paroissent dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étoient louables : leur proposant dans l'histoire des Rois leurs ancêtres, des exemples de vice & de vertu ; & en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons & des méchans Princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, & les blâmes ou les louanges, que la postérité toujours équitable, donnera jusqu'à la fin à leur mémoire, les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables & bienfaisantes des uns, & à éviter les vices & les fautes des autres. On aime assés, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité : on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères & les plus héroïques de la sagesse. Mais la conduite domestique soutient mal le faste & la vanité de ces instructions : on leur propose les vertus de leurs ancêtres ; & on affoiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi loin de leur inspirer des sentimens de vertu par ces instructions contredites par nos  
exemples,

exemples , nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom : que les maximes qu'on nous en débite , ne sont qu'un langage & une façon de parler , qui a passé des pères aux enfans , mais que l'usage a toujours contredit ; & qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zélés défenseurs , ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint Roi dont je n'ai fait qu'abrégé l'histoire ; persuadé que le simple récit de sa vie étoit un parfait éloge & une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avoient pu rallentir son zèle ; déjà cassé , moins par les infirmités d'un âge avancé , par les fatigues de ses voyages & de ses guerres , que par les austérités d'une vie dure & pénitente ; il part & marche encore contre les infidèles , suivi de ses Princes & de ses troupes : il aborde en Afrique , persuadé que s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jesus-Christ , cette conquête lui facilitera celle des Lieux saints , & de cette terre , dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses desirs. Mais il meurt , comme Moïse , avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin , comme lui , cette terre heureuse promise à sa postérité ; & se consolant , à l'exemple de

*Panég.* Y

Moyse, dans l'espérance que ses successeurs établiraient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, & en chasseroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfans & aux principaux Chefs de son armée, comme autrefois Moyse sur le point de sa mort :

*Deut. 4. Ecce morior in hac humo.* Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem* : mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez ; & cette terre promise au peuple de Dieu, deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang & de mon trône : *Vos transibitis, & possidebitis terram egregiam.*

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte & si auguste postérité ! Faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendans de saint Louis, avec son sang & sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, & son règne si heureux à ses peuples. Donnez toujours votre justice & votre jugement aux enfans de ce saint Roi : rendez-les saints, & vous les rendrez grands ! N'en faites pas les vainqueurs des Provinces & des Royaumes ; faites-en les pères de leurs peuples ! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant ; & l'amour de ses sujets l'affermiront toujours. Ecoutez les vœux sur-tout que nous vous offrons tous les jours pour

le plus grand de ses successeurs , pour qui nous n'avons plus rien à desirer, qu'un règne aussi long & aussi saint , qu'il a été jusqu'ici glorieux ! Secondez ses pieux desseins ; éclairez la droiture & la sainteté de ses intentions ; montrez-lui vous-même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne-foi , & que son desir le plus vif & le plus marqué est de les connoître ! Et soyez béni à jamais , Seigneur , de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne ; faire servir sa gloire à son salut ; embellir son histoire, déjà pleine de tant de prodiges, des actions de la Foi plus durables & plus immortelles que les victoires & les conquêtes , & combler toutes les graces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes , je veux dire par une piété tendre & sincère.

Pour vous , mes Frères , instruits dans ces grands exemples , ne rougissez plus de la piété comme d'une foiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre ; qu'elle seule donne du prix & une véritable grandeur à nos actions ; que sans elle les plus grands hommes sont petits & rampans , & avec elle les plus petits & les plus obscurs deviennent grands & héroïques ; & qu'enfin il n'y a de réel sur la terre , que ce que nous faisons pour le Ciel , que je vous sauhaité , &c.

*Ainsi soit-il.*



# S E R M O N

POUR LE JOUR

D E

## SAINT ETIENNE.

Et non poterant resistere sapientiæ , & Spiritui qui loquebatur.

*Et ils ne pouvoient résister à la sagesse & à l'Esprit qui parloit en lui. Act. 6. 10.*

**T**OUT Chrétien est établi par le bapême , témoin & défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Eglise , en nous régénérant , nous met entre les mains ; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs & de ténèbres , & de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du Juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre , comme un astre toujours luisant , dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions ré-

pandent parmi les hommes , redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein , & confondant par sa pureté & par son innocence les excès & les dérèglemens qui l'environnent. Mais comme les Justes sont rares sur la terre , il est peu de Fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître , & presque tous les hommes l'ignorent ; il faut l'aimer , & tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre ; enfin , il faut aimer ses frères , & la charité qui nous unit à eux , est presque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà , mes Frères , les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint Martyr , dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur , parcequ'elle ne trouva jamais tant de lumières , tant de force , tant de charité : il eut pour elle un amour éclairé , un amour intrépide , un amour tendre & compatissant. Pour nous , ou nous n'aimons pas la vérité , parceque nos passions nous empêchent de la connoître ; ou la connoissant , nous n'osons nous en déclarer les défenseurs , parceque nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité ; enfin , ou la défendant il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité ,

que de haine contre ceux qui l'attaquent.  
Implorons, &c. *Ave, Maria.*

**I.** **PARTIE.** LES trois sources de lumière, sont l'innocence de la vie, le desir de s'instruire, la pureté de l'intention : l'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, & c'est une ignorance de corruption ; le desir de s'instruire, parceque la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'est une ignorance de paresse ; enfin la pureté de l'intention, parceque ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelque autre chose que pour elle-même, & c'est une ignorance de malice. Or c'est sur ces trois grandes dispositions, que notre saint Martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connoissance de Jesus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les déréglemens qui souillent d'ordinaire les premières mœurs, & le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des Fidèles croissant, & les Apôtres partagés par trop de soins, cherchant des hommes pleins de foi & de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, & les associer, comme autrefois Moïse, à la



construction du Tabernacle saint & à la formation de l'Eglise, Etienne a le premier honneur du choix , & paroît à la tête de ces nouveaux Ministres. Quelle gloire ! mes Frères , parmi tant de Disciples tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ , tous remplis des dons de l'Esprit saint depuis peu répandu sur eux , la plupart compagnons des courses & des travaux de leur divin Maître ; tous dépositaires de sa puissance , marchant sur ses pas , & chassant les esprits immondes : parmi ces hommes les fondateurs de la foi , les conquérans des peuples , les premières colonnes des Eglises , qu'on prend pour des Dieux & qui servent déjà de spectacle au ciel & à la terre , Etienne est préféré ; & au milieu de tant de lumières ce nouvel astre brille & se fait remarquer , comme s'il paroïssoit tout seul au milieu d'une nuit profonde.

Ainsi Etienne se prépara à devenir Ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car , mes Frères , d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables & les plus essentiels ? D'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne , ou pour les adoucir , ou pour les combattre ? D'où vient que nous ne convenons presque ja-

mais des vérités qui nous condamnent : & que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte & l'injustice ? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie & de sa foiblesse ? que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même ? que l'injustice ne voit dans l'iniquité de son gain & de ses profits, que son bonheur & son adresse ? que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs même des tems, des prétextes pour se justifier sa dureté & sa barbarie ? que l'âme mondaine regarde son ivresse & ses dissipations comme le privilège de son âge ou de son état, & la condition nécessaire de la vie humaine ? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes loin d'annoncer l'Evangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier ? que loin de condamner & de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui ? & que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice ? c'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache ; c'est que nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi ; c'est qu'il faut com-  
mencer

mencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoître nos devoirs ; c'est que la vérité est le fruit de la pureté & de l'innocence. De-là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état ; qu'il voit le danger des autres passions, & qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même. De-là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité & de paresse ; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères : en un mot, que chacun voit loin de lui les pièges qui ne le regardent pas, & qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connoissance de la vérité un cœur pur ; il faut ajouter à cette première disposition un desir sincère de la connoître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premières voies à la connoissance de Jesus-Christ ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine & la personne du Sauveur ; malgré les bruits injurieux que les Pharisiens répandoient contre la sainteté de ses œuvres & la vérité de son ministère : malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses Disciples ; malgré les mépris mêmes dont on étoit menacé en s'attachant à ses maximes & à l'espérance de ses promesses : Etienne cherche la lumière

*Panég.*

**Z**

qui commence déjà à se montrer à lui : il soupire comme les Patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche ; il en étudie dans Jesus-Christ les marques & les caractères prédits dans les Prophètes ; il les découvre dans ses œuvres & dans sa doctrine ; & la connoissance de la vérité , est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parceque nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclaircir nos erreurs & dissiper nos ténèbres ; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égaremens ; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement & de nos méprises ; nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fausse douceur ; nous sommes habiles à nous dérober à la lumière, qui malgré nous nous poursuit & nous éclaire ; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, & nous là regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge & l'ombre de la mort : *Et si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré ; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule & de petitesse ; tout ce qui com-

Job. 24.  
17.

bat ce que nous aimons , nous paroît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité ; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes , nous le prenons pour une censure & non pas pour une instruction : ce n'est pas assés pour nous de vivre dans l'erreur , nous voulons que ce que nous aimons , comme dit saint Augustin , devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne , loin de nous détromper , nous aigrit & nous révolte ; nous la regardons comme un art d'exagération & d'hyperbole ; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu ; nous contestons contre les décisions de l'Evangile , comme si l'on pouvoit en appeller de Jesus-Christ à nous-mêmes , comme si le monde pouvoit justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même destinée à nous éclairer , nous égare & nous aveugle ; les remèdes qui auroient dû nous guérir , sont pour nous de nouvelles plaies ; les Ministres établis dans l'Eglise pour notre sanctification , coopèrent à notre perte ; & par une juste permission de Dieu qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître , nous trouvons la mort & les ténèbres , où nous aurions dû trouver la vie & la lumière.

Enfin , la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Etienne à

la connoissance de Jesus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jesus-Christ ; il savoit que les persécutions & les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses Disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction , puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie & de son innocence ; ni les premières places dans le Royaume de son Maître , puisqu'il avoit déjà appris de sa divine bouche que le dernier de ses Disciples seroit le premier ; ni les louanges frivoles des hommes , puisqu'il s'exposoit par-là à leurs dérisions & à leurs censures ; ni une vie plus douce & plus tranquille , puisqu'on ne lui avoit annoncé que la faim , la soif , la pauvreté , des travaux & des peines ; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le sacrilège Simon , puisqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles , ne seroient pas pour cela mis au nombre des Disciples de son divin Maître. Il chercha Jesus-Christ pour Jesus-Christ lui-même ; il comprit qu'en lui étoient tous les trésors de la science & de la sagesse ; qu'en le trouvant il avoit tout trouvé , & que c'étoit le perdre , que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction , mes Frères , pour la plupart de ceux qui m'écoutent ! Nous

mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains & des vûes basses & rampantes : le salut éternel tout seul ne nous paroît pas un prix assez digne de nos soins & de nos démarches, Dieu lui-même ne nous suffit pas ; il faut que le monde, que des hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jesus-Christ : je dis leurs intérêts ; une vaine réputation, les premières places dans un Royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jesus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même ; que dirai-je ? souvent le desir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître : voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jesus-Christ que parceque le monde les abandonne : ils regardent la vertu comme la ressource des passions & la bienséance du dernier âge ; ils attendent de n'être plus propres au monde & à ses plaisirs, pour être propres au Royaume de Dieu & à sa justice ; ils couvrent des apparences de la Religion les prétextes d'une vie criminelle & mondaine ; & ne pouvant plus se faire un amusement

du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain : ils font servir le don du Ciel aux espérances de la terre ; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer ; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu ; & après avoir épuisé pour parvenir à leurs fins toutes les ressources criminelles des passions , ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délaînement des inquiétudes du crime : ils sont fatigués de leurs passions , & non pas touchés de la vertu ; ils sentent le poids du dérèglement , mais non pas l'horreur de leurs fautes ; ils veulent finir leurs agitations , & non pas commencer leur pénitence ; ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu ; ils desirer de calmer leur cœur , & non pas de le purifier ; & n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime , ils le cherchent dans la vertu.

Enfin , il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre : des hommes corrompus dans l'esprit & dans le cœur , dit l'Apôtre , qui ne cherchent dans la doctrine de la Religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte ; qui ne lisent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affoiblir l'autorité & l'évidence ; qui n'étudient curieusement la sain-



teté de nos mystères, que pour en faire le sujet de leurs doutes & de leurs blasphèmes; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, & qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement & à leurs ténébres. Ainsi, mes Frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, & la vérité se montre à peu de Fidèles, parcequ'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un desir sincère de la connoître, & une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint Martyr un défenseur éclairé; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

## II.

## PARTIE.

TROIS défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne, qui oblige tout Fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Premièrement, la crainte des hommes qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle; secondement, la prudence de la chair qui fait que la connoissant, nous gardons un silence criminel, & n'osons tout haut en prendre la défense; enfin, une fausse complaisance qui voulant allier la vérité & le mensonge, l'altère & l'adoucit, & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conscience. Or, l'histoire du saint Martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions & des vertus très-opposées à ces trois défauts.

Et premièrement , quoique le Pasteur frappé , les brebis fussent dispersées ; quoique la fureur d'Hérode , la malice des Prêtres , la superstition du peuple , laissassent tout à craindre pour les nouveaux Disciples ; quoique la plupart de ceux qui avoient été témoins & participans même des prodiges de Jesus-Christ , de peur d'être enveloppés dans sa condamnation , se rangeassent du côté de ses ennemis , & répandissent avec eux des opprobres & des calomnies contre sa mémoire ; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre le Sauveur , Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : il ne se laisse point ébranler comme Pierre , ni corrompre comme Judas. Egalemeut insensible aux promesses & aux menaces des hommes qui périssent avec eux , il ne craint que celui qui demeure toujours , & qui seul peut perdre l'ame ou la sauver éternellement ; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jesus-Christ ; l'exemple commun , loin de l'ébranler , l'affermir & le fortifie ; il tire de l'erreur publique , de nouveaux motifs de fidélité & de prévoyance. Il n'a pas oublié que selon la doctrine de son divin Maître , le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité ; que le monde ne sauroit aimer Jesus-Christ ; que les persécutions & les opprobres sont les caractères les plus

marqués de son Évangile ; & que la voie qu'il nous a montrée, est trop étroite & trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.


Et voilà, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde ; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons ; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissemens & nos suffrages : les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité ; nous n'osons contredire le langage commun du monde & des passions ; nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Disciples de Jésus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, & nous découvre les illusions du monde & de ses maximes ; en vain, une éducation chrétienne & un naturel heureux, ont laissé en nous des semences de vérité, qui nous marquent le faux & le danger des voies que la plupart des hommes suivent ; en vain notre conscience d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle ; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui ; nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix & l'excellence ; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous con-

noissons en secret le frivole & la folie ; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse ; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne ; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde , tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions ; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous , que de la retenir dans l'injustice : par-tout presque nous trahissons notre conscience & nos sentimens. Nous nous laissons entraîner à la multitude ; nous n'osons être tout seuls de notre côté ; nous craignons la singularité de la vertu & de la vérité , comme un ridicule qui nous couvrirait de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs ; tantôt la foiblesse pour nos amis ; tantôt la crainte des dérisions & des censures ; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque'aussi indifférente que le mensonge ; tantôt une ivresse & une mauvaise-foi qui cherche à s'étourdir dans ses égaremens , débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même ; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode ; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin , presque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jesus-

Christ ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes , nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la Loi de Dieu condamne ; nous adhérons à leurs erreurs , & nous aidons à les rendre plus inexcusables ; nous donnons à leurs passions , les noms de la justice & de l'équité ; nous appellons leurs vengeances , des ressentimens équitables ; leurs attachemens criminels , des caractères & des suites d'un cœur tendre & fidèle ; leurs dérèglemens honteux , des foibleesses pardonnables ; leurs profusions insensées , des panchans d'une ame noble & généreuse ; leur ambition démesurée , une élévation d'esprit & de cœur ; leur avarice sordide , une sage économie ; leur médisance cruelle , une aimable vivacité ; la fureur du jeu qui les possède , un délassement nécessaire. En un mot , il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité : vifs , fiers , intraitables , quand il s'agit de nos passions ; nous devenons lâches , timides , rampans , dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connoissons point cette sainte fierté , cette droiture de cœur , cette haute magnanimité , cette noble simplicité si respectée même dans le monde , dont les premiers Disciples de la Foi nous ont laissé de si grands exemples , & qui a toujours été le caractère des ames fidèles. Nous vivons pour les hommes ; nous ne vivons pas

pour Dieu & pour nous-mêmes : nous nous faisons une conscience & une Religion, une humeur, un caractère, un esprit, & un cœur pour eux ; & ils sont la fin de toutes nos voies & le motif de toutes nos actions , comme s'ils pouvoient en être le prix & la récompense : tout ce que nous ne faisons pas pour eux , nous le comptons comme perdu , comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous ; & après plusieurs années passées sur ce ton , Dieu seul pour qui nous devons vivre , se trouve à notre mort le seul qui ne sauroit compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint Martyr nous fournit aujourd'hui le modèle , est cette prudence de la chair qui fait que connoissant la vérité , nous gardons un silence criminel , & n'osons tout haut en prendre la défense. En effet , il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jesus-Christ , & de garder , pour ainsi dire , une manière de neutralité entre l'un & l'autre ; il faut encore confesser tout haut Jesus-Christ sans ménagement & sans honte : qui n'est pas avec lui , est contre lui ; & n'oser se déclarer son Disciple , c'est être son persécuteur & son adversaire. Or , c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit & nous condamne. Que de vains prétextes n'auroit-il pas pu

se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime? le prétexte d'attendre un tems plus favorable, & où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, & de jeter la pierre précieuse de l'Evangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les Apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il falloit le leur laisser & se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avoit confié & de la distribution des aumônes;  d'exemple des autres Diacres nouvellement élus qui ne sortoient point de leurs fonctions & ne couroient point annoncer Jesus-Christ au peuple. Mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair & du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit & les figures de la Loi; il leur découvre Jesus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit dans les Prophètes; il leur reproche leur ingratitude & l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toujours favorisés; il leur annonce que la mesure de leurs crimes & de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils

ont répandu ; il leur remet devant les yeux le sang de tant de Prophètes dont leur ville a été souillée, & se sert de leurs propres armes pour les attaquer & pour les combattre.

Oui, mes Frères, & je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent ; de tant d'illusions sur les règles & sur les devoirs, qu'ils se forment à eux-mêmes ; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule ; nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret & timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode ; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, & que ce n'est pas à nous à instruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contretems de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes ; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier



en est chargé ; que nous devons la vérité à nos frères ; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle , & conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi & de la doctrine sainte ; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue , & que cacher la lumière , c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous & qui nous éclaire ; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité ; que ce n'est point aimer nos amis , que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent , & qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas ! mes Frères , le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs & ses maximes de mort & de péché ; & nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle ? le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine ; & nous nous faisons une honte de la doctrine de Jesus-Christ ? le monde ose tous les jours contredire le langage de la Foi par les illusions qu'il lui oppose ; & nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la Foi & du salut ? le monde s'élève insolemment contre l'Evangile ; & nous n'osons soutenir l'honneur de l'Evangile contre lui ? le monde traite publiquement la doctrine de Jesus-Christ de folie & de foiblesse ; & nous avons pour ses folies & pour ses

erreurs des égards qu'il refuse à la vérité ? le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, il en fait le sujet de ses dérisions & de ses censures ; & la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, & n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due ? Nous nous faisons une gloire & un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent ; nous nous ferions un crime de nous ménager, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation & leur conduite ; le silence nous paroîtroit alors une lâcheté & une perfidie ; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons : & les intérêts de Jésus - Christ dont nous nous disons les amis & les disciples, nous trouvent insensibles ; & la gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation & notre zèle ; & le silence, quand on attaque sa doctrine & l'honneur de sa loi, nous paroît une prudence nécessaire ; & nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter. O mon Dieu, peut-on être à vous, & rougir de vous connoître ? Peut-on vous aimer, & vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent ? & n'est-ce point se joindre au monde contre vous, que de n'oser le condamner comme vous ?

Enfin, mes Frères, la troisième manière

nière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est en l'adoucissant & en l'accommodant aux préjugés & aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'est ici principalement, qu'Etienne nous sert & de condamnation & de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions & la délicatesse des Docteurs & des Prêtres; il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que si l'œuvre de l'Evangile étoit l'œuvre de Dieu, il seroit inutile d'entreprendre de le détruire; & que s'il ne l'étoit pas, il tomberoit bientôt lui-même; il pouvoit excuser en quelque sorte leur crime envers Jesus-Christ, en supposant qu'ils n'avoient connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères; il pouvoit leur vanter la sainteté de la loi de Moyse, & louer le zèle & le respect dont ils faisoient ostentation pour ses préceptes & pour ses cérémonies: en un mot, il pouvoit, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse & aux préjugés de son peuple. Mais le saint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens: il les appelle sans balancer, *cœurs rebelles & incirconcis*. Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit saint; loin de

*Panég.* A a

les flater sur leur respect pour la loi de Moÿse, c'est par-là même qu'il les confond & qu'il les condamne; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces, & d'ajouter au sang des Prophètes, dont ils avoient souillé leurs mains, le sang du Juste qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment: ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions, & lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre: ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse; & qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire, que le fruit solide du salut & la gloire de l'utilité: ce n'est pas qu'il ne faille être foible avec les foibles pour les sauver tous; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile; attirer les pécheurs pour les retirer du péché; ménager leur foiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions; & n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles de paix & de consolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence, cette complaisance

criminelle , qui fait que dans nos entretiens avec nos frères , nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jésus-Christ ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu , sous prétexte de blâmer les excès ; nous applaudissons à l'inutilité & à la paresse ; nous accordons bien plus au monde & à ses usages , que l'Évangile ne leur accorde ; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu ; nous donnons aux talens de la nature , les éloges qui ne font dûs qu'aux dons de la grace ; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons , des endroits qui les rendent plus excusables ; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous ; nous nous faisons une fausse règle de charité & de sagesse , de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre ; nous portons parmi les hommes un fond d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent , avec les intérêts des passions qu'ils aiment ; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde ; & nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir , tant d'adoucissmens , qu'ils la font perdre de vûe. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur ; ils laissent la vérité que nous embrassons , & s'arrê-

tent au voile qui la leur cache. Et de-là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissimulations, que par les suffrages des gens de bien. De-là, nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des Justes qui ne la condamnent pas. De-là, les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification & sa défense; il triomphe de nos lâchetés; il insulte à nos condescendances; il fait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous; pour s'excuser, il condamne les Justes, & cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît si digne d'être méprisé, & que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vuide & la folie, que nous en connoissons si profondément les abus & la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions & de ses chimères; nous le ménagions encore, nous respectons encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui; & qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner & de lui déplaire?

JE fai, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur & de tendresse, & qu'elle n'aime que des défenseurs compatissans & charitables : & ce devroit être ici la dernière partie de cette instruction ; mais je l'abrége. En effet de quel amour sincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au Ciel pour eux ; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes ; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime : leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissemens & à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptoit pour rien sa mort, si leur salut devoit en être le fruit & le salaire : il voit le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père ; & le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt, n'est troublé que par la réprobation de son peuple dont il lit, ce semble, l'arrêt dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne demande pas vengeance contre ces meurtriers ; il ne s'écrie pas comme Job : *Terre, ne cache*

III.

PARTIE.

*point mon sang*, & laisses-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui  
 Job. 16. le répandent: *Terra, ne operias sanguinem*  
 19. *meum*; & ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr & qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la conversion de Saul qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel Apôtre; ses prières lui préparent déjà les graces, qui d'un persécuteur doivent en former dans la suite un vase d'élection, & un spectacle digne des Anges & des hommes; & si son zèle n'a pu faire connoître Jesus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un Ministre puissant en œuvres & en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes Frères, les défenseurs que se forme la vérité: c'est la charité qui leur prépare des victoires; il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres & peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mortifier que de desir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent, que parceque leurs personnes nous sont déjà odieuses; souvent en défendant la vérité, on cherche plus à do-



miner, qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, & non pas la vérité qu'on cherche; souvent sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer, qu'on ne le feroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parceque nous sommes jaloux de leurs vertus: enfin, rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de-là vient, mes Frères, que ceux qui nous sont soumis, regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfans, nos inférieurs, nos domestiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, & non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs foiblesses, que comme les médecins charitables de leurs plaies; & que nous perdons sur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à sa défense. De-là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde

plus de censures qui les condamnent , que d'imitateurs qui les suivent : c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères , & qu'en faisant paroître beaucoup de zèle contre les défauts des autres , ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs foiblesses ; c'est que sous prétexte de ne point ménager le vice , ils ne ménagent point assez les pécheurs ; c'est que dans leurs censures , ils paroissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité , qu'être touchés du dérèglement qu'ils blâment ; & rendant la vertu odieuse aux pécheurs , ils leur font paroître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De-là vient enfin , que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères , parceque ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit ; mais on ne s'aime point : les bienséances se rétablissent ; mais les sentimens sont toujours les mêmes : les personnes se rapprochent ; mais les cœurs demeurent toujours éloignés : les dehors sont différens ; mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité : elle se contraint ; mais elle n'est pas éteinte : on se rend des devoirs ; mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien : on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement & de l'imposture ; & souvent ayant la

la raison & la vérité pour soi , on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parcequ'on n'a pas la charité qui souffre tout , & qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux Martyr dont la solemnité nous assemble en ce lieu saint : la vérité trouva en lui un défenseur éclairé, un défenseur intrépide , un défenseur tendre & charitable. Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le Pasteur fidèle que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde ; c'est-à-dire , de retrouver un Docteur éclairé pour vous instruire , un Ministre ferme pour vous corriger , & un père tendre pour vous secourir & vous consoler dans vos peines, & vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle !

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

POUR LE JOUR

D E

## SAINT THOMAS

D' A Q U I N.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, & faceret & doceret in Israel præceptum & judicium.

*Il disposa son cœur à la recherche de la Loi du Seigneur, il pratiqua & enseigna dans Israël ses préceptes & ses ordonnances. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait d'Esdras, au chapitre septième du livre premier de son Histoire.*

**R**IEN n'est plus consolant, mes Frères, que de suivre des yeux de la Foi, les routes de la Providence dans la conduite de l'Eglise. A combien de ménagemens sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour em-

pécher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, & si bien affermie, que malgré tous les efforts des enfans de Babylone elle ne sera jamais renversée ?

Il falloit à la Foi dans sa naissance des caractères sensibles & éclatans pour triompher de l'incrédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques ! ils vont au-delà des prodiges qu'a fait leur Maître ; leur ombre même est toute-puissante. Attaquée par les Empereurs, qu'un faux zèle pour le Paganisme arme contr'elle, elle a besoin de force & de constance pour soutenir la fureur des persécutions : que de Héros, dans ces siècles de feu & de sang, la grace ne forma-t-elle pas ? Quelle hardiesse & quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre, & dans le sexe le plus foible, pour braver les Tyrans, & ce que les tourmens ont de plus affreux ? On voyoit les Chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur, que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée dans des tems plus tranquilles & plus reculés à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfans mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la

science; des Docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la Loi dans la simplicité de leur cœur; & qui après en avoir pratiqué les préceptes & les ordonnances, fussent les défenseurs contre les ennemis de la Foi, & les enseigner aux Fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siècles les Basiles, les Hilaires, les Jérômes, les Augustins; tel fut aussi dans des tems postérieurs le saint Docteur, dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la Loi du Seigneur; il pratiqua & enseigna dans Israël ses préceptes & ses ordonnances: *Paravit cor suum*, &c. Point d'erreur que Thomas n'ait combattue; point de vérité qu'il n'ait établie; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis; & tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand Docteur, je ramène à deux idées toutes simples que me fournit mon texte, tout le sujet de son éloge, qui sera en même tems pour les Ministres de l'Eglise la matière d'une grande instruction. L'étude de la Religion, qui en manifestant la vérité, sembleroit devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'ex-

poser la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science ! que de pas délicats dans son usage ! Saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la Religion ; il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la Religion ; voilà mon premier point : l'usage de cette science l'a affermi dans la piété ; c'est le second. C'est-à-dire, qu'il a cherché la Loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, & qu'il a pratiqué & enseigné dans Israël ses ordonnances & ses préceptes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

## II.

## PARTIE.

Que l'homme est profondément corrompu, mes très-chers Frères ! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains panchans de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement : mais hélas ! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions ; & ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle ? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait ? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissans : toute seule, elle touche peu ; & si des vûes de fortune & d'intérêt ne nous

raniment, on languit dans sa recherche : premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées soit profanes. D'autre part, l'esprit lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la Foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au-delà des barrières sacrées, & par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un Sanctuaire qu'il falloit adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin, l'étude épuisant toute l'application de l'ame dissipe l'esprit, dessèche le cœur, rallentit la dévotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagements d'un état saint, devons à l'Eglise & l'odeur du bon exemple & la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres & plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance & le crédit de sa famille auprès d'un Empereur pouvoient le flatter, & se sert du mépris de la grandeur, comme d'un degré pour atteindre aux sciences : en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà & là dans leurs ouvrages ; & pouvant comme Moyse, trouver lui-



même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béséléel de les assortir, & de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les siècles fera la surprise & les délices des savans : enfin, toujours attentif à ressusciter la grace de sa vocation, la prière, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; & l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu, lui développe plus de difficultés, que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vûes de fortune & d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa Province, on confie le soin de l'éducation de notre Saint aux Moines du célèbre Monastère du Mont-Cassin, usage ancien & si chéri sur-tout de nos pères. Il me semble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moyse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disoit-elle, *Exod.*  
 & *nutri mibi*. Elevez-le pour toute la gran-<sup>2. 9.</sup>deur où je le destine, pour la pompe & l'éclat de l'Egypte. Telles étoient les vûes de la mère de notre Saint ! car, hélas ! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfans ; & on les a déjà donnés au monde ou à Jésus-Christ, avant qu'ils soient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vûes, Seigneur, étoient bien différentes ! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moyse, que pour le conduire au désert, lui con-

fier les intérêts de votre loi , & en faire le Docteur de votre peuple.

L'Ordre de saint Dominique avoit commencé depuis peu à grossir le camp du Dieu d'Israël d'une nouvelle Tribu. Les Ordres qui l'avoient devancé n'étoient , si je l'ose dire , que comme des essais de la grace : *Initium aliquod creatura ejus* : la retraite , la prière , des austérités édifiantes , c'étoit-là le plan de ces anciens Fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la discipline monastique ; ici on joignoit la science à la prière , les fonctions apostoliques à la retraite , le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sortit du Mont - Cassin où les instructions & les exemples des pieux Solitaires qui habitoient cette sainte montagne , avoient nourri & fait croître ces semences de vertu que la grace avoit mises de bonne heure dans son ame : arrivé à Naples , il entend parler des enfans de Dominique ; les merveilles qu'on lui en raconte , excitent sa curiosité ; il les voit , & aussi-tôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement , & se propose de l'embrasser ; il consulte , il examine , il s'adresse au Père des lumières ; & convaincu que c'est - là que Dieu l'appelle , fermant les yeux à tout ce qui pourra l'arrêter , il exécute son dessein. En vain le Dieu de ce monde lui fait voir au loin ses Royaumes , & toute leur gloire ; en vain l'enfer invente tous les

jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie sur qui les engagemens d'une naissance distinguée sembloient lui donner tant de droit. Vous le savez, Seigneur ! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur, la puissance d'un Empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste & longue prison ; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi : mais tous ces efforts sont vains & inutiles : les obstacles qu'on lui suscite, ne font qu'enflammer son desir, & sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible & laborieuse des sciences : non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur sur les progrès qu'il y fera ; il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité.

Oseroit-on, ô mon Dieu ! proposer ici cet exemple au siècle ? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un Cloître l'espérance flatteuse de parvenir ? eh ! dans le monde on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune ; & la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, Ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine,

nous frayons - nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle ? Hélas ! qui nous soutient dans nos pénibles veilles ? un rang qui nous donne de la distinction dans un corps , une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle , un établissement , où parvenus , l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail & de l'étude , ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues , mais qui rallentit notre foi.

Le second écueil que les savans ont à craindre , c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la Foi : & c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre Saint. La Foi est une vertu commode pour les esprits médiocres : comme ils ne voyent pas de loin , il leur en coûte peu de croire : leur mérite en ce point est un mérite tout du cœur : ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'est jamais frappée ; & si la foi est pour eux un sacrifice , c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu , de l'amour & de la simplicité , mais il n'y a

*Gen. 22. point de victime : Ecce ignis & ligna ; ubi est 7. victima holocausti ?*

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes & lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre , ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer : in-

troducts depuis long-tems par un privilège délicat dans le Sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la Foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables: un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte; on s'égare malheureusement; & notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu: on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'est faire écrouler tout l'édifice: en un mot, on veut bien subir le joug de la Foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir & y faire des retranchemens à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies: les annales de la Religion nous ont conservé le souvenir de leur chute; & chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De-là, mes Frères, quelle source de gloire pour saint Thomas! avec tous ces grands talens qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré; une imagination belle, heureuse, exacte; une mémoire immense; quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuses richesses aux pieds des Maîtres de l'Eglise

qui l'avoient précédé ? Il favoit , ô mon Dieu , que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain , aussi-bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer ; & que , comme cet élément furieux ne sauroit rompre sa digue invisible sans causer des défordres dans l'univers , l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au-delà du terme que vous lui avez prescrit , sans tomber dans des égaremens aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert le Grand , il paroît dans la Capitale de la France , & dans la première Université du monde ; mais avec quelle distinction ! Son mérite perce d'abord cette foule de Savans , qui attirés par les libéralités de nos Rois , y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de Savans , par la sagacité de son esprit & par l'abondance de ses lumières ; combien leur est-il supérieur par la manière sage & respectueuse dont il traite les Mystères ineffables de notre sainte Religion , sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire , & non pas de raisonner ? Aussi , mes Frères , il est peu de Docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières , hardies , & qu'on auroit peine à garantir de la censure ; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte , & n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant , mes Frères , il ne s'étoit pas renfermé uniquement dans l'étude de la Religion , quoique la Religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ses autres connoissances ; & le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua , inspire souvent par une suite de notre foiblesse , je ne sai quel libertinage d'esprit , hélas ! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner , elle se désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin ; c'est descendre du trône pour recevoir des fers ; c'est dépouiller , comme David , les marques de la Royauté , & venir devant l'Arche passer pour insensés à cause de Jesus-Christ. De-là ces noms odieux que donnent à la philosophie des Anciens les premiers apologistes de la Religion : Tertullien , toujours extrême , veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Évangile ; & que comme un autre Samson , à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les Apôtres , elle ébranle encore & fasse presque écrouler tout l'édifice de la Foi : *Concussio veritatis Philosophia*. De-là cette sainte horreur qu'en avoient les premiers Disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul , ils prenoient les sages précautions de cet Apôtre pour des défenses précises & irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose , si l'on veut , qui ne soit pas tout-à-fait selon la

science ; hélas , que ces excès édifient ! Ils sont fondés sur la foiblesse de l'esprit humain : eh ! qu'il seroit à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siècle ! la Foi regagneroit d'une part ce que les sciences profanes perdroient peut-être de l'autre ; la France auroit peut-être moins de Savans , mais l'Eglise en échange auroit plus de Fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre Saint purifie ces sources infectes ; mêle leurs eaux croupissantes , avec les eaux vives de la doctrine Evangélique ; en grossit ce fleuve sacré , qui coulant de siècle en siècle depuis la naissance de l'Eglise , va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti ; & par un art tout nouveau , il fait servir le mensonge à la vérité, la Philosophie à la Foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la construction du tabernacle ; en un mot, il consacre les armes des géans au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusques dans les Livres saints , la matière de leurs doutes , & de quoi nourrir leur incrédulité ? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces ; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la Religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi



souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est que la foi de ce grand homme n'étoit point établie sur la légèreté d'un fable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre ; c'est que toujours en garde contre les sentimens des auteurs profanes, les vérités de la Foi étoient la règle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustoit pas à cette règle infaillible ; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des Livres Saints & des Docteurs de l'Eglise. Il fait, comme David, ses plus chères délices de la Loi du Seigneur : il dévore ce volume sacré ; il le change en sa propre substance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les Auteurs profanes qu'avec précaution & avec défiance, sachant que ce sont des hommes, & des hommes sujets à l'erreur ; il lit les divines Ecritures avec une soumission entière, pour y former son langage & ses sentimens, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper & d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les Mystères & d'en expliquer les difficultés ? ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées ; non, mes Frères, le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des Livres saints. Il

va recueillir religieusement dans les ouvrages des anciens Docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine, les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de science ; il use les plus beaux talens qui furent jamais, à ramasser, à ranger, à éclaircir, & fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avoient dit avant lui. Aussi qui pourroit louer assés dignement ses savans & pieux Commentaires, monumens éternels de son amour pour les Ecritures ? Malgré les progrès que l'on a fait depuis son siècle dans les langues & dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer & de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères ; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentimens sont la règle des siens. Attaché sur-tout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc ; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparfes çà & là dans les ouvrages de ce grand homme ; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe & nous la dérobe quelquefois ; & un peu différent d'Elisée, sans hériter du manteau de son maître, il ne laissa pas d'hériter

d'hériter de tout son esprit. Grand Dieu, inspirez ces sentimens à tous ceux qui traitent les vérités de la Religion ! Puisse notre saint Docteur leur servir à tous de modèle , & leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu , & à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement ?

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint Docteur , c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude ; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur , & ôte à la piété cette ferveur , sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir longtemps.

Oui , mes Frères , c'est-là le grand écueil des Savans ; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger , à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Sur-tout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur , ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme ; au desir de se distinguer par de nouvelles découvertes , à la crainte que la réputation ne vienne à baisser , si de nouvelles productions ne la soutiennent : que faije ? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles & de

*Panég.*

C c

leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en feroit trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études ; on se permet ensuite quelques retranchemens légers ; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité & dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint Docteur fut bien différente ! le soin de son ame fut toujours la première & la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité & l'application de l'esprit ne sauroit dissiper ? ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de tems à l'étude ; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé ? il ranime sa ferveur & supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'étoit dans ces momens, que s'estimant indigne des faveurs du Ciel, il s'adressoit à saint Bonaventure. La piété & le mérite de ce grand homme, avoient fait naître dans le cœur de notre Saint ces sentimens de tendresse, qui ne sont sincères, dit

saint Augustin, que parmi les Saints ; & qui eût vû ces deux Anges s'entreregarder & se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la divinité, eût pensé voir les deux Chérubins du Tabernacle qui se regardoient, & au milieu desquels Dieu se plaisoit à prononcer ses loix & à rendre ses oracles.

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint Docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état : chez lui l'étude a ses heures réglées ; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur tems marqué. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie ? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie non-seulement laborieuse, mais très-pénitente : cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoûtoit-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jesus crucifié, que pour réduire son corps en servitude ! Car, mes Frères, la grace avoit fait cesser en lui de bonne heure, ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit, afin, ce semble, que son ame dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, sans être distraite, à la recherche de la vérité ; & la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom de Docteur Angé-

lique , quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais pour vous bien représenter cette piété solide , & en même-tems si tendre & si affectueuse qui étoit dans notre Saint , & avec quel soin il travailloit à l'y entretenir & à l'y faire croître ; je n'ai qu'à vous renvoyer à cet Office admirable qu'il a composé pour l'adorable Sacrement de nos Autels : c'est-là que le fond de son cœur se manifeste. Oui , mes Frères , le cœur seul peut parler ce langage de piété & de Religion ; & tant qu'on n'a point ces sentimens gravés au-dedans de foi , c'est en vain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction , quelle lumière dans les expressions ! quelle vivacité dans les sentimens ! ah ! encore une fois , ce n'est point ici une production de l'esprit ; c'est l'ouvrage du cœur seul , & d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que si le Ciel avoit orné son esprit d'un trésor de science & de sagesse , il avoit rempli son cœur d'un trésor de graces & de vertus ; & que s'il fut le plus grand Docteur de son siècle , il fut aussi le plus saint Religieux de son Ordre , le plus exact , le plus fervent.

Quel exemple , mes Frères ! & qu'il est peu imité ! Est-ce-là en effet , la manière dont nous nous conduisons ? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis , & même de louable en foi , nous

nous y livrons tout entiers, & la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune & des vûes d'ambition, & qui renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, employent sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir, & ne se ménagent sur rien. Des hommes, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensées & d'affections que pour les biens de la terre; est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la Foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profession d'honneur & de probité; vous dont les mœurs sont réglées, & fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, & au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a destinée; d'où vient que votre tems est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de Religion ne sauroient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état; j'en conviens: mais prenez garde; l'illusion est ici à craindre; ce ne sont pas tant nos actions, que la manière de les faire, qui les rend agréables à Dieu: il ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien

de contraire à sa loi : pour qu'il les agrée , il faut les lui offrir , il faut l'avoir en vûe dans tout ce que nous faisons , & desirer de lui plaire : or , ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie , lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu ? Mais d'ailleurs , si la piété ne se trouve que dans l'exaétitude aux devoirs de notre état , je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être Chrétien & membre de l'Eglise ? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu & à la Religion ce que vous leur devez. Il est étonnant à quel point l'on se fait illusion là-dessus , & combien de personnes croyant porter au tribunal de Jesus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres , n'y trouveront qu'un vuide affreux , & un trésor effroyable de colère , qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre sujet : vous venez de voir comme la piété guida notre saint Docteur dans la recherche des sciences ; je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermir dans la piété.

**II.** **PARTIE.** LE jour , dit le Prophète , instruit le jour , & la nuit donne de tristes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans la recherche des sciences ? elle fera votre but dans leur usage. Car , premièrement , y êtes-vous entré par ces routes secretes qu'un vil intérêt a frayées ?



vous ferez un Docteur flotant ; votre fortune décidera de vos sentimens ; & il en fera de vos lumières comme de ces jours empruntés, dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, & qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vos lumières vous seront chères ; vous vous applaudirez de vos découvertes : vous adorerez cet ouvrage de vos mains ; vous ferez un Docteur singulier ; & les opinions vous paroîtront douteuses, du moment qu'elles sont communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences ? avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde & soutenue ? plein de vous-même, & vuide de Dieu, vous ferez un Docteur vain ; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui est due ; & semblable à ces impies dont parle le Prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, & que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabi mur ; labia nostra à nobis sunt* : troisième écueil dans l'usage des sciences, toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas qui dans la recherche des sciences s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les tems, ne se dément pas dans leur usage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle; aussi loin d'être un Docteur flottant, devient-il un Docteur exact, uniforme, désintéressé; jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des astres de l'Eglise qui l'avoient précédé; aussi, loin d'être un Docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un Docteur œcuménique & universel: enfin, il avoit toujours mêlé la prière à l'étude; ah! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le Docteur le plus humble de son tems, & semblable à Moyse, seul il ne s'aperçut pas de la gloire dont il brilloit: *Ignorabat quòd*

*Exod.*  
34. 29. *Domini.*

Il fut un Docteur exact & désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité: cette louange que je donne à notre Saint paroitra peut-être peu de chose à bien des gens; mais souffrez que je la mette dans le point de vûe d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté; le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi: l'arbitre & l'oracle des Grands de la terre  
dans

dans leurs difficultés & dans leurs doutes. Que cette situation est délicate ! Les Puissans de la terre veulent être souverains par-tout : on diroit que la vérité est de leur ressort ; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne savent pas avoir tort ; & leur opposer la raison , c'est presque se rendre coupable du crime de félonie ; l'air même qu'on respire auprès d'eux , a je ne sai quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui loin de la grandeur & dans l'obscurité de la Province , s'applaudit en secret de son désintéressement , retrouve-t-il cette même force & ce même courage , lorsqu'il est une fois exposé au grand jour ? On plie la loi ; on l'ajuste au tems , à l'humeur , au besoin : hélas ! on n'a point de sentimens propres ; & souvent on n'a que les sentimens de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous le savez , Seigneur , & tous les siècles en ont vû de tristes exemples.

Or , mes Frères , quel ordre , quelle exactitude , quel air uniforme & soutenu dans la doctrine de notre Saint ! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne panche ni à droite ni à gauche , selon l'expression du Prophète. Eloigné de ce zèle amer & intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes péchereuses , qui sans nul égard achève de

*Panég.*

D d

briser un roseau déjà cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, & qui loin de renouveler un vêtement vieux & pourri se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant ; il tint toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir ; & l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'Arche d'Israël, & la douceur de la manne, & la rigueur salutaire de la verge.

Ministres de la nouvelle alliance, vous qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivans, regardez & faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit saint, malheur aux Pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur féroce & pleine d'empire ; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur ; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, & combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains

du Dieu vivant avant que de l'avoir appaisé par de dignes fruits de pénitence; en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare! & qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent!

Thomas le possédoit ce talent si rare, & il sut le conserver au milieu de la faveur des Grands. Urbain IV. veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise; l'Archevêché de Naples lui est offert; semblable à Moïse, il lui suffit d'être le Législateur du peuple de Dieu; il laisse à d'autres l'honneur du Sacerdoce: mais non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le Pontife de ne lui en plus donner d'autres, & de le laisser finir sa course dans la pauvreté & l'humilité de sa profession; exemple rare, ô mon Dieu, & qui semble n'être plus à la portée du siècle. Ah! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Eglise qu'on vous offre: c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si je l'ose dire, aux tems fabuleux: mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice & d'iniquité; osez ne pas acheter le don de Dieu; osez résister à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter & dresser les articles comme pour un bien profane.

Les Princes de la terre non contents de respecter la vertu de notre Saint, & de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est occupé ce saint Docteur? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur; & apprenez de l'insensibilité des Saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des Grands dont vous faites votre idole: il est devant un Roi de la terre, comme vous êtes si souvent à la présence du Roi des Rois; à peine se souvient-il que le Prince est là présent: il retrouve jusqu'au milieu de la Cour le calme de sa retraite & le souvenir de ses chères études; il y est profondément enseveli; & par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété & du peu d'attache & de goût qu'il avoit pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques: *Conclusum est contra Manichæos*. Jugez par ce trait si la faveur du Prince faisoit une forte impression sur son cœur, & si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfans du siècle, je le sai, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre Saint; mais qu'ils apprennent de l'admi-

ration même de saint Louis, que la folie apparente des Saints est plus forte que toute la sagesse du monde.

Mais si le mépris du siècle fit saint Thomas un Docteur exact & défintéressé, le mépris de ses lumières en fit un Docteur œcuménique & universel; le mépris de lui-même, un Docteur humble; & c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse & délicate passion des Savans, fût toujours l'objet le plus constant de la haine de notre Saint. Vous avez vu, mes Frères, avec quel soin il évita toujours toute singularité dans la doctrine; avec quel respect il s'attachoit aux sentimens des anciens Docteurs de l'Eglise qui nous ont transmis la foi qu'ils avoient reçue des Apôtres; & voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte dans l'Eglise, un Docteur œcuménique & universel, je veux dire, suivi & approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Boulogne, ces villes célèbres l'admirèrent tour à tour, & entendirent les paroles de vérité qui sortoient de sa bouche; & dans tous ces différens endroits, sa doctrine reçoit les mêmes applaudissemens & les mêmes éloges. On l'admire; non parcequ'il dit des choses nouvelles, mais parceque chacun reconnoît dans ses discours la foi de ses pères, & s'en convainc de plus en plus

par les preuves folides & lumineufes qu'en donne notre faint Docteur.

Mais c'eft fur-tout depuis fa mort , que Dieu a glorifié notre Saint, & qu'il l'a rendu un Docteur univerfel. Ici , mes Frères , vous me prévenez ; d'abord s'offrent à vos efprits toutes les Univerfités du monde , fidèles dépoſitaires de fa doctrine ; & fur toutes les autres , celle qui le forma dans fon fein , l'illuſtre Faculté de Paris , plus glorieuſe par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de ſiècles la mettent ſi fort au-deſſus de toutes les Sociétés de Savans répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuſes & de ſavantes Communautés régulières , boucliers ſacrés dont l'Eglife , cette tour de David , eſt environnée , en eſt-il une où les déciſions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la diſcipline & dans les mœurs , que celles de notre Saint dans la foi & dans la doctrine ? Mais ſur toutes les autres Communautés , celle qui avec lui a donné & donne tous les jours à l'Eglife tant de grands hommes , tant de Docteurs diſtingués ; l'Ordre de ſaint Dominique , qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur ; d'où cet Ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui ſon principal éclat , ſinon de l'attachement inviolable qu'il conſerve pour la doctrine de notre ſaint Docteur ? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien , Rome mé-



me, ce centre de la Fol & de l'unité, a vû souvent ses Pontifes descendre du tribunal sacré, & y faire monter les écrits de notre Saint pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise; que les Conciles eux-mêmes, ces Juges vénérables & infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi; & que comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette Arche résideroit au milieu d'elle : *Tolle Thomam, & dissipabo Ecclesiam Dei.* Aussi de quels éloges les Pontifes Romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine? eh! je ne finirois pas, si je voulois recueillir ici, & vous mettre sous les yeux, tous ceux qu'il a reçûs dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre, connu, admiré, consulté de tout l'univers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise, & en même-tems plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite, que nous ne le sommes nous, à donner du relief & à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu étoit-il empressé d'é-

taler les trésors de science & de sagesse dont il étoit rempli? jusques-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, & le fit prendre pour un esprit commun & vulgaire : combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères? ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence, quoique tout le monde reconnût & rendit hommage à la supériorité de grâce & de lumière qui étoit en lui? Avec quelle attention rapportoit-il tous ses talens à celui de qui descend tout son parfait, & toutes ses connoissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savoit? Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre Saint, & qui montre qu'en cultivant son esprit, il avoit eu encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve & de modération qui régné dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif & important qui veut tout ramener à soi, & qui pour garant de ses raisons ne donne que sa propre autorité? Les altercations de l'école, la chaleur des disputes, la variété des opinions & des doctrines l'ont-elles jamais fait sortir de ce caractère modeste & uni? Il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais :

oui, dans des ouvrages immenses & sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur & de la dispute; & s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer ni sans donner un coup de marteau. Hélas! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivans? pourquoi loin de défendre Jérusalem investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérité? Quelle folie, s'écrioit autrefois saint Augustin, gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin & l'accomplissement! *Vide quàm stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere caritatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce seroit ici un nouveau sujet d'éloge pour notre Saint: mais je ne finirois pas, si je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirens sur-tout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand Docteur. Hélas! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers, & nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons

point: le Ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talens rares parmi le commun des hommes; dès-lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects & des hommages, & la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oseroit les lui refuser: & voilà un Saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime & l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grace, les talens acquis; cependant loin d'exiger des égards & des attentions, s'il pouvoit se blesser de quelque chose, ce seroit de ce qu'il ne peut vivre oublié & confondu dans la foule de ses frères. Voilà, Chrétiens, voilà le vrai caractère des Saints, l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recommandée, parceque ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parceque cette vertu toute seule suffit, & que sans celle-là toutes les autres ne sont rien: mais hélas! c'est de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes Frères, si nous nous connoissions tels que nous sommes; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject & méprisable à vos yeux

& aux yeux des hommes ; & si j'étois connu tel que je suis , je ne pourrois me plaindre d'être bafoué & traité avec le dernier mépris ; cependant vous me promettez un poids immense de gloire , pourvû que je préserve mon cœur de la vanité. Ah ! je m'humilierai de plus en plus , je ferai petit à mes yeux , afin de mériter par-là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur ; je vous la fouhaite , &c.

*Ainsi soit-il.*





S E R M O N  
POUR LA FÊTE  
D'UN ST MARTYR,  
PATRON D'UNE EGLISE.

Vos eritis mihi testes.

*Vous me rendrez témoignage. Act. 1. 8.*

**R**ENDRE témoignage à Jesus-Christ est pour tout Fidèle un devoir indispensable ; & le martyre est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme , puisque rien n'est si grand que l'amour , & que le martyre en est la consommation & la plénitude. Je fais que ce témoignage n'est pas de tous les tems , & qu'il a fallu que l'Eglise ait eu ses tyrans & ses persécuteurs , pour avoir ses Martyrs & ses Apôtres ; mais il est un martyre de foi comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini , & que les Césars soient devenus les protec-

teurs de la Religion qu'ils avoient voulu d'abord détruire ; tout Fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jesus-Christ , comme le saint Martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Eglise qui n'ôte rien au mérite de la Foi , n'ôte rien non plus à ses obligations ; la vie chrétienne est toujours une vie de combat , de tentation & de souffrance : le Chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jesus-Christ ; il faut dans tous les tems qu'il perde son ame pour la regagner ; & si sa vie n'est pas un témoignage continuel & pénible de sa foi , elle en est une désertion & une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale & d'un si grand usage pour les Fidèles , je la partage en trois réflexions , qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage , que nul Fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jesus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint ; invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave , Maria.*

## I.

QUand je parle du témoignage que tout REFLEX.  
Chrétien est obligé de rendre à Jesus-Christ , je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine : tous ceux qui lui diront : Seigneur , Seigneur , c'est-à-dire , qui l'invoqueront avec l'Eglise , ne feront pas pour cela un jour au nombre de ses Dis-

ciples ; je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par sa conduite la Foi qu'il professe au dehors, qui ne défavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres tandis qu'il le confesse de bouche ; d'un témoignage qui honore la Religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le Fidèle, & qui par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures ; c'est-à-dire, que le témoignage que la Foi exige de tout Fidèle, est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission, & un témoignage de desir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : les Martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ n'ont fait qu'abrégé leur sacrifice, & terminer par un seul acte héroïque & douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout Fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige, & que la condition humaine nous rend inévitables ; ce sont des épreuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, & des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines âmes fidèles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet



esprit de croix & de mortification qui rend témoignage que nous sommes Disciples de Jesus-Christ, sectateurs de sa doctrine, & associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible & continuél qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos desirs injustes; que nous combattons nos panchans vicieux; que nous affoiblissions les impressions des sens par les vûes de la Foi, & que nous élevons dans nous la vie de l'esprit & de la grace sur les débris de l'amour-propre & de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur, sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures; que nous aimons ceux qui nous haïssent; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal; que nous étouffons les faillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvemens de la vanité; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition; & que nous prenons sans cesse le parti de la Foi & de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise; que la

haine ne le flétrisse ; que la flatterie ne l'empoisonne ; que la complaisance ne l'entraîne ; que l'intérêt ne l'aveugle ; que l'envie ne le souille ; que le plaisir ne l'emporte ; que l'indolence ne l'assoupisse ; que l'exemple ne le rassure ; que nous ne prenions nos panchans pour nos devoirs , & les abus que nous nous justifions , pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la Foi , qui combat sans cesse au-dedans de nous la vie des sens ; qui dans toutes les actions & dans tous les événemens trouve des sacrifices à faire , parceque par-tout elle trouve ou des périls à craindre , ou ses propres panchans à combattre ; & qui nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu , nous fait toujours trouver en nous-mêmes , & la source de toutes nos tentations , & l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin , de cette guerre continuelle qui fait que le Chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte , sans se vaincre soi-même , sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses panchans qui s'en éloignent sans cesse ; sans sacrifier aux impressions de la Foi , les impressions des sens qui les contredisent ; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes ; sans être étranger dans une terre où tout nous retient & nous attache ; en un mot , sans faire de tout ce qui fait nos crimes & nos plaisirs , la source de nos vertus &

& l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyr que la Foi exige de tout Fidèle ; c'est à ce prix que le Royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des Martyrs, les austérités des Anacorètes sont des graces ; mais ce ne sont pas des devoirs : tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, & tous ne sont pas appelés au même honneur ; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais la pénitence du cœur, est la vocation de tout Fidèle, le premier devoir de la Foi, le fond & comme l'ame de toute la vie chrétienne. Ainsi tout chrétien est un témoin de Jesus-Christ, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur & à ses passions, il rend témoignage que Jesus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des Fidèles, le Juge éternel de nos œuvres ; que sa doctrine est la voie du salut, & la doctrine de la vérité ; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice. C'est à nous maintenant à nous demander si nous sommes Chrétiens, c'est-à-dire, les Martyrs de la Foi & les témoins de Jesus-Christ ; à nous demander ce que la Religion nous coûte ; quels sacrifices nous faisons à ses promesses ; si Jesus-Christ est pour nous un époux de sang, & quelles violences nous pourrions lui offrir un jour comme le témoignage de notre

*Panég.*

E e

Foi & le prix de son Royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en Jesus-Christ, & à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre ; si nous sommes plus patiens qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions ; plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes ; & si le seul avantage que nous avons sur eux, n'est pas une loi plus sainte & une vie plus criminelle. Premier témoignage, un témoignage de souffrance.

**II.** **REFLEX.** LE second témoignage que nous devons rendre à la Foi, est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses Mystères & à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant notre raison, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, & en ne voulant pas être sages contre Dieu même : de soumission, non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu, & ce que l'oreille n'a jamais entendu ; en ne mêlant pas à la simplicité de la Foi, la vanité de nos raisonnemens & la foiblesse de nos conjectures ; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement & la folie ; en méprisant les hommes audacieux qui

croient s'élever au-dessus des autres, en s'élevant au-dessus de la Foi; qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de distinction & de gloire; & en ne trouvant rien de plus noble & de plus grand que la docilité & la soumission du Fidèle: de soumission, non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la Foi, les pieuses traditions de nos pères, les loix de l'Eglise: en rendant hommage à la grandeur de la Religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples & les plus vulgaires, & ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus des loix & des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit; mais la Foi exige encore la soumission du cœur; je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les disgraces de la fortune, & tous les événemens; ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre espérance; en faisant des peines attachées à notre état, des moyens de salut. Vous sur-tout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre & laborieuse: loin d'envier la destinée de ceux qui vivent

E e ij

dans l'abondance ; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu, qui semble vous condamner au travail, à la pauvreté & à la misère ; loin de porter impatiemment le poids du jour & de la chaleur, que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls ; loin de vous regarder comme malheureux, parceque vous êtes pauvres ; vous devez au contraire bénir la miséricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parceque les dangers y sont moindres ; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de pièges à éviter, moins d'obstacles à surmonter, & où tout vous facilite les voies du salut & de la vie éternelle ; dans une condition où Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont nés, puisque les riches doivent se priver par un esprit de foi, des plaisirs que la naissance vous refuse ; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors ; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose : & que vous ne pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations & les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, & que le Chrétien est condamné à souffrir : qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie ; qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur ; qui nous ménage plus

d'occasions de privations & de souffrances; qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire; qui met entre les grandes tentations du monde & nous, un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens, & qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité; qu'il est rare ou même impossible d'être heureux sur la terre & dans le ciel; que la Religion retranche aux riches ce que la nature vous a déjà retranché; que s'ils ont plus de bien que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ; & que ce qui distinguera alors les Fidèles, ce ne seront pas les noms & les honneurs, mais les œuvres & les mérites.

Ainsi, qui que nous soyons, mes Frères, & en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix & des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la Foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnoître l'ordre du Souverain qui dispense les événemens agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies

de notre sanctification ; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe ; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard ; que son unique vûe , dans ses différentes conduites , est de nous conduire plus sûrement au salut ; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir , & que notre état n'est sûr qu'autant que nous y trouvons des difficultés & des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la Foi : car rien n'honore plus la Religion que la patience & la soumission du Fidèle ; rien ne fait mieux comprendre la grandeur & la puissance de la Foi , que de trouver dans l'espérance des promesses futures , une ressource toujours prête contre les peines présentes ; & si Dieu est grand dans ses Saints , il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir & se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de Providence : nous ne la comptons pour rien dans tous les événemens qui composent notre vie ; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis , les injustices de nos maîtres , la mauvaise foi de nos amis , l'animosité de nos envieux ; il semble que les hommes gouvernent l'univers , & dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent ; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changemens de fortunes ; nous ne



remontons jamais jusqu'au Souverain qui les met en œuvre , & les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées ; nous n'y voyons pas un Dieu , & suprême & secret dispensateur de toutes choses , sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe , qui fait tout , qui conduit tout , qui dispose de tout , qui a préparé de toute éternité les événemens les plus soudains & les plus surprenans pour les faire servir à notre sanctification , & qui se joue de la vaine sagesse des hommes , en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avoient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un Fidèle , que la sublimité de ces vûes ! quelle élévation la Foi ne donne-t-elle pas à l'homme , puisqu'elle le met au-dessus de tous les événemens ! & quand la Religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverses , & des vicissitudes inévitables dans la vie , le pécheur ne seroit-il pas à plaindre de s'en priver ? & y auroit-il rien de plus insensé & de plus malheureux qu'un homme livré à lui-même , & qui vit sans Dieu , sans religion , & sans conscience ?

### III. REFL.

ENfin , le dernier témoignage que nous devons rendre à la Foi , est un témoignage de desir. Comme nous sommes étrangers sur la terre ; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que les jours mêmes de notre pèlerinage sont

courts & laborieux , & que le Ciel est la patrie du Fidèle; le premier devoir de la Foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin; c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux , nos soins , nos œuvres , nos desirs , & nos pensées; c'est de ne perdre jamais de vûe ce lieu de repos promis au peuple de Dieu , vers lequel nous marchons sans cesse , & où toutes nos démarches & tous nos mouvemens doivent nous conduire; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous , puisque tout ce que nous ne saurions posséder toujours , nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde & de toutes les choses du monde comme n'en usant pas , c'est-à-dire , comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage , & qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanens , que personne ne pourra plus nous ravir , & qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures , puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous cherchons , & que les biens qui nous y attachent , sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions ,

&

& rien ne peut les fatisfaire ; où tous les pas que nous faisons font des chûtes ou des écueils ; où les mêmes objets que nous avons long-tems desirés , forment ensuite nos plus vives amertumes ; où tout nous éloigne de Dieu , & où plus nous nous éloignons de lui , plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes : dans un lieu que nous aimons sans être heureux ; que nous méprisons sans en être détachés ; dont nous sentons le vuide & le frivole , sans en être défabusés ; où tout nous déplaît , & où cependant tout nous attache : dans un lieu où tout est piège & tentation ; où nos bons desirs trouvent tant d'obstacles, notre foiblesse tant d'excuses , notre foi tant d'illusions , notre cœur tant de séductions ; où la prospérité nous élève , l'affliction nous abat , la santé nous fait oublier Dieu , la maladie nous remplit de nous-mêmes , les affaires nous dissipent , le repos nous amollit , les commerces nous séduisent , la solitude nous nuit , les exemples nous entraînent , la singularité nous égare ; & où la vertu n'est jamais sûre , parcequ'elle est toujours entre nos mains , & que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les Saints après leur délivrance ; voilà ce qui doit nous faire desirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées , toutes les tentations finies , toutes les passions éteintes , tous les desirs rem-

*Panég.*

F f

plis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie : voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, & regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations & des naufrages; vivre au milieu des créatures, comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, & desirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce desir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la Foi ; c'est la disposition la plus essentielle du Fidèle : c'est la piété sincère & véritable ; c'est ce qui distingue les enfans du siècle des enfans de Dieu ; c'est l'état du Chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel ; quiconque met ses affections ici-bas, n'a plus de droit à la patrie promise aux Fidèles ; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la Foi, n'a plus de droit aux promesses futures, & est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jésus-Christ nous assure que le Royaume du Ciel est pour les pauvres & pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien ; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation & de peines, &

d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes; votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre; vous êtes malheureux, & vous êtes coupables: vous participez à la malédiction des richesses, & vous n'en partagez pas les commodités & les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés, comme des moyens de miséricorde & le prix du Royaume du Ciel; s'ils sont la consolation des affligés, & la ressource des misérables; si loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu & le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, & ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté, sans en partager les incommodités & les peines.

Tels sont les témoignages que la Religion exige de nous. C'est ainsi que tout Chrétien doit être un martyr de la Foi: non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches & sa pa-

trie, comme le saint Martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui ; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, & c'est un témoignage de souffrance ; mais en acceptant ses peines & ses afflictions pour rendre hommage à la Foi, & c'est un témoignage de soumission ; mais en méprisant tout ce qui passe, & ne regardant comme des biens solides que les biens éternels & les promesses de la Foi, & c'est un témoignage de désir : c'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint Patron la gloire & la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix & par un moment de souffrance un Royaume éternel : mais je vous l'ai déjà dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps ; mais il demande celui de vos passions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines & à des tourmens pour sa gloire ; il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout ; mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint Martyr que nous honorons. Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible ? mais la grace l'adoucit. Est-ce

qu'il est impossible ? mais tant de Saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile ? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu , si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions , en nous révoltant contre nos peines , en nous attachant aux créatures , notre aveuglement auroit une excuse : mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes ; en murmurant dans nos malheurs , nous aigrissons nos peines ; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens, & nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile & expédient ; vous nous intéressez à vous servir en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service ; & vous attachez à l'observance de votre loi , & les avantages de la vie présente , & les promesses de la future.

*Ainsi soit-il.*



FEIN



# ANALYSES DES SERMONS

contenus dans ce Volume.

---

## LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

**D**IVISION. *Deux préjugés dans le monde.*  
I. *Un préjugé de foiblesse & de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès.*  
II. *Un préjugé d'impénitence, confondu par le courage de son martyre.*

I. PARTIE. *Préjugé de foiblesse & de fragilité, qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la Foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens Conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du Paganisme, & l'admiration de tous les siècles. La grace & la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors ; aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics ; & ce que Rome avoit de plus grand, la rechercha. Quel écueil pour une



vertu vulgaire ! car refuse-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, & sur-tout quand l'honneur & la Religion n'y semblent mettre aucun obstacle ? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le dérèglement comme une destinée de l'âge, & qui pardonnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de l'âge, ne connoit rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; & le seul privilège qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi, je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parceque les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie ; & d'ailleurs nos passions finissent elles avec la jeunesse ? Mais au moins le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos foiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre & sensible, il ne nous le donne pas pour lui ; & qu'il ne s'est réservé que les âmes dures & barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre ; mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périsse mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens. Et d'ailleurs, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des panchans qui la combattent ?

& feroit-il besoin de nous interdire le vice , si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût, ni par tempérament, qu'on se laisse aller au désordre ; ce sont des occasions qui entraînent, auxquelles on ne peut résister. Mais, premièrement, puisque vous étiez né sans goût & sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez oompte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan , malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. Secondement, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit ? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté, dont la nature vous avoit pourvue ? Voyez quel usage en fit Agnès ; c'est cela même qui, à son exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui ? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins & des artifices , qui sont déjà un crime pour vous , avant que d'être un sujet de chute pour vos frères ? Vous dressez vous-même le piège & l'occasion qui vous fait périr , & vous vous en prenez à elle de votre perte. Troisièmement, je vous demande encore ; qu'appellez-vous occasions ? Sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès : pour vous , vous avez été au-devant du crime par la facilité de vos mœurs , qui a été comme

un signal de dérèglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses & de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la Loi de Dieu.

II. PARTIE. *Le préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1°. On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur & tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Évangile.

Premièrement, sur l'âge : parcequ'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine & à la violence, un empire sur ses passions & sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, & où les passions ne sont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans ; & l'horreur de son supplice, qui allarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte, & comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne, qui ne convienne au premier âge ? Le sérieux ? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité & d'allégresse ; & il n'y a que le crime & les passions qui soient tristes, sérieuses & sombres. La violence ? mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir. Les réflexions dont on n'est pas capable dans

la jeunesse ? mais la grâce ne se plaît que dans la simplicité & dans l'innocence ; & nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté & la persévérance ? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : aussi nous reprochons-nous souvent & avec vérité , qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice , en dérèglement, & dans l'amour défordonné des créatures. L'Évangile est donc la Loi de tous les âges.

Secondement , on se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur, contre l'austérité & la difficulté des devoirs de l'Évangile. Les Agnès, les Lucès, les Céciles, tant d'autres Héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'ame dont les Héros profanes n'ont jamais approché ? Qui ne sait de quoi est capable une femme mondaine , pour l'objet criminel qui la possède ? Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu ? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut ?

Troisièmement, on se retranche sur la délicatesse du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion, des raisons pour craindre les chaînes qui la lient, & le glaive qui va l'immoler ? Et d'ailleurs, vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang ? Dieu ne demande pas la force du corps ; il demande la pureté & l'innocence de l'ame, & les devoirs essentiels

de la Foi s'accomplissent au-dedans de nous ; c'est l'amour , c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance , c'est le sacrifice intérieur des passions : or, ce sont-là les vertus des foibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissemens que le monde & l'ambition vous impose ; & cependant la foiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la Religion, il ne faut qu'un bon cœur ; & cependant vous excusez votre mollesse & votre impénitence sur la foiblesse de vos forces , comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2°. On oppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit ; & dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains ? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, & son martyre de superstition & de folie ? Elle savoit que la voie des Justes est une voie peu battue ; & que pour suivre Dieu , il faut se détourner du chemin que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société ? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentimens de la reconnoissance , ni avec la joie des conversations & des commerces , ni avec le lien du mariage , ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la République. L'E-

vangile n'est opposé qu'aux vices qui deshonnorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, &c. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Aussi vivez selon l'Evangile, & vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

## LE JOUR DE S. FRANÇOIS

### DE PAULE.

**D**IVISION. I. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule.* II. *Jamais Saint ne fut plus puisant aux yeux de la Foi.*

I. PARTIE. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vûe les biens éternels, qui séduisent l'esprit, & usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont, l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences & de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs & la félicité des sens; & enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur & les dignités. Or, François de Paule n'eut rien de tout cela.

1<sup>o</sup>. L'éclat de la naissance. La noblesse du

sang & la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes : on ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur , n'est pas la masse dont ils sont tirés , mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne ; que l'origine, comme la conversation du Chrétien , étant dans le Ciel , celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont on doit gémir , & non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes , que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile & obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, & non pas dans le sein de la gloire : peut-être, hélas ! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui , & à l'aggrandissement de son héritage ; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation , & la suite des jugemens impénétrables de Dieu sur une ame.

2°. La distinction qui vient des sciences & de l'esprit. Voilà encore ce que notre Saint n'eut point : son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un Scribe instruit dans le Royaume des Cieux , mais qui tira du seul trésor de la grace ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous jamais qu'à demi à force de veilles & de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuses Universités , & d'y faire ad-

mirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vint puiser dans la pénitence, & dans la solitude d'un désert, cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples, & aux Princes mêmes, leurs excès; & à force de se croire le moindre de tous; & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que Prophète, & le plus grand des enfans des hommes. Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un seul moment de grace développe souvent plus de vérités, que de longues années de travail.

3°. La mollesse qui suit les plaisirs & la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François de Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin: cette demeure, consacrée par les austérités & les cantiques de tant d'illustres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur cette montagne, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance & de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de conversion embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, & ralentir



leur vîteſſe. L'amour que notre Saint eût pour la Croix , fut violent , mais il fut durable ; cependant , le corps qu'il châtoit avec tant de rigueur, n'avoit pas été un corps de péché, & les membres qu'il faisoit ſervir à la juſtice, n'avoient pas ſervi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ſes bénédictions dès le ſein de ſa mère, & il conſerva juſqu'à la fin ce vêtement de juſtice & de ſainteté qu'il avoit reçu dans le Sacrement qui nous régénère.

4°. Le faſte qui accompagne les grandeurs & les dignités. François de Paule fut bien éloigné de ce vice : ſon caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute ſeule vaut mieux que le ſacrifice. Devenu le ſpectacle des Anges & des hommes , il ſe regarde comme le rebut de tous, & l'anathème du monde. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empreſſent à lui offrir des établiſſemens dignes de lui : les honneurs de la Pourpre & de l'Episcopat lui ſont préſentés ; mais ſa chère vertu ne lui paroît en ſûreté , que ſous les dehors obſcurs d'une vie privée. Le nom ſeul de l'Ordre pieux & aſtère dont il enrichit l'Egliſe , annonce d'abord l'humilité de ſon ſaint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à ſon gré d'aſſés rampant à ſe donner ; tandis que nous nous donnons ſi ſouvent de plein droit des titres que le Public nous reſuſe , & que nos ancêtres n'ont jamais eus : & quel ſiècle fut plus gâté là-deſſus que le nôtre ! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du miniſtère des Autels , & du Sacerdoce chré-

tien ; & ce cœur disposé par une longue pénitence , consacré par tous les dons de l'Esprit saint , ne se crut pas assés pur pour être marqué du sceau du Seigneur ; tandis que des cœurs mille fois profanés & encore flétris par les traces toutes vives du crime , osent se faire marquer du caractère saint.

II. PARTIE. *Jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la Foi , que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle , & au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans sa chère solitude , qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs ; & bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui ; & du fond de sa solitude , il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la Foi , de voir un Solitaire simple & sans lettres qui devient tout-à-coup :

1°. Le conducteur des aveugles. Rome même , où le Seigneur rend ses oracles , & où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources ; & Sixte IV. eut recours à lui dans ses doutes , & le regarda comme le guide & le coopérateur de son Pontificat.

2°. Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les ames. Les sentimens des hommes , qui ne peuvent être connus, dit S. Paul , que par l'esprit qui est en eux , n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit

découvrit les conseils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des consciences ; & comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des Princes & des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais à la grace & à l'esprit qui parloit en lui. Ferdinand, Roi de Naples, l'entendit au milieu de sa Cour lui reprocher ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la Foi ; & touché, comme David, des charitables ménagemens, & des pieux artifices de Nathan ; il prononça le premier contre soi-même.

3°. Le même Père des lumières qui lui découvroit le secret des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir ; & les Fidèles de son tems s'écrièrent avec surprise, qu'un grand Prophète avoit paru parmi eux, & que le Seigneur avoit visité son peuple. Comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un Prince infidèle, & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'Oint du Seigneur, & brûler le Temple & la ville sainte.

4°. On vit François de Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, & en rappelant à son gré, commandant aux vents & à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les Royaumes par la Foi, & dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5°. Son humilité fut récompensée & investie d'hommage & de gloire. On le vit assis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moïse au  
*Panég.*

G g

près du Pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, & la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil aussi humble que celui de Jesus-Christ entrant à Jérusalem. Les Cours des Princes même, si peu indulgentes à la sainte folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guères qu'à la sagesse du siècle; & la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois même des Philistins, de le retenir à leur Cour, avec toutes les distinctions & les égards dûs à sa vertu.

## LE JOUR DE S. BENOIT.

**D**IVISION. I. Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger. II. Il condamna le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

I. PARTIE. Benoît condamna les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger. C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presque à tous les hommes, les voies de la justice & de la vé-

rité : la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; la seconde, est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vuide & l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame, ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, & la corrompre sans ressource ; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages & des voies sûres, & nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la Foi découvrirent à Benoit trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, & qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

1<sup>o</sup>. Contre l'erreur d'espérance, il comprit que tout ce qui se passe & ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assés tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, la Foi qui mûrit de bonne heure la raison, & donne au premier âge toute la sagesse & toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoit ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites ; & dès l'entrée presque de la vie, Be-

G g ij

noit vit le monde tel que le pécheur , trop tard détrompé , le voit enfin en mourant , & s'en éloigna en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet , qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde. Car voilà l'illusion universelle , dont le monde s'est servi dans tous les tems pour séduire les hommes. Dieu répand sans cesse des dégoûts & des amertumes sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis présens par l'espoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'est-là l'état de presque toutes les ames que le monde & les passions entraînent. Loin de chercher dans les promesses de la Foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même; & c'est à ces vaines promesses que nous sacrifions notre bonheur éternel.

2°. La Foi préserva Benoit dès sa jeunesse de cette erreur de surprise , que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions , & le torrent des exemples & des usages , rend comme inévitable à ce premier âge. Il sentit que tout ce qui n'est pas Dieu , peut surprendre le cœur de l'homme, mais ne sauroit le satisfaire. Ce n'est là d'ordinaire que le fruit des réflexions & de l'âge; & heureux ceux , qui après avoir été séduits , trouvent dans la séduction même de quoi se détromper plus solidement & sans retour de leurs erreurs passées ! Mais Benoit parut instruit sur le vuide & l'amertume des plaisirs , sans qu'il eût coûté à son innocence pour

**s'en instruire.** La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le desir de l'abandonner; & il chercha la solitude, comme l'azile de son innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ses crimes. Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grace de Jesus-Christ: mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire; c'est une offrande comme encore souillée, qu'on va mettre sur l'autel: or, il semble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jesus-Christ parmi les Vierges saintes qui le servent, & à devenir sa portion & son héritage.

De-là il s'ensuit que ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des pères même pieux & chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfans aient connu le monde, avant de se consacrer à Jesus-Christ dans une retraite religieuse. Car, outre qu'il est rare de vouloir connoître le monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu; quand cela n'arriveroit pas, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite; & souvent il touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois. Aussi Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu seul pour sa conso-

lation & pour son partage , avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes; nous n'osons rompre des liens qui nous accablent, & que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel & si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grace ?

3<sup>o</sup>. La dernière erreur que les lumières de la Foi découvrirent à Benoît , fut une erreur de sécurité. Il est assés ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préservé des grandes chutes dans le monde , de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, & d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde , plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde, d'autant plus incurables, que n'y étant pas sensibles, elles ne leur cherchent point de remède. C'est-là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde, ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome , pour aller se cacher dans la solitude ; & la nouveauté de son dessein , en



un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident , n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert ; & la retraite qu'il avoit choisie aux environs de Rome , ne le cachant pas assés à son gré au monde , il en chercha une plus austère , craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'enfuit pas de-là que les cloîtres & les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chutes , & qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle , tandis que vous serez exposé , il est évident que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos panchans, l'arrêt qui vous sépare du monde ; & les exemples de ceux qui se sauvent dans le siècle , ne concluent rien pour vous , à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

II. PARTIE. *Benoît condamna le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.* Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir goûter de saintes consolations qu'il prépare ici-bas même, à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin : au lieu de l'empressement qu'on devoit montrer , on oppose d'ordinaire , comme l'Evangile nous l'apprend , trois sortes d'excuses à

la voix du Ciel. La première excuse est une excuse de mollesse ; *uxorem duxi* : la seconde, est une excuse de fausse prudence , qui n'a jamais pris assés de mesures ; *juga boum emi* , *eo probare illa* : la troisième, est une excuse d'attachement & d'intérêt terrestre ; *villam emi*. Or les démarches de la Foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.

1<sup>o</sup>. L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un autre , oublié des hommes , & connu de Dieu seul , passant les nuits ou à chanter de saints cantiques , ou à méditer les années éternelles , Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair , & la réduire en servitude ; devenu père d'un peuple de Solitaires , il renouvella en Occident ces prodiges d'austérité , que les déserts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés ; & sa règle si estimée depuis , ne fut , dit saint Grégoire , que l'histoire exacte des mœurs du saint Législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet , quand on nous propose ces grands modèles , nous nous récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires : mais nous n'allons pas plus loin ; & parceque nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités , nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siècles , de ces Pénitens fameux qui ont édifié l'Eglise ? n'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse , soutenue de la  
grace,

grace , est encore capable ? De plus , je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs & de notre état ? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés des nôtres ? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires ? mais les Saints ne font devenus parmi nous des hommes extraordinaires , que parceque la corruption est devenue universelle. Est-ce parceque les mortifications & les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ? mais lisez les histoires ; tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec leurs desirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints , vous les trouverez pénitens. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple commun , si les Saints l'avoient suivi , ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; & comme il n'a rien qui nous ressemble , il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2°. Seconde excuse : la fausse prudence qui trouve toujours des difficultés insurmontables, que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y eût déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de Moines , on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu , & rempli de tous les dons de la nature & de la grace , pour être en Occident non-seulement le restaurateur , mais le père de la vie Cénobitique. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée & plus con-

*Panég.**H h*

tre dite ? il est obligé de quitter le premier Monastère dont on l'avoit chargé, parcequ'il n'y trouva que des enfans pervers & corrompus : il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisie : enfin il aborde au Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident ; il n'y trouve que des Idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, & y élève un Autel au Dieu vivant, il y donne sa loi céleste à ses Disciples ; & devenu père d'un grand peuple de saints Solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom & de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît qui l'affermir contre toutes les difficultés que le Démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés & les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir & animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie, & de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devoit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde & l'enfer seroient si favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3°. Troisième excuse : l'attachement aux choses de la terre, à la fortune, ou à la réputation : elle est condamnée par la gloire & le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise. Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'Oracle

de toute la terre ; l'Institut célèbre dont il jeta les fondemens , semblable au grain de sénévé , devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jesus-Christ , & en fit le plus bel ornement. Les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Eglise ; & comme Jacob , il fut le père des Patriarches. Ce fut dans ces pieux aziles que la science & la vérité se sauvèrent de l'ignorance & de la barbarie de ces siècles infortunés qui suivirent le siècle de Benoît. Telle fut la gloire , tels furent les succès de notre Saint ; & voilà ce qui nous confond , nous en qui la fausse prudence , & les inconvéniens de fortune & de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne , l'emportent presque toujours sur les plus pressans mouvemens de la grace qui nous y convient. Oui , les personnes mêmes qui se sont déjà déclarées pour Jesus-Christ dans le détail de leurs devoirs , sacrifient presque toujours à des égards humains , les lumières & les mouvemens de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels ; mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous , & que nous sentons nous être nécessaires : cependant le monde nous arrête ; la première pensée qui nous occupe , c'est ce que le monde pensera de nous ; & après l'avoir abandonné , nous voulons encore le ménager ; & nous ne pensons pas que si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu , il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

H h ij

## LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

**D**IVISION. I. Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière & à la vérité. II. Jean Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.

I. PARTIE. Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage. Le monde a de tout tems taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès & de singularité; leur humilité, de pusillanimité & de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie & d'aigreur. Or c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1°. Sur la pénitence que le monde taxe d'excès & de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un Juste en qui la grace avoit prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vint-il pas montrer aux hommes? Suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la Cour d'Hérode, la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs; il est par-tout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui; & que tout ce qui le condamne, lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre

les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples; il la prêche dans ses discours, comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir : mais c'est un langage bien nouveau que celui de la pénitence , pour un monde qui ne la connoit pas. Aussi le monde l'écoute , le monde l'admire ; mais le monde ne le croit pas , & il demeure toujours tranquille dans son aveuglement. Cependant , sur quoi le monde se croit-il dispensé de faire pénitence ? Seroit-ce sur l'innocence de la vie ? hélas ! n'a-t-il pas assés de crimes à expier ? Seroit-ce la foiblesse de la santé qui arrête ? mais quel usage n'en fait-on pas pour les plaisirs , pour la gloire , pour la fortune ? Seroit-ce sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent ? il est vrai , Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui ; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même , & que Dieu changera votre cœur , lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ?

2<sup>o</sup>. Les abaissemens de Jean-Baptiste sont encore un nouveau sujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité de pusillanimité & de foiblesse. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste confondent notre orgueil. Premièrement , il rend gloire à la vérité & à la justice , en se reconnoissant inférieur à Jesus-Christ ; & nous , malgré tout ce qui nous humilie au-dedans de nous , nous exigeons que les hommes pensent

de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes. Secondement, il veut diminuer, afin que Jesus-Christ croisse, & met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; & nous, non-seulement nous voulons nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont, comme si leur réputation nous humilioit, & qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troisièmement, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons & de ses talens qu'à la gloire de Jesus-Christ; & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, hélas! nous n'en faisons usage que pour nous, & souvent contre le Seigneur lui-même.

3°. Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie & d'aigreur. Son zèle est éclairé; il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état; mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies: par-tout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, & ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grace au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence & de charité; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre & ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur & la sévérité.



Or , qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété. Notre zèle est éclairé ; c'est-à-dire , nous sommes clairvoyans sur les défauts de nos frères , rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Notre zèle est intrépide ; mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas , que nous ne craignons pas , qui nous sont inutiles , ou même opposés à nos vûes , à nos intérêts , à nos sentimens. Aussi notre zèle est prudent ; mais ce n'est que d'une prudence intéressée & charnelle. Enfin notre zèle , au lieu d'être charitable , est plus aigri & rebuté , que touché de chûtes & des foiblesses de nos frères ; il leur fait paroître plus de rigueur , plus d'indignation & d'horreur de leurs fautes , que d'affection , de desir , & d'amour de leur salut. Il rend la vertu plus redoutable par ses censures , qu'aimable par ses ménagemens. Or , en violant ces règles du véritable zèle , nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

II. PARTIE. *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1°. Sur la pénitence. Sa vie si austère , sa retraite si profonde , son détachement si universel , qui ne devoient former dans les cœurs que des sentimens d'admiration & de respect , ne trouvent parmi les Juifs que des dérisions & des censures. Loin d'animer leur foiblesse par son exemple , loin de bénir Dieu , de ce qu'il veut bien donner de tems en tems à la

H h iv

terre ces grands exemples de pénitence , si propres à confondre les pécheurs & les libertins , ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit , & comme une frénésie : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens ; & dicunt : Daemonium habet.* Tel a été de tout tems la destinée du monde : il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. En effet , lorsque des âmes poussées par l'Esprit saint , font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde , les larmes aux plaisirs , l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté & de la mollesse , en êtes-vous touchés , en êtes-vous seulement édifiés ? non , leurs austérités saintes , vous les traitez de singularité & de foiblesse , leur retraite de bizarrerie & d'humeur , leurs larmes de pusillanimité & de foiblesse. C'est une affectation , une ardeur de tempérament , une raison blessée : & ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte ; ce sont les plus sages d'entre les mondains , qui trouvent des inconvéniens infinis aux saintes austérités , & aux larmes heureuses de la pénitence des Justes. Ils voudroient une vertu modérée , qui ne désespère pas ceux qui en sont témoins , au lieu de les encourager ; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin , quand on s'y prend si vivement.

Mais d'un autre côté une vertu plus adoucie & plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même

monde qui prêche tant la modération aux gens de bien , dès que ceux-ci paroissent dans des mœurs plus communes , & que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe & qui surprenne , ah ! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode & aisée ; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile , & qu'il devient un Docteur rigide & outré ; & c'est-là le reproche que Jesus-Christ fait aux Juifs de notre Evangile.

2°. Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissemens. Oui , le monde qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins , d'être si sensibles aux honneurs & aux préférences , toujours plein de contradictions , condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant & de sa bassesse , & de la grandeur de Jesus-Christ , les éloigne de lui , & ils ne paroissent plus en foule à sa suite ; & telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession , briguent des dignités & des places , qui leur faisons souvent un crime des graces mêmes & des honneurs qu'ils fuyent , & que leur mérite leur a attiré malgré eux-mêmes ; nous-mêmes , si un Juste animé de l'Esprit de Dieu , abdique le faste & l'éclat des honneurs du siècle , pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur & les années éternelles , de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité , & le courage héroïque de son renoncement & de sa retraite ? Nous y trouvons de la pu-

fillanimité & de la foiblesse : nous appellons une vie oiseuse & obscure , une vie qui sert de spectacle aux Anges & aux Saints : nous taxons de paresse & de défaut d'élévation , les sacrifices les plus héroïques , & les sentimens les plus nobles de la Foi ; & tandis que nous admirons le désintéressement , la fausse sagesse , & le mépris orgueilleux que les Philosophes avoient pour les dignités & pour les richesses , nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglement du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit , & de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

3°. Le monde condamne Jean-Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodiade & la foiblesse d'Hérode font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncé jusques dans le palais des Rois , & aux pieds du Trône ! plus heureux encore de mourir pour elle , & d'avoir eu assez de zèle pour mériter d'être condamné par le monde ! Tel est le caractère du monde ; il ne sauroit pardonner à la vérité , parceque la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoit-elle être plus respectable , que dans celle du Précurseur ? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation , les hommages de toute la Judée , l'esprit de tous les Prophètes qui paroît revivre en lui , le rendoient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité , & à confondre la

volupté, si la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres, qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vérité; pour la volupté, elle en a été de tout tems la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle: tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse & barbare: les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien, dès qu'ils deviennent nécessaires; & malgré les noms doux & aimables que les Théâtres impurs donnent à cette infâme passion, c'est dans la vérité une furie armée de fer & de poison, qui n'épargne rien, & qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode & qu'on la traverse. Hérodiàs n'est touchée ni de la sainteté & des autres qualités de Jean-Baptiste, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni même de la circonstance du festin: Jean-Baptiste la reprend; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où mène cette affreuse passion.

Mais sans pousser les choses si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs mêmes les mieux faits: il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur; il frémit en secret de l'horreur & de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté de ce Prophète; c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent; mais c'est la volupté qui le demande, & est-il possible de rien re-

fuser à la volupté, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur ? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau se révolter contre ce qu'elle exige ; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste ; telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse au monde, parcequ'elle ne lui est jamais favorable.

---

### LE JOUR DE STE. MAGDELAINE.

**D***VISION. Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies ; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jesus-Christ, I. d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. II. D'un amour fort & généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

**I. PARTIE.** *Magdelaine aime Jesus-Christ d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grace de la conversion imite & suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche ; & la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions, les moyens mêmes de notre pénitence. Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine.

1°. Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres & faciles, que les premières impressions blessent ; un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient presqu'un écueil : & voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité, elle vient entendre les paroles de grace qui sortoient de la bouche du Sauveur, & qui portoient des traits célestes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, si facile pour le monde, ne se défendit pas long-tems contre Jesus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce Prophète vient donner aux hommes, la surprennent, & la lui rendent déjà aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'allarment, & déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire & de son nom. Voilà la première impression de Jesus-Christ sur cette ame : les mêmes facilités que les attrails des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le salut.

2°. Le monde avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins : or cette malheureuse prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher Jesus-Christ, & obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit, premièrement, la salle du festin ; c'est-à-dire, un lieu

qui l'exposant à la risée & à la censure publique, intéressera Jesus-Christ pour elle, & le touchera de pitié. Secondement, le tems du repas, où les graces s'accordent plus facilement. Troisièmement, la présence des Pharisiens; parceque Jesus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaçoit à donner des marques de bonté & de tendresse envers les brebis égarées. Quatrièmement, elle employe une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses, pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égaremens, & se contente de se tenir à ses pieds. Cinquièmement, elle employe pour le fléchir une humilité profonde; elle répand des parfums précieux; mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en aperçoive: elle ne veut attirer les regards de son Libérateur, que sur les misères de son ame, & point du tout sur le mérite de ses œuvres. Voilà les saints artifices de l'amour de Magdelaine: elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien; au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs, & dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre, quand il faut se déclarer pour Jesus-Christ.

30. Le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent, où les passions ne savoyent pas même garder de mesures: vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jesus-Christ. Premièrement,



la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien, elle y court; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion: la grace a des momens heureux, que ni les tems, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ: tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent: toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; & par-tout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive & fervente. Instruction importante; car, si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur & par le relâchement; & d'un pénitent zélé, on devient un tiède Chrétien. Troisièmement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grace soit une lumière céleste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion. Aussi Magdelaine ne raisonne point sur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans son changement. En effet, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles

ne supposent qu'un cœur à demi touché, ne sont jamais heureuses. La grace, dans ses premiers mouvemens sur-tout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Ce n'est pas que pour mourir au monde & servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence. La raison est donnée à l'homme pour le conduire; c'est tenter Dieu, & sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous: mais il est certain que trop de prévoyance & de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace; & que dans les premières démarches de la grace sur-tout, il faut laisser quelque chose à faire à l'esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jesus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raison.

II. PARTIE. *Magdelaine aime Jesus-Christ d'un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.* Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de préférence; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles: c'est ainsi qu'elle aime Jesus-Christ; & voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui.

1°. Sa réputation. Elle l'avoit d'abord sacrifiée au monde: d'abord arrêtée sans doute par la pudeur naturelle à son sexe & par sa naissance, ensuite rassurée contre elle-même  
par

par ces maximes infensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire & sa raison rougissent en secret de ses foiblesses ; l'ascendant de son caractère avoit pris le dessus, & tous les nouveaux objets étoient pour elle de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissans de retenue, sa naissance, la tache immortelle que ses égaremens alloient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, &c. mais elle aime le monde, & il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jesus-Christ ; & voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jesus-Christ dans une maison étrangère où elle n'est ni connue ni priée, & s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans son esprit, sur son âge, sur son sexe, &c. Elle ne risquoit rien, ce semble, d'attendre que Jesus-Christ se fût retiré chés quelqu'un de ses Disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son ame ; mais le saint amour comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même : elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avoit paru : elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des

*Panég.*

I i

spectateurs le souvenir de ses excès passés , & elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des raisons de son changement ; & dans ce déchainement universel , elle n'est touchée que de ses crimes , & n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi les passions n'ayant point craint la censure publique , la pénitence seroit-elle plus timide ? Le monde est-il donc un Juge plus éclairé & plus à craindre sur les voies de la grace, que sur celles du péché ? On n'est touché de Dieu qu'à demi , tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2°. Son repos. Magdelaine avoit sacrifié au monde le repos de son cœur , cette paix si chère à l'ame , & la plus sûre source de nos plaisirs. Car , s'écrie saint Augustin , vous l'avez ordonné , ô mon Dieu ! & la chose ne manque jamais d'arriver , que toute ame qui est dans le désordre , soit à elle-même son supplice : il n'est point d'iniquité tranquille , & le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jesus-Christ : elle lui sacrifie , non la paix véritable , mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement , en renonçant à ses vices , parceque la grace fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premièrement , elle se fit une grande violence pour éteindre des passions , dont le caractère de son cœur la rendoit si capable.

Secondement, elle ne se propoſa pas une conversion douce & commode, comme tant d'âmes à demi converties. Or, à ſon âge, il faut bien prendre ſur ſoi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au ſeul nom de tout ce qui peut la contraindre. Magdelaine attachée à la perſonne du Sauveur, le ſuit dans ſes courſes, & partage avec lui tous les travaux de ſa vie pénitente. Ajoutez à cela les allarmes qui ſuivirent ſon tendre amour pour Jeſus-Chriſt, & tout ce qu'elle craignoit de la fureur & de la jaloſie des Phariſiens contre ſon divin Maître : ajoutez à cela le ſpectacle du Calvaire ; de quel glaive de douleur ſon ame n'y fut-elle point percée ? C'eſt ainſi que renonçant au monde, Magdelaine fit un ſacrifice de ſon repos à Jeſus-Chriſt : & ſouvent en ſe déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille ; & on ne ſort des voies difficiles du ſiècle, que pour trouver une ſainte oiſiveté dans le ſentier du ſalut.

3°. Ses biens. Magdelaine avoit ſacrifié ſes biens au monde : car quel uſage en fait-on dans une vie toute mondaine ? La paſſion n'eſt jamais avare ; & tout ce qui peut aider à la ſatisfaire, n'eſt jamais trop acheté. Ses biens ſervent aujourd'hui à ſa pénitence : elle répand des parfums précieux ſur les pieds du Sauveur ; elle lui ouvre ſa maiſon au retour de ſes voyages ; elle le ſuit dans ſes courſes pour fournir à ſes beſoins : & voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont ſemé

pour l'iniquité, il faut qu'ils sèment pour la justice: cependant, souvent après les excès & les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve & d'épargne; & il semble qu'on veut regagner avec Jesus-Christ ce qu'on a perdu pour le monde.

4°. Les qualités naturelles. Magdelaine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jesus-Christ. Sa douleur n'excepte rien, & sa compensation est universelle; son amour reprend toutes les armes de ses passions, & s'en fait autant d'instrumens de justice. Elle punit le péché par le péché même, & n'imité point ces personnes qui dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions. Or, il doit y avoir une compensation entre le péché & la pénitence, entre le sacrifice de justice & le sacrifice d'iniquité: & puisque l'on n'a pas été un demi pécheur, l'on ne doit pas être un demi pénitent.

---

## LE JOUR DE S. BERNARD.

**D**IVISION. *I. Bernard parfait Religieux. II. Homme Apostolique. III. Docteur toujours invincible.*

**I. PARTIE.** *Bernard parfait Religieux.*  
Il reçut en naissant cette bonté d'ame, & cette

candeur de naturel, qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances ; & les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde ; mais malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du Ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude, & les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité. A peine a-t-il jetté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces pièges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup : & persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauroient être excessives ; il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du Prince du siècle, s'il ne délivre encore ses amis & ses proches avec lui : il les gagne bientôt par ses exhortations ; & sort ainsi du monde, suivi de ses frères & de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux ; cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, & toutes les rigueurs de la discipline Monastique, rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les Séculariers qui vouloient renoncer au siècle. Peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur,

qu'il étoit peu à la portée d'un siècle, où le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier, le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi ; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le Ciel, il échappe presque à la vue des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même : *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la solitude ?* Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi ? Voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère & religieux, un cœur profane & immortifié ? Si une vertu douce & aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise ?

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, & ressuscitoit sans cesse en lui la grace de sa vocation. Avec un corps délicat & une santé mal affermie, il n'est point de macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix, & pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard & de ses Compagnons à Cîteaux, l'austérité & l'innocence de leurs mœurs répandoit déjà au loin une odeur de vie ; & attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, & Bernard à la tête d'une Tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si



fameuse. Elevé à la dignité d'Abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Il n'affecte point ces distinctions odieuses, & ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfans & le père ; au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaiffemens. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adouciffement & de repos ; au contraire, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même : on voyoit en lui un esprit de prière & de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même, & à toutes les créatures, & l'usage des sens presque éteint.

II. PARTIE. *Bernard homme Apostolique.* Il y a différens dons dans l'Eglise, dit saint Paul ; & ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines ames sur lesquelles Dieu verse à pleine main la variété de ses dons, & à qui l'Esprit saint n'est pas donné par mesure : il falloit au siècle de Bernard une ame de ce caractère. L'ignorance & la dissolution des mœurs régnoient par-tout, aussi-bien dans l'Eglise que dans l'Etat, & les Cloîtres eux-mêmes n'étoient plus des aziles contre la contagion du siècle. A des besoins si extrêmes & si divers, le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moyse sorti du désert de Madian ; & Bernard entre ses mains, frappe les Rois & les Royaumes, réforme le Tabernacle, confond les Ministres murmureurs, assure la souveraine

Sacrificature au Pontife que Dieu avoit établi, renverse l'Idole que les enfans d'Israel avoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du nom du Seigneur, & auroit conduit le Peuple Chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude & ses excès ne l'eussent privé du secours du Ciel.

En effet, rien n'égalait l'ardeur du zèle de Bernard : aussi le prend-on pour Elie ou pour quelqu'un des Prophètes. Toute la France court pour l'entendre ; & touchés des paroles de grace & de vertu qui sortent de sa bouche, les Peuples en foule viennent à lui pour savoir, si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, & s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Alors, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper ; la France, comme un autre cahos, se développa peu à peu ; & les Cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle, Bernard y joignoit la force. Ce n'étoit point un de ces Ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les Grands, croient qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis le Gros ? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils, sur le massacre de Vitry ? La Reine Eleonore elle-même, Princesse fière & mondaine, traversée dans ses dessein en un point assez délicat, fut enfin réduite à revenir au sentiment de Bernard. Et tous les siècles admireront les  
instructions

instructions vives & touchantes , & cette noble liberté qui régne dans les Livres de la Considération au Pape Eugene.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle ? Le Ciel l'avoit , ce semble , établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les Princes , apaisés par sa sagesse ? que de Lettres écrites pour le rétablissement de la discipline & de la piété ? que de soins & de mesures où sa charité le faisoit descendre ? La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre par-tout le feu divin que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre , & dont il avoit embrasé son cœur : seul il fut suffire aux besoins divers & infinis de l'Eglise. Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints , je veux dire les persécutions & les calomnies ; il eut la consolation d'y participer ; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la Terre Sainte.

III. PARTIE. *Bernard , Docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise: cependant, toute invincible qu'elle est , elle n'est pas paisible ; ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger ; née dans les combats & dans les persécutions , il semble que c'est son destin de n'en être jamais exemte. Mais les hérésies & les schismes ont eu leur utilité ; c'est aux Docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi,

*Panég.*

K k

Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa Loi, lui en avoit développé les secrets admirables dans le désert : les Livres saints furent sa plus chère étude ; & ce fut cette science des Livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La Chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur, & Innocent II. chassé de son Siège, & errant comme l'Arche d'Israel de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au-dedans ? Les uns sont à Cephass, les autres à Paul, & presque personne à Jesus-Christ. C'étoit-là un scandale digne du zèle, & des lumières de Bernard ; il paroît au milieu des Prélats assemblés à Etampes pour prononcer entre les deux Contendans ; on s'en remet unanimement à sa décision ; lui seul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de sa main Innocent II. pour légitime l'ape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne pour éteindre les restes du schisme !

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Eglise ; il falloit mettre le Peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux Prophètes. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ses lumières & la force de son génie. & le virent défendre glorieusement l'antiquité & la simplicité de la Foi contre les raffinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'A-

bailard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse pour s'opposer à Henri, Moine Apostat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des Eglises illustres qui l'ont choisi pour leur Pasteur; tantôt revêtu par le Pape du caractère de Légat universel dans tout le monde Chrétien, il fait aux Evêques un hommage respectueux de sa dignité, & n'agit que sous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain Pontife, il conserve au milieu de ses Religieux un maintien tranquille & calme, & paroît presqu'insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le Ciel, il se plaint sans cesse à soi même & à ses amis de la dissipation de sa vie. Je ne vis plus, disoit-il, ni en Ecclésiastique, ni en Laïc; & il y a long-tems que je ne mène plus la vie de Religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc? Voilà les sentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des Saints.



## LE JOUR DE SAINT LOUIS.

ROI DE FRANCE.

**D**IVISION. *On se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui desbonore les Grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. I. S. Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand Roi de son siècle. II. Il trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.*

**I. PARTIE.** *La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités.* Le monde toujours injuste, regarde la piété comme le partage des ames foibles & bornées ; cependant, la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, & l'usage le plus noble & le plus sensé de la raison. Une ame exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle ; & le juste a la réalité de toutes les grandes vertus dont le Héros mondain n'a souvent que la réputation & l'image. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la Foi, que Louis fut autrefois donné à la France. Un Roi n'est établi de Dieu sur les Peuples, que pour les défendre & les protéger dans

la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires, que la foi dans notre saint Roi.

1<sup>o</sup>. Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion. Premièrement, cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des Rois; elle est la force & le soutien du Trône: les Rois ne sont puissans que pour être bien-faisans; ils ne régnernt proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis élevé dans ces maximes, en fit sa principale occupation. Sous les régnés précédens, & durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée, avoit éprouvé ces tems difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire: le saint Roi leur rendit avec la tranquillité la joie & l'abondance; les François vivoient heureux; & sous un si bon Roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans, c'étoit un Successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. Que de Maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissmens utiles entrepris par ses soins! En vain lui remontroit-on que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, & pou-

voient nuire à des besoins plus pressans : Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions, & à de vaines magnificences. Il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang & la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde ! C'est ainsi que la piété & l'humanité du saint Roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son Souverain ; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère, & un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité : c'est ce que le saint Roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des régnes précédens, l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux avoient confondu dans le Royaume la majesté des Loix avec la licence des usages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abusoient des Loix. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'histriens qui mêlant même les mystères saints de la Religion dans leurs fades & indécent spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore



plus sacrilèges , & corrompoient ainli les peuples. De-là naissoit un débordement de vices effroyable. A de si grands maux le saint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Les spectacles furent interdits comme des crimes par les loix mêmes de l'Etat , & les Comédiens déclarés infâmes & bannis du Royaume , comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété. Après avoir établi ces Réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la Jurisprudence du Royaume , il s'associa des personnages intègres & éclairés , pour présider à ses côtés à la Justice & aux Jugemens ; & rétablit par ce moyen la majesté des Loix , & la bienséance des mœurs publiques.

Mais si le saint Roi purgea l'Etat par la sévérité de ses Loix , quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte , & la sainteté des Autels ? Les François en conquérant les Gaules , y avoient apporté avec eux une espèce de barbarie & de férocité , inséparables d'une Nation guerrière ; & si la Religion qui monta sur le Trône avec le grand Clovis , y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité , elle n'adoucit pourtant pas entièrement l'esprit bouillant & sanguinaire de la Nation. Aussi quoique l'Eglise de France ait toujours été célèbre par ses lumières & par sa piété , cependant on voyoit souvent les Pasteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voisins , qu'à instruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance , le relâchement , l'oubli des règles , le

mépris de la discipline ; & malgré les remèdes qu'on avoit tâché d'y apporter sous les régnes précédens , la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le saint Roi monta sur le Trône. Mais persuadé que les Rois n'étoient établis de Dieu que pour protéger & aggrandir le Royaume de Jesus - Christ sur la terre, les intérêts de la Religion devinrent un de ses soins les plus chers & les plus pressans. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité & le dérèglement de ceux qui en remplissent les premières places : il commença donc à rétablir la sainteté & la majesté du Sanctuaire, en élevant aux premières dignités des Ministres fidèles sans avoir égard à la naissance , à la brigue , & à la faveur ; il les honoroit de sa familiarité , & ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venoit presque tous les jours , ou le délasser des soins de la Royauté par des discours de salut , ou les partager avec lui par des conseils utiles.

2<sup>e</sup>. Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du Gouvernement. La source de cette illusion , c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide, & qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage , de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix & la douceur de l'innocence , comme s'il fal-

loit être vicieux pour être vaillant ; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des Armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique & clément, c'étoit un Héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire ; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majesté ? Et qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs & par sa foi ? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, & qui forme seule les grandes qualités, parcequ'elle seule nous fait agir par de grands principes.

II. PARTIE. *Louis trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, & les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes. A une illusion si commune, S. Louis opposa les vûes de la Foi, & comprit avec S. Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui ; & que les périls du Trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du

Souverain essentiels , il avoit besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure , de plus de mortification pour y expier outre ses propres foiblesses , tant de fautes étrangères , & enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques , pour y être le modèle de son peuple.

1<sup>o</sup>. Il crut avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les Grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint Roi se fit des monstres des fautes les plus légères ; & , comme il se disoit souvent , la perte de son Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui tuent l'ame. A cette horreur pour le crime, il ajoûtoit les précautions & les remèdes. L'adulation est l'écueil des meilleurs Princes ; les langues mercénaires qui les environnent, leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flatteuses de la vertu. Le saint Roi n'eut point de flatteurs , parcequ'il n'aima point ses fautes ; environné d'un nombre d'amis saints & fidèles , il les établissoit les censeurs de sa conduite, & les plus sincères lui étoient toujours les plus chers.

2<sup>o</sup>. Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inevitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit sur les peuples, nous rend responsables devant Dieu de la destinée des Villes & des Provinces , de tout le mal qui s'y fait , &

de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vûes de la Foi, le saint Roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le Trône, étoit effrayé des sollicitudes & des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple, comme ses péchés propres, & se croyant obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher; & des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice & à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes, on n'oseroit l'exiger des Grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette Ville régnaute vit-elle notre saint Roi traverser les rues couvert de cendres & de cilice, aller implorer publiquement dans nos Temples le secours du Ciel, & se reconnoître seul coupable des malheurs publics? Sentimens bien humbles dans la bouche de S. Louis, mais qui devoient être les dispositions ordinaires des personnes élevées, puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des Grands. Mais combien en sont-ils éloignés?

3°. Il crut avoir besoin de plus de fidélité, pour être le modèle de son peuple. Les exemples des Grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premièrement, par vanité : on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur & de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les Grands, par complaisance, par crainte, par intérêt.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure & irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand Roi jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassoit même ses Sujets, dit l'Historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits, & dans la frugalité de sa table, & nous apprenoit que ce sont les passions des hommes & non leur rang & leur dignité qui ont rendu le luxe & les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté, quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'Empire, & la majesté de son rang, on le voyoit au sortir de-là, tantôt porter aux pieds des Autels la componction & l'humilité d'un Pénitent, tantôt s'abaisser aux pieds des pauvres, & les servir de ses mains, tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion les soldats morts pour la gloire de Jesus-Christ. Mais non-seulement il étoit l'exemple de ses peuples, il étoit aussi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare dans la piété des Grands sur-tout, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, est toute renfermée dans le devoir domestique : & les soins d'un vaste Royaume n'empêchèrent pas le saint Roi de faire de son Palais comme une Eglise domestique, où le Seigneur étoit invoqué, & d'où couloient sur tout le Royaume des sources de vie & de vertu. C'est ainsi que ses

exemples , autant que ses instructions , inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné , & aux autres Princes ses enfans.

Tel fut le saint Roi, dont nous n'avons fait qu'abrégér l'histoire pour faire son éloge. Une Terre étrangère reçut les derniers soupirs de ce Prince, moins cassé par les infirmités d'un âge avancé , & par les fatigues de la guerre & de ses voyages , que par les austérités d'une vie dure & pénitente.

---

## LE JOUR DE S. ETIENNE.

**D**IVISION. *Tout Chrétien est établi par le Batême, pour être témoin & défenseur de la vérité ; mais pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière , de la force , de la charité. Or S. Etienne eut pour la vérité, I. Un amour éclairé. II. Un amour intrépide. III. Un amour tendre & compatissant.*

I. PARTIE. *Un amour éclairé.* Les trois sources de lumières sont l'innocence de la vie, le desir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1<sup>o</sup>. L'innocence de la vie , parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent , & c'est une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connoissance de Jesus - Christ un cœur pur , une jeunesse sainte , un esprit préservé de la corruption. Aussi les Apôtres cherchant des hommes pleins

de foi & de l'esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Etienne a le premier honneur du choix, & paroît à la tête de ces nouveaux Ministres. Il se prépara donc à devenir le Ministre de la vérité, en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures, que lorsque notre cœur l'est aussi; & il faut commencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoître nos devoirs.

2°. La seconde source de nos lumières, c'est le desir de s'instruire; parceque la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'est une ignorance de paresse. Etienne, malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine & la personne du Sauveur, malgré la honte & le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses Disciples, cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire comme les Patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche; il en étudie & en découvre les marques & les caractères, dans Jesus-Christ, dans ses œuvres, dans sa doctrine; & la connoissance de la vérité est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître. Pour nous, nous vivons dans une igno-



rance profonde de nos devoirs, parceque nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égaremens, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement & de nos méprises : & sans vouloir examiner, tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré : tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule & de petitesse.

3°. La troisième source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention ; parceque ce n'est pas chercher la vérité, dit S. Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Etienne ne se proposa dans la connoissance de la vérité, que le bonheur de la connoître, des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jesus-Christ. Sachant que les persécutions & les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses Disciples, il chercha Jesus-Christ pour Jesus-Christ lui-même, il comprit que le trouvant, il avoit tout trouvé, & que c'étoit le perdre que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains, & des vûes basses & rampantes : Dieu lui-même ne nous suffit pas ; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jesus-Christ, que parceque le monde les abandonne,

les autres regardent la piété comme un gain : il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassément des inquiétudes du crime ; enfin, il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité, qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu ; & voilà pour quoi il y a si peu de foi sur la terre, & la vérité se montre à si peu de Fidèles.

II. PARTIE. *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or, l'histoire d'Etienne nous offre des instructions & des vertus très-opposées à ces défauts.

1°. Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le Pasteur frappé, les brebis fussent dispersées ; quoique la fureur d'Hérode, la malice des Prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux Disciples du Sauveur ; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre lui ; Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : également insensible aux promesses & aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'ame ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les  
décisions

décisions du monde; les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; & nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Disciples de Jésus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, & nous découvre les illusions du monde & de ses maximes; en vain notre conscience d'intelligence avec la Loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle, nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui, tantôt par complaisance, tantôt par foiblesse, tantôt par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaise foi, & presque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ, loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes.

2°. Le second défaut, c'est cette prudence de la chair, qui connoissant la vérité garde un silence criminel, & n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, il faut encore le confesser tout haut sans ménagement & sans honte. Or c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit & nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime; mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair & du sang, livré à l'impression de l'esprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime. Pour nous, témoins tous les

*Panég.*

L 1

jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent ; de tant d'illusions sur les règles & sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes , nous croyons en être quittes en notre conscience , en ne les approuvant pas tout haut , & en ne leur opposant qu'un désaveu secret & timide ; & nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté & notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en est chargé , & de plus , que nous devons la vérité à nos frères. Hélas ! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort & de péché , & nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle !

3°. Le troisième défaut est une fausse complaisance , qui voulant allier la vérité & le mensonge , l'altère , l'adoucit , & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conscience. Or c'est ici principalement qu'Etienne nous sert & de condamnation & de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions & la délicatesse des Docteurs & des Prêtres ; & en insinuant la vérité , accorder quelque chose à la foiblesse & aux préjugés de son peuple : mais le saint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens, parceque les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité , & qu'il ne faille préparer les voies à la

lumière par de sages précautions ; mais on ne devroit pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jésus-Christ, & nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu ; parceque par-là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

III. PARTIE. *Un amour tendre & compatissant.* Or, notre saint Martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes ; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime ; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs que se forme la vérité. C'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres & peu charitables.



## LE JOUR DE S. THOMAS D'AQUIN.

**D**IVISION. I. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la Religion.* II. *L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.*

I. PARTIE. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la Religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premièrement, ce sont des vûes de fortune & d'intérêt qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la Foi. Troisièmement, l'étude épuisant toute l'application de l'ame, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, rallentit la dévotion.

1<sup>o</sup>. Premier écueil à éviter dans l'étude de la Religion, des vûes de fortune & d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres Familles de sa Province, & que par sa naissance il pût prétendre à tout, après avoir passé le tems de l'enfance au Mont-Castin, se détermine à entrer dans l'Ordre de S. Dominique : & non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences; mais il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oseroit on seulement proposer cet exemple au siècle ?

2°. Le second écueil que les Savans ont à éviter, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la Foi. En effet, la Foi est une vertu commode pour les esprits médiocres; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes & lumineux: accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De-là quelle source de gloire pour S. Thomas! Né avec tous les grands talens qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré, &c. quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuses richesses aux pieds des Maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé? S'il se distingue parmi tous les Savans qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit, & par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage & respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte Religion. Cependant le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua, inspire souvent par une suite de notre foiblesse, je ne sai quel libertinage d'esprit: comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y défaccoutume de croire; il faut revenir de trop loin. Mais notre Saint, bien différent de ces esprits gâtés, qui vont puiser jusques dans les Livres saints la matière de leurs doutes, & de quoi nourrir leur incredulité, trouve le moyen de fortifier sa foi

dans la lecture même des Auteurs profanes : & Aristote devient entre ses mains l'Apolo-  
giste de la Religion. Mais d'où vient que l'in-  
tégrité de sa foi souffre si peu du commerce  
qu'il a avec les Profanes ? c'est qu'il a soin de la  
fortifier continuellement par l'étude des Livres  
saints, & des Docteurs de l'Eglise, où il forme  
son langage & ses sentimens ; car dans tous ses  
ouvrages, quoique le plus bel esprit de son siècle,  
le plus autorisé à hasarder ses conjectures,  
il ne marche jamais que sur les traces d'autrui,  
renonçant à la gloire de l'invention, gloire si  
délicate pour les Savans.

3°. Le troisième écueil à éviter dans l'é-  
tude, c'est la dissipation de l'esprit, qui des-  
séche le cœur, & anéantit peu à peu la dé-  
votion ; mais dans notre Saint, le soin de son  
ame fut toujours la première & la plus im-  
portante de toutes ses occupations. Dans les  
difficultés qu'il rencontre, loin de négliger  
ses exercices de piété, sous prétexte de don-  
ner plus de tems à l'étude, c'est alors qu'il a  
recours à la prière avec plus de ferveur,  
comme à la vraie source des lumières. Ainsi  
l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissan-  
ces ne prit jamais rien dans notre saint Doc-  
teur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous  
les exercices de son état. A quoi me servira,  
disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la  
charité qui édifie ? Pour connoître cette piété  
tendre & affectueuse qui étoit dans notre Saint,  
il n'y a qu'à lire l'Office admirable qu'il a com-  
posé pour l'adorable Sacrement de nos Autels :



Le cœur seul peut parler ce langage de piété & de religion. On peut donc assurer que si Thomas fut le plus grand Docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint Religieux de son Ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, & qu'il est peu imité dans le monde ! car sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, & même de louable en soi, on s'y livre tout entier, & la piété est entièrement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état ? Oui sans doute, mais de les remplir en les offrant à Dieu, & desirant de lui plaire ; ce qui ne peut se faire, lorsqu'on néglige totalement la prière, & qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'est-il pas d'être Chrétien ? notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu & à l'Eglise ce que nous leur devons.

II. PARTIE. *L'usage de la science de la Religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées ? vous serez un Docteur flottant ; votre fortune décidera de vos sentimens. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité ? vous serez un Docteur singulier, & les opinions vous paroîtront douteuses, dès qu'elles seront communes. Troisièmement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation

de cœur inséparable d'une étude profonde & soutenue ? plein de vous-même & vuide de Dieu , vous ferez un Docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les tems, ne se dément pas dans leur usage.

1<sup>o</sup>. Au lieu d'être un Docteur flottant, & dont la fortune décide des sentimens, il fut un Docteur exact & désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne panche ni à droite, ni à gauche, suivant l'expression du Prophète ; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, & apprend aux Ministres de l'Eglise, qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur, il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver sans le vouloir à la faveur des Grands : l'Archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV ; S. Louis l'admettoit souvent à sa table, mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre ; & il est devant un Roi de la terre, comme les gens du monde sont si souvent devant le Roi des Rois, c'est-à-dire, qu'à peine se souvient-il que le Prince est là présent, & qu'il retrouve jusqu'au milieu de la Cour, le calme de sa retraite, & le souvenir de ses chères études.

2<sup>o</sup>. Au

2°. Au lieu d'être un Docteur singulier , Thomas fut un Docteur œcuménique & universel ; je veux dire , suivi & approuvé universellement. Il enseigne à Rome , à Paris , à Boulogne , & par-tout sa doctrine reçoit les mêmes applaudissemens & les mêmes éloges. Mais c'est sur-tout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre Saint , & l'a rendu un Docteur universel. Toutes les Universités du monde , sur-tout celle de Paris qui le forma dans son sein , sont de fidèles dépositaires de sa doctrine. Dans toutes les Communautés régulières , sur-tout dans celle de S. Dominique , les décisions du Fondateur ne tiennent pas plus lieu de règle dans la discipline & dans les mœurs , que celles de notre Saint dans la Foi & dans la doctrine. L'Oracle du Monde chrétien , Rome même a vû souvent ses Pontifes descendre du Tribunal sacré , & y faire monter les écrits de notre Saint , pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise. Les Conciles œcuméniques , les Juges vénérables & infailibles de notre Foi , ont formé leurs Décrets sur ses décisions ; & les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3°. Au lieu d'être un Docteur vain , il n'y en eut jamais de plus humble que notre Saint ; & cela , dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu , admiré , consulté de tout l'Univers , il étoit plus ingénieux à se cacher à

*Panég.*

M m

foi-même son mérite, que nous ne le sommes à donner du relief & à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de science & de sagesse dont il étoit rempli ; & infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères , il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence. Tous ses talens , toutes ses connoissances , il les rapportoit à Dieu , ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude , du peu qu'il savoit. Mais ce qui manifeste parfaitement l'humilité de ce grand Docteur , c'est cet air de réserve & de modération qui régné dans toute sa manière d'écrire , ne parlant jamais sur ce ton décisif & important qui veut tout ramener à soi ; & qui , pour garant de ses raisons , ne donne que sa propre autorité. C'est une humilité , que nous devons sur-tout imiter dans notre saint Docteur ; c'est là le vrai caractère des Saints , car l'humilité toute seule suffit pour faire des Saints : mais sans cette vertu , toutes les autres ne font rien.



---

LA FETE D'UN MARTYR,  
PATRON D'UNE PAROISSE.

**D**IVISION. *Chaque Fidèle, comme les Martyrs, doit rendre témoignage à Jesus-Christ. Or, le témoignage que tout Fidèle doit à Jesus-Christ est de trois sortes : I. Un témoignage de souffrance. II. Un témoignage de soumission. III. Un témoignage de désir.*

1°. *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes Chrétiens : mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables : il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix & de mortification qui rend témoignage que nous sommes Disciples de Jesus-Christ, sectateurs de sa doctrine, associés à ses promesses : il s'agit de ce renoncement intérieur, & de ce martyre invisible & continuel qui fait que nous résistons à nos passions, & que nous prenons sans cesse le parti de la Foi & de l'Evangile contre nous-mêmes : il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions, nous

M m ij

devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la Foi qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens : voilà le témoignage que la Foi exige de tout Fidèle ; c'est en ce sens que tout Chrétien est témoin de Jesus-Christ , parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur & à ses passions , il rend témoignage que la doctrine de Jesus-Christ est la voie du salut & la doctrine de la vérité , & que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elle exige le sacrifice.

2°. *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ses mystères , & à l'autorité de sa parole , en sacrifiant nos lumières , & en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit ; mais la Foi exige encore la soumission du cœur , je veux dire , l'acceptation des ordres de Dieu sur nous , & la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place , en supportant avec patience , & sans murmurer , les croix que sa bonté nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la Foi , glorifier Dieu dans nos peines , & nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose, en reconnoissant l'ordre du Souverain qui dispense les événemens agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3°. *Un témoignage de desir.* Comme nous

sommes étrangers sur la terre , que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts & laborieux , & que le Ciel est la patrie du Fidèle , le premier devoir de la Foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de regarder tout ce qui nous environne , comme n'étant point à nous , & d'user du monde , & de toutes les choses du monde , comme n'en usant pas ; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions , & rien ne peut les satisfaire , où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils , où tout nous éloigne de Dieu , & où plus nous nous éloignons de lui , plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes ; c'est enfin de désirer que le règne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce désir n'est pas une simple vertu de perfection , c'est le premier devoir de la Foi , & ce qui distingue les enfans du siècle des enfans de Dieu. Et voilà pourquoi Jesus-Christ nous assure que le Royaume des Cieux est pour les pauvres & pour les affligés , parcequ'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le Ciel , quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la Religion exige de nous ; c'est ainsi que tout Chrétien doit être un Martyr de la Foi, non pas en répandant son sang pour Jesus-Christ, mais en mortifiant ses passions par un principe de Foi , & c'est un témoignage de souffrance ; en accep-

tant les peines & les afflictions pour rendre hommage à la Foi , & c'est un témoignage de soumission ; en méprisant tout ce qui passe , & ne regardant comme des biens solides que les biens éternels , & c'est un témoignage de desir.

*Fin des Analyses.*



---

De l'Imprimerie de la Veuve de Ph. N. Lottin,  
Imprimeur-Libraire , rue S. Jacques ,  
à la Vérité. 1770.









Keck 1257

Österreichische Nationalbibliothek



+Z20722920X

